UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

REMY BELLEAU.

ÉDITION TIRÉE A 140 EXEMPLAIRES.

Papier de Chine	1
— de couleur	2
— vélin	12
— de Hollande	125

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

REMY BELLEAU

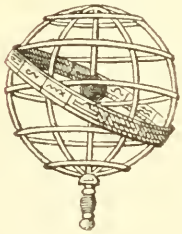
NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE D'APRÈS LES TEXTES PRIMITIFS

AVEC VARIANTES ET NOTES

PAR A. GOUVERNEUR.

TOME I.



PARIS

LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.

NOGENT-LE-ROTROU

A. GOUVERNEUR, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

M D CCC LXVII.

PQ
1666
A1
1867
t1

REMY · BELLEAV · POETE · FRANCOIS

A MONSIEUR

PROSPER BLANCHEMAIN

AVOCAT, BIBLIOTHÉCAIRE HONORAIRE
DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR, MAITRE ÈS-JEUX FLORAUX,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS,
ÉDITEUR DES ŒUVRES DE P. DE RONSARD,
ETC., ETC.

TÉMOIGNAGE D'AFFECTION

A. GOUVERNEUR.

16449
5/10/41

INTRODUCTION.

Cinquante années de gloire ont été iniquement expiées par deux cents ans d'oubli; notre génération a fait appel de l'injuste verdict rendu contre les Poètes de la Pléiade par un siècle ébloui de ses propres lumières, et nos chercheurs de la pensée tendent aujourd'hui la main aux novateurs qui leur ont frayé la voie.

Le XVe siècle venait de finir, entraînant avec lui une époque d'ignorance et de barbarie. Fatiguée des froids débats de la dialectique, lasse de ne produire que des commentateurs et des théologiens, la France voulut avoir ses poètes

et ses artistes. Sous l'inspiration d'un Prince chevaleresque et aventureux, un souffle généreux se communiquait aux diverses régions sociales, une activité fébrile travaillait toutes les têtes, quand avec les Florentins apparut tout un monde de monuments artistiques et littéraires. Cette invasion des Grecs et des Latins introduits par les Médicis à la cour de France, fut le signal d'une ère nouvelle; ce fut une révolution intellectuelle, ce fut la Renaissance! renaissance en peinture avec Véronèse et le Titien; en architecture, en sculpture, avec Jean Goujon, Germain Pilon, Pierre Lescot, Philibert de l'Orme; renaissance en religion même avec les réformateurs de Genève; renaissance en littérature avec Clément Marot, Ronsard et ses dignes émules.

Et si le rapprochement devait être osé, ne pourrions-nous, en établissant un parallèle entre cette époque et la nôtre, trouver la source de la sympathie qui nous attire vers ces intelligences d'élite, expliquer la raison de ce revirement de l'opinion, qui nous fait aimer à cette heure ceux-là mêmes qu'on nous avait appris à dédaigner? Le XIXe siècle, lui aussi, a vu tomber les entraves qui étreignaient la pensée; après trente années remplies du fracas des armes, l'esprit rafraîchi et rassuré a repris, sous l'égide de la

paix intérieure, une activité nouvelle; comme jadis, les cerveaux sont en ébullition; c'est le siècle de la vapeur, de l'électricité, des grandes conceptions, des vastes entreprises; c'est encore une renaissance, renaissance sociale et scientifique au moins, si la première était tout artistique et littéraire.

Mais revenons vite à nos Poètes. Oh! nous les absolvons bien volontiers du péché d'enthousiasme, en face des chefs-d'œuvre de la Grèce qu'ils lisaient pour la première fois; nous ne saurions les incriminer d'avoir essayé de donner en France droit de cité au doux langage de Pétrarque, d'avoir refondu, épuré cet idiome demi-goth et demi-roman dont la rudesse se ressentait de la grossière écorce de ses auteurs. Nous aimons cette gracieuse Brigade; car c'est elle, comme le dit M. Charles Nodier, qui a fait la langue de Corneille, de Molière, de La Fontaine et de Voltaire!

Désormais, grâce à ses éminents tenants, Sainte-Beuve, Geruzez, Francis Wey, Violet-Leduc et d'autres illustres, l'époque de Marot et de Ronsard est vengée des dédains de l'envieux Malherbe, des sarcasmes du vaniteux Boileau, et les Poètes de la Pléiade restent les dignes, les vrais créateurs de la Poésie française.

Depuis quelques années, une de nos plus importantes collections littéraires, répondant au goût général, a pris à tâche de faire revivre les œuvres des Poètes de la Renaissance. Nous demandons une place dans cette illustre galerie pour Celui que ses contemporains ont appelé le « Peintre de la nature, » pour Celui qui, au dire du docte M. Geruzez, « est resté la plus gracieuse figure de ce groupe poétique, » pour le Nogentais Remy Belleau.

A. Gouverneur.

Nogent-le-Rotrou, mars 1867.

LA VIE
DE REMY BELLEAV

PAR

GVILLAVME COLLETET. (1)

Voicy l'vn des premiers Poëtes de cette fameuſe Pleyade qui ſoubs le regne du Roy Henry ſecond tirerent nos Muſes françoiſes du begayement où elles eſtoient, qui leur inſpirerent des paroles concertees, veritablement tresdignes d'elles, & qui mirent enfin par l'affiduité de leurs veilles noſtre langue en ce haut comble d'honneur & de gloire où nous l'auons trouuee. Il naſquit

1. Cette notice, imprimée pour la première fois, est extraite de *l'Histoire générale et particulière des Poëtes françois, etc.*, par Guillaume COLLETET, de l'Académie françoise. (Manuscrit de la Bibl. imp. du Louvre, t. I de la copie.)

à Nogent-le-Rotrou au pays du Perche, ſur les confins de la comté du Maine, d'vne noble & illuſtre famille, ſelon Maurice de La Porte qui, dans ſon curieux liure d'Epithetes françoiſes (1), le nomme Remy de Belleau & le qualifie gentilhomme françois. Comme il eſtoit conſommé dans l'intelligence de la langue grecque & de la latine, voire meſme comme l'integrité de ſa vie eſtoit conforme à ſon erudition ſinguliere, il fut choiſy pour gouuerner & pour inſtruire la noble ieuneſſe de Charles, marquis d'Elbœuf, prince tres-illuſtre de la maiſon de Lorraine, qui eſtoit en ce temps-là le fauorable azile des ſçauants hommes et des grands courages. Ce fut en cette qualité de ſçauant & de guerrier que René de Lorraine duc d'Elbœuf le prit en affection ſinguliere & ſe ſeruit de ſes conſeils & de ſon bras meſme dans ſon voyage de Naples où cet excellent homme l'accompagna : & c'eſt de ce fameux voyage dont parle Ronſard dans vne de ſes odes que i'inſereray icy d'autant plus volontiers qu'elle ne ſe trouue que dans les premieres editions de ſes ouurages, ayant eſté retranchee des dernieres (2) :

1. Les *Epithetes* avec annotations sur les noms et dictions difficiles. Paris, 1571, petit in-8°, ou 1580, in-16, et Lyon, 1593, in-16.

Maurice de Laporte était sans doute le fils de ce Maurice de Laporte, imprimeur et libraire, prédécesseur de Gabriel Buon qui publia les œuvres de Ronsard.

2. Cette ode se trouve dans le recueil des pièces retranchées des œuvres de Ronsard. Paris, Buon, 1609 et 1617, in-12, et dans le même recueil à la suite des œuvres de Ronsard, 1609 et 1623, in-folio ; enfin à la page 125 du t. II des œuvres de Ronsard, publiées par M. P. Blanchemain.

Donc, Belleau, tu portes enuie
Aux defpouilles de l'Italie
Qu'encores ta main ne tient pas,
Et t'armant foubs le duc de Guife
Tu penfes veoir bruncher à bas
Les murailles de Naples prife.

I'euffe plutoft penfé les courfes
Des eaux remonter à leurs fources
Que te veoir changer aux harnois,
Aux piques & aux harquebufes,
Tant de beaux vers que tu auois
Receus de la bouche des Mufes.

Comme il auoit vne ardente paffion pour le feruice de la maifon de Lorraine, il fut toufiours fort aymé & fort careffé de cette illuftre famille & ce fut chez elle qu'il acheua le refte de fes iours, auec autant de tranquillité d'efprit que de reputation & de gloire, & certes il s'y plaifoit d'autant plus que Charles de Lorraine, fon difciple, & René de Lorraine, fon maiftre, apres fes feruices neceffaires ne le contraignoient en aucune forte dans la liberté de fes eftudes & le laiffoient agréablement vacquer au doux & fameux exercice de la poëfie qu'il auoit toufiours aymé des fa plus tendre ieuneffe. Il en rendit mille preuues efclattantes puifqu'il compofa des écrits auec tant de genie qu'ils eurent toute l'approbation de fon fiecle & qu'ils font encore les delices du noftre (1). Iamais homme de fon temps n'exprima

1. Guillaume Colletet, né à Paris en 1596, mourut en 1659.

plus naïfuement les chofes dans des tableaux animés, ſi bien qu'en le liſant on croit voir les obiects meſmes : & ce fut pour cela que le grand Ronſard qui l'aymoit particulierement l'appeloit d'ordinaire le Peintre de la nature.

Les premiers ouurages qu'il publia furent ſes COMMENTAIRES ſur le ſecond liure des Amours de Pierre de Ronſard (1), marchant en cela ſur les pas de cet illuſtre perſonnage Marc Anthoine de Muret qui auoit pris le ſoin de commenter le premier liure des Amours de ce grand poëte. Et ce fut là que Belleau fit bien paroître d'abord la profonde intelligence qu'il auoit des hauts myſteres de la poëſie ancienne, de la beauté des langues eſtrangeres, des graces de la langue maternelle & des ſecrets des plus nobles ſciences. Ses œuures, tant en proſe qu'en vers, recueillies & imprimees toutes enſemble à Paris, chez Patiſſon, l'an 1578, & chez Gilles Gilles, l'an 1585, & depuis encore chez vn autre dans la ville de Rouen (2) & en pluſieurs autres villes de France (3), ſont diuiſees en deux tomes qui contiennent, ſçauoir : le premier les pieces ſuiuantes :

LES AMOVRS ET NOVVEAVX ESCHANGES DES PIERRES PRECIEVSES auec leurs vertus & leurs proprietez, ouurage que de ſon viuant il auoit fait imprimer à

1. Les *Amours*, dont le Ier livre fut commenté par Muret, et le second par R. Belleau, figurent dans la première édition des œuvres de Ronsard. Paris, Gabriel Buon, 4 vol. in-12, 1560.
2. Rouen, J. Berthelin. 1604, in-12.
3. Lyon, Thomas Soubron. 1592.

Paris, in-4°, l'an 1566, des caracteres de Patiſſon : mais ouurage ſi beau & ſi conſiderable, qu'en ſon genre, ny les ſiecles paſſez ny les ages ſuiuants n'ont peu ny ne pourront peut-eſtre iamais rien produire de plus riche ny de plus eſclattant. Et quoy qu'il ſemble vne imitation de l'antique Orphee, du moderne Marbodœus (1) & de quelques autres qui ont compoſé tant en proſe qu'en vers des traittez des pierres precieuſes : ſi eſt-ce qu'il n'y a iamais eu d'original comparable à cette excellente copie, puiſque tout en est rare, curieux & bien imaginé. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelques vers où l'on peut trouuer à redire, tant du coſté de leur ſtructure, que du coſté des rimes qui n'ont pas toute leur iuſteſſe : mais ce ne ſont que de petites taches ſur vn beau viſage & de ſimples negligences pardonnables à celuy qui nous enrichit de l'abondance de ſes threſors.

Ses Discovrs poetiqves de la Vanité imitez de l'Eccleſiaſte de Salomon, & ſes Eglogves sacrees, priſes du Cantique des Cantiques du meſme autheur, & imprimees pour la premiere fois à Paris des l'an 1566, ſont telles que nous n'aurions rien de meilleur en ce genre, ſi noſtre illuſtre amy, Anthoine Godeau, eueſque de Graſſe (2), n'euſt pris à taſche

1. Marbode, évêque de Rennes, né à Angers où il mourut en 1523, auteur d'un ouvrage ainsi intitulé : *Incipit liber Marbodi quondam nominatissimi Prœsulis Redonensis (scilicet hymni, liber de gemmis et epistolæ VII) imp. Rhedonis... per I. Baudouyn,* 1524, pet. in-4°.

2. Antoine Godeau, de Dreux, auteur d'une foule de poésies

de traitter apres luy les mefmes matieres. Car à mon gré, d'autant que noftre fiecle l'emporte en pureté fur le fiecle precedent, autant ce docte & fameux Prelat l'emporte en ce point fur cet illuftre Poëte, temoignage que ie rends plutoft à la verité connue qu'à l'amitié qui nous lie.

Sa Bergerie, de profe & de vers, dont la premiere Iournee auoit efté imprimee toute feule à Paris, des l'an 1565, & en deux Iournees, l'an 1572, a des ornements & des graces qu'il eft bien malaifé d'exprimer. Il faudroit la délicateffe de fon ftyle pour en parler & les reprefenter dignement, & à moins que d'eftre Ronfard ou Des Portes, qui l'ont fi hautement louée dans leurs vers, ie confeilleray plutoft de fe taire que d'en dire dauantage. Ce que i'exprimeray feullement icy auec le mefme Des Portes, c'eft à dire auec le plus mignard de tous nos poëtes modernes :

Quand ie lis tout rauy ce difcours qui foufpire
Les ardeurs des Bergers, ie t'appelle menteur
(Pardonne-moy, Belleau) de t'en dire l'autheur :
Car vn homme mortel ne ſçauroit fi bien dire. (1)

Auffy ie ne voy prefque que mon fameux Sannazar qui luy puiffe eftre égalé dans fon *Arcadie*

légères et sacrées, entre autres de la *Paraphrase* des Psaumes de David, dont la première édition fut imprimée à Paris, veuve Camusat, 1648, in-4°.

1. Début d'un sonnet que le chartrain Desportes a mis en tête de la *Bergerie* de Belleau.

italienne (1), qui a toufiours paffé et qui paffera toufiours pour vn noble chef-d'œuure de l'art, chef-d'œuure d'autant plus merueilleux que les liaifons des vers & de la profe y font extrefmement iuftes & delicates au dernier point. Il eft bien vray que Nicolas Frenicle, confeiller des monnoyes affez conneu par fes écrits, que les Mufes m'ont donné pour amy intime, nous a bien fait veoir dans fon liure de l'*Entretien des illuftres Bergers* (2) que marchant fur les pas de ces fameux pafteurs de Rome, de Syracufe & de Naples mefme, ie veux dire de Virgile, de Théocrite & de Sannazar, il n'auoit pas moins adroitement qu'eux manié la flufte ruftique & la mufette paftorale (3) : & ie veux mal à noftre fiecle qui ne difpenfe pas à ce bel efprit tous les honneurs & toutes les acclamations qu'il merite. Mais la iufte poftérité luy rendra peut-eftre vn iour ce que noftre iniuftice luy rauit, & fi i'ay quelque fentiment alors des chofes d'icy-bas, ie me tiendray encore bien glorieux d'oüir les diuerfes louanges que foubs l'agreable nom de *Cerilas* il m'a donnees dans ce gentil ouurage, dont la profe fleurie & les rymes ayfees tefmoignent affez la facilité féconde de l'efprit de cet autheur, qui s'efleue par fon aymable genie au-deffus du vulgaire.

1. Le célèbre poète italien et latin Sannazar naquit à Naples en 1458 et y mourut en 1530. Son poème de l'*Arcadie* eut dans le XVIe siècle seulement soixante éditions.
2. Paris, Jacq. du Gast, 1634, in-8°.
3. Ici et jusqu'à la fin du paragraphe Colletet continue à parler de Nicolas Frénicle.

Le fecond tome des œuures de Remy Belleau contient, entre autres chofes, la verfion françoife des Odes grecques d'Anacreon, qu'il auoit autreffois publiees luy-mefme à Paris & à Lyon vingt ans auparauant fa mort, auec plufieurs autres excellents poëmes de fon inuention. Cela rappelle qu'en nous communiquant cet ouurage il nous auoit communiqué toutes les delices de la Grece. Henry Eftienne, les ayant autreffois apportees d'Italie, en auoit regalé les Mufes latines, puifqu'il les auoit heureufement traduites en cette mefme langue (1), & Belleau ne put fouffrir que la France fuft priuee d'vn fi riche & fi precieux threfor. En quoy certes il fut d'autant plus à louer, que le plus fobre de tous les poëtes ne dedaigna pas de traduire le plus grand beuueur de toute l'antiquité : et ce fut auffy pourquoy le grand Ronfard luy reprocha fon abftinence de fort bonne grace dans vne de fes odes (2), où il luy parle librement de la forte :

Tu es vn trop fec biberon
Pour vn tourneur d'Anacreon,
Belleau, hé quoy! cette comete
Qui naguere au ciel reluifoit,
Rien que la foif ne predifoit,
Ou ie fuis vn mauuais prophete.

Et fi i'ofe mefme inferer mes bagatelles poëtiques

1. Paris, 1554.
2. La vingt-deuxième du livre III. T. 2, p. 169 de l'édition P. Blanchemain.

& mon cuiure parmy l'or & les excellens ouurages de ces fameux autheurs, il me fouuient d'auoir autreffois parlé de la forte de cet excellent homme ou plutoft de m'eftre ainfy ioüé fur fon nom :

Certes ie hais ces mots qui finiffent en eau !
Si i'euffe efté Ronfard i'euffe berné Belleau :
Auffy bien n'eut-il pas vne affez rouge trogne,
Pour expliquer les vers de ce gentil yurogne,
Ce grand Anacreon, ce poëte diuin
Qui vefquit dans l'amour & mourut dans le vin. (1)

Ce qu'vn ieune mais doëte poëte latin de noftre fiecle, profeffeur de rhetorique dans vn celebre college de Paris (2) a fort élégamment tourné dans la verfion latine qu'il a faite de cet heureux effort de ma ieuneffe :

Nomen aquæ non ritè meo fub pectore fedit.
Si me Ronfardi rapuiffet cœlicus ardor,
Bellaqueum Mufa hæc verbis carpfiffet amaris.
Ardentis neque enim radiabat purpura vultûs,
Detegere vt poffet vinofi oracula vatis,
Cui dulces in amore dies, in morte Lycæus.

Ce qui eft aucunement conforme au fentiment de Sceuole de Saincte-Marthe qui luy-mefme parle

1. Le Banquet des Poëtes, page 60 des poésies diverses de Colletet. Paris, J.-B. Loyson, 1656, in-12.
2. *Antonius de Metz, rhetoricæ professor apud Montanos.* (Note de Colletet.)

ainſy de Lydas dans le liure de ſes excellentes odes latines : (1)

Quam benè vinoſus ſuperares vina canentem
Qui ſiccus illum, ſic refers, &c.

Qui eſt à dire ſelon ma verſion françoiſe des Eloges :

O que s'il arriuoit qu'aux ſources des neuf Sœurs
Tu puſſes marier les bachiques liqueurs,
Puiſque ſobre & qu'à ieun tu l'égales en gloire
Tu le ſurpaſſerois à force de bien boire.

Parmy ſes diuerſes poëſies, ſon CHANT DE TRIOMPHE ſur la victoire de Montcontour me ſemble parfaittement beau pour le temps, & ie ne doute point que ce fameux poëte flamand, Ianus Lernutius, aſſez connu par les Saturnales de Iuſte Lipſe & par ſes écrits propres, ne fuſt de mon aduis, puiſque dans ſon poëme du fameux ſiege d'Oſtende, il ne feint pas d'en imiter les plus beaux endroits, teſmoin ce commencement :

Ille ferox qui cumque levat caput altiùs & ſe
Rege ſuo credens maiorem, faſque nefaſque
Miſcet & in patriam temerè excitat arma rebellis,
Fertur ad extremum præceps, iramque ſeueri
Vindicis incurrens, ſentit regala tonanti
Fulmen, &c... (2)

1. *Lutetiæ apud Mammertum Patissonium,* 1587, in-8°.
2. *Iani Lernutii carmina.* Leyde, Elzevir, 1614. In-12.
Jean Lernout naquit à Bruges en 1545 et y mourut en 1619.

Et ſi ie ne rapporte point icy pas vn des vers de Belleau, c'eſt que ie les vois entre les mains de tout le monde & que ie les crois auſſy communs que l'eau meſme dont il porte le nom.

Son poëme macaronique qu'il intitule DICTAMEN METRIFICVM DE BELLO HVGVENOTICO ET REISTRORVM PIGLAMINE AD SODALES ne cede guere en bonté ny en gentilleſſe à celuy d'Anthoine des Arenes ou de Arena (1) & il va meſme de pair auec celluy de Merlin Coccaye (2) que ie trouuay ſi libre & ſi beau des ma plus tendre ieuneſſe que ie l'appris tout par cœur : *ſed nunc oblita mihi tot carmina*, le temps & la raiſon m'ayant bien depuis donné d'autres penſees plus ſérieuſes.

Sa comédie de la RECONNVE a des naïfuetez dont ſans doute ſon ſiecle fit beaucoup d'eſtat, mais qui ne paſſeroient au noſtre que pour des laſchetez & des baſſeſſes, au prix de ces excellens poëmes dramatiques & comiques qui rempliſſent nos eſprits auſſy bien que nos yeux de la brillante nouueauté de leurs fameux ſpectacles. Et en diſant cela ie ne pretends rien diminuer de ſa gloire, mais demonſtrer

1. *Meygra entreprisa catholiqui imperatoris quando en* 1536, *veniebat per Provensam benè carrossatus, in postam prendere Fransam cum villis de Provens à Avenione.* 1537. In-12.

Antoine d'Arena, jurisconsulte et poëte macaronique, naquit à Solliers près Toulon, et mourut en 1544.

2. *Merlini Coccaii, poëtæ Mantuani macaronices libri XVII. Venetiis in ædibus Alexandri Pagamini,* 1517. In-8°.

Cette édition originale a été suivie d'une foule d'autres. Merlin Coccaie, dont le vrai nom était Théophile Folengo, naquit en 1491 à Mantoue et mourut au couvent de Sainte-Croix de Campese, près de Bassano, en 1544.

ſeullement l'auantage qu'en ce genre d'eſcrire noſtre ſiecle a ſur les ſiecles precedents.

Outre ce volume de ſes poëſies il compoſa encore deux beaux poëmes, l'vn intitulé L'INNOCENCE PRISONNIERE, & l'autre LA VERITÉ FVGITIVE qui, au rapport d'Antoine du Verdier, furent traduits en vers latins par ce ſçauant homme de ſon ſiecle, Florent Chreſtien.

Remy Belleau mourut à Paris le ſeptieme iour de mars (1) 1577, âgé de cinquante ans. Il fut honorablement enterré dans la nef des Grands-Auguſtins de Paris, où il fut porté ſur les pieuſes épaules de ſes doctes & illuſtres amis, Pierre de Ronſard, Iean Antoine de Baïf, Philippes Des Portes & Amadis Iamyn, choſe ſort extraordinaire & fort remarquable, que i'apprends par les vers grecs compoſés par Louis Martial de Rouen, qu'il prit le ſoin de conſacrer à ſa mémoire, parmy pluſieurs autres pieces funebres.

En effet ſa mort fut ſi ſenſible à tous les beaux eſprits du tems qu'il n'y en eut preſque pas vn d'eux qui n'employaſt ſes Muſes à le ſouſpirer, iuſtes deuoirs qu'il auoit de temps en temps rendus luy-meſme à la vertu morte ou mourante de ſes doctes amys, comme il ſe veoit encore par le TOMBEAV qu'il fit à la memoire de Ioachim du Bellay, où il y a plus d'antiquité renouuellee qu'en pas vn autre ouurage de ce temps-là, & qui vaut bien ſans

1. La Croix du Maine dit le six mars.

doute celuy que l'antique Mofchus prit le foin d'ériger à la memoire de Bion, ce fameux poëte paftoral (1). Mais entre les autres vers qui compofent le recueil qui fut fait fur la mort de Belleau & imprimé à Paris, ie ne fçaurois m'empefcher d'inferer icy ceux que Ronfard fit en fa faueur, & ce d'autant plus qu'ils font grauez fur fa tombe, auec vne belle infcription en profe latine : (2)

Ne taillez, mains induftrieufes,
Des pierres pour couurir Belleau :
Luy-mefme a bafti fon tombeau
Dedans fes pierres precieufes.

Epigramme qui fut heureufement traduite ou plutoft imitee en vers latins par Iean Pafferat, ce que ie rapporte d'autant plus volontiers que quelques-vns pourroient croire que les vers françois fuffent empruntez des vers latins, fur ce que Pafferat ne les fait point paffer ny pour traduction, ny pour

1. Bion de Smyrne, poète grec; Moschus, son élève et son ami. Ce qui reste de leurs œuvres a été réimprimé à Venise en 1746.

2. Voici cette inscription qui a disparu avec l'église des Grands-Augustins et qui du temps de Piganiol de La Force, où elle se trouve (Description de la ville de Paris. A Paris, chez les libraires associés. 1765, 10 vol. in-12. T. 7, page 132), avait été déjà détruite par la restauration du chœur commencée en 1675 et terminée en 1678 :

Remigii Bellaquei, poetæ laureati, qui cum pietate et cum fide, unde quinquagenarium, pulcherrimè, omnibusque gratissimus vixit ætatem, extinctos cineres, divæ Cæciliæ piis sodalibus solicitandos, supremi voti observantissimi curatores, pr. Non. Mart. M. D. LXXVII, *mœstissimo funere, hoc in tumulo deposuerunt.*

imitation, quoy qu'ils tiennent effectiuement de l'vn ou de l'autre, temoins ces deux derniers vers :

Ipſe ſibi ſuprema tulit ſtruxitque Poetæ
E gemmis tumulum geminea Muſa ſuo. (1)

Iean Dorat, Nicolas Goullut, ſon gendre, & Vaillant Gueſlie de Pimpont, Paſſerat & Iean de la Ieſſee, l'honorerent viuant & mort de pluſieurs doctes vers grecs & latins que l'on peut veoir dans leurs œuvres & dans les ſiennes propres. Pierre de Ronſard, entre tant d'autres vers qu'il luy adreſſe, lui conſacra deux beaux poëmes, l'vn en faueur de ſa verſion des Odes d'Anacréon, qui commence ainſy : (2)

Non ie ne me plains pas qu'vne telle abondance
D'eſcriuains auiourd'huy fourmille en noſtre France...

Et l'autre ſur ſon extraction & ſur l'antiquité de ſa nobleſſe : (3)

Ie veux, mon cher Belleau, que tu n'ignores point
D'où naſquit ton Ronſard que les Muſes ont ioint
D'vn nœud ſi ferme à toy, &c.

Ioachim du Bellay luy deſdie vn beau ſonnet que l'on peut lire auecque plaiſir dans ſes Regrets : (4)

1. *Ioannis Passerat Kalendæ Ianuariæ et varia quædam poemata Lutetiæ, apud viduam Mamerti Patissonii,* 1603, in-8°.
2. Voir aux œuvres de Ronsard le poème adressé à Christophle de Choiseul, dans le deuxième livre des Poèmes.
3. Elegie XX.
4. Sonnet 137.

Tu t'abufes, Belleau, fi pour eftre fçauant,
Sçauant & vertueux tu penfes qu'on te prife, &c.

Iean Anthoine de Baïf luy adreffe non feullement vne ode affez iolie qui fe trouue dans le huitiefme liure de fes Poëmes : (1) mais encore dans fa plainte de la Nymphe de Biéure il luy fait tenir ce langage en faueur de notre Belleau :

Dorat, des poëtes le pere,
Ronfard à qui i'ay fceu tant plaire,
Des Portes, Paffera t, Belleau
Qui doibt de ma piteufe plainte
D'autant plus auoir l'âme atteinte
Que fon nom vient de la belle eau.

Sceuole de Saincte-Marthe, qu'il appeloit fon frere d'alliance, comme ie l'ay appris d'vne lettre efcrite de fa main propre, du college de Nauarre à Paris, en date du 26 féurier 1566, qui m'a efté communiquee par ces deux illuftres hiftoriographes de France, Sceuole & Loüis de Saincte-Marthe, freres gemeaux, non content de luy auoir dreffé vn bel eloge latin parmy fes *Hommes illuftres* que i'ay fait parler noftre langue, & de luy auoir encore adreffé plufieurs beaux vers latins & françois que l'on peut lire dans fes œuures, ne defdaigna pas mefme de traduire en vers latins vne gentille Epithalame, qui fe trouue latine & françoife dans la feconde lournee

1. Les Poesmes de Jean Antoine de Baïf. Paris, Lucas Breyer, 1572. In-8°, page 235.

de ſa Bergerie. Amadis Iamyn, Robert Garnier, Philippes Des Portes, le loüerent hautement : Eſtienne Tabourot parle dignement de luy dans ſes Bigarrures en proſe & dans ſes vers meſmes. Claude Binet exalte ſon merite dans la vie de Ronſard & dans ſes vers propres, témoin ce ſonnet qui commence :

O bienheureux bergers qu'vne telle muſette
A pouſſés dans les cieux, & toy, qui vas paſſant
Ceux que Grece honora du laurier verdiſſant,
Plus heureux quãd Belleau d'autres lauriers t'appreſte.

Oliuier de Magny, dans ſon hymne ſur la naiſſance de Marguerite de France, fille du roy Henry IIe (1), le met au nombre des excellents poëtes de ſon temps qu'il conuie de celebrer les louanges de cette ieune princeſſe :

Dorat, Belleau, Deniſot & Morel
Faittes languir toute œuure deſſignee,
Si vous n'auez de ceſte Infante nee
Deſia chanté l'heureux aduenement.

Le docte Eſtienne Paſquier, pour gage, dit-il, de l'éternelle amitié qu'il luy portoit, prit plaiſir à faire tantoſt des rebus & tantoſt des anagrammes ſur ſon nom, témoin cette ode qui ſe trouue inſeree dans le huitieme liure de ſes Lettres (2) & qui commence ainſy :

1. Paris, Abel L'Angelier, 1553, pet. in-8°.
2. Œuvres d'Estienne Pasquier, Amsterdam, 1723. In-fol. T. II, col. 216.

Lorſque mon Belleau naſquit,
Toute la trouppe celeſte
Pour ſolenniſer ſa feſte
Vers l'Hélicon ſe rendit.
Là fut chanté à l'enuy
Vn ſol, vn fa, vn *ré-my :*
Là fut faict maint & maint tour
Gaillardement à l'entour
De ceſte ſainĉte *Belle Eau.*
Pour cela fut ordonné
Que ceſt enfant nouueau né
Seroit dit : *Remy Belleau,* &c.

Et meſme affin que la poſterité ſceut d'autant plus la haute eſtime qu'il faiſoit de ce fameux poëte, il parle de luy touſiours auec de grands éloges en pluſieurs endroits de ſes Recherches de la France, ſpécialement dans ſon ſeptieſme liure (1), car c'eſt là qu'il le met au nombre de ces excellents poëtes qui ſignalerent leur nom ſous le regne de Henry IIe. Et c'eſt là que parlant des acteurs de la tragédie de Cléopâtre, compoſee par Iodelle & repréſentee au college de Boncourt, il dit qu'ils eſtoient tous hommes de nom, & nomme entre les autres Remy Belleau & Iean de la Peruſe. Finalement c'eſt là qu'il dit qu'en matiere de gayetez & de gentilleſſes amoureuſes, Remy Belleau eſtoit l'Anacréon de ſon ſiecle & vn ſecond Sannazar dans ſes Bergeries. Iean de la Freſnaye, dans ſon Art poëtique

1. Œuvres d'Estienne Pasquier. T. I, col. 702 et suiv., passim.

françois, parlant de la comédie, rend ce teſmoignage de la Reconnue de Belleau :

..... Et cette Reconnue
Qui des mains de Belleau nagueres eſt venue,
Et mille autres beaux vers dont le braue farceur
Chateauvieux a monſtré quelquefois la douceur. (1)

Et parlant des auteurs des Eglogues paſtorales, il n'y oublie pas noſtre poëte :

Baïf & Tahureau tous en meſmes annees
Auions par les foreſts nos Muſes promenees :
Belleau qui vint apres, noſtre langage eſtant
Plus abondant & doux, la nature imitant,
Eſgala tous bergers. Toutesfois dire i'oſe
Que des premiers aux vers i'auois meſlé la proſe.

Dans vne de ſes idylles, il en parle encore ainſy : (2)

..... Et dans ſa Bergerie
Belleau fait aux ſeigneurs quitter leur ſeigneurie.

Et dans ſes diuers ſonnets, il s'en trouue de rechef qu'il luy adreſſe ſur le meſme ſubiect, temoin celuy-cy :

Cher Belleau, qui te voit, ſoubs les vertes ombrettes,
Enciſer tes beaux vers aux tendres arbriſſeaux,

1. Les diverses poésies de Jean Vauquelin de la Fresnaye. Caen, Ch. Macé, 1605 ou 1612. In-8°.
2. Liv. II, p. 620.

Il veoit Pâris en Ide, au long des clairs ruiſſeaux
Auec Enone encor flûter ſes amourettes, &c. (1)

Enfin il eut le ſoin de compoſer ſon épitaphe que l'on peut voir dans le Recueil de ſes vers funebres. C'eſt ainſy qu'elle commence :

Qui veut ſçauoir où de Belleau
Giſent les os, ſous ce tombeau, &c.

Pierre d'Aigaliers, dans ſon Art poëtique en proſe, le cite en pluſieurs endroits auec éloge, particulierement dans le chapitre de l'Epithalame & dans celui de la Bergerie. (2) Le docte Pierre Ramus, dans ſa Rhétorique françoiſe rapporte pluſieurs de ſes vers & les propoſe meſme pour de beaux exemples : & pour appuyer la vérité de ſes maximes, il eſt touſiours le premier de nos poëtes qu'il allegue. Maurice de Laporte fait ſon panegyrique en peu de mots dans ſon recueil d'epithètes. Henry Eſtienne dans ſon liure curieux de la précellence du langage françois, & Iean de Chauigny dans ſes Pleyades françoiſes (3), employent ſon authorité en mille endroicts de leurs liures. L'autheur des Antiquitez des

1. Le fils de Priam et d'Hécube, le beau Pâris, avant d'avoir prononcé son fameux jugement, était berger sur le mont Ida, près de Troie et avait pour amante la nymphe Œnone. C'est à cette circonstance que V. de la Fresnaye fait allusion.

2. L'art poétique de Pierre de Laudun d'Aigaliers. Paris, Ant. Dubreuil, 1597. In-12. Liv. III, chap. 7 et 8.

3. J. Aymes de Chavigny, de Beaune. Ses *Pléïades*, divisées en sept livres. Lyon, P. Rigaud, 1603, pet. in-8°.

villes de France (1), en parlant du pays du Perche, dit que cette prouince fut honoree de la naiſſance de Remy Belleau, l'vn des excellents poëtes de noſtre age. L'illuſtre préſident de Thou (Iacques-Auguſte) parlant de luy dans ſon hiſtoire ne manque pas de lui donner les louanges qu'il mérite légitimement. Nicolas Richelet, dans ſes commentaires ſur Ronſard, ne peut exalter aſſez hautement ſon mérite. Claude Garnier, dans ſes obſeruations ſur le poëme des Miſeres de la France, de la compoſition du meſme Ronſard, le met au nombre de ces hommes de condition releuee, qui ſe ſont appliqués au diuin art de la poësie. Pierre de Marcaſſus, dans ſes remarques ſur les Elegies du meſme Ronſard, l'appelle excellent poëte de ſon temps. L'autheur de l'hiſtoire chronologique des hommes illuſtres de France luy donne vn rang honorable parmy eux, & c'eſt là que l'on peut voir ſon portrait en taille douce, qui temoigne ſur ſon front la candeur de ſes mœurs & la douceur de ſon viſage (2). Ronſard, qui

1. L'autheur des Antiquitez des Villes de France dont il est parlé icy est André du Chesne, historiographe de France, dans le premier volume de ses Recherches curieuses qui nous ont esté données, reueues et augmentées par François du Chesne, son fils, qui ne dégénère en rien de l'esprit de son père. Cette histoire a esté imprimée en deux parties égales, l'an 1668.
(Remarque du sieur Colletet, le fils.)

Les antiquitez et recherches des villes, chasteaux et places plus remarquables de toute la France (abrégé de Belleforest), par André du Chesne. Edition revue et augmentée par Fr. du Chesne fils. Paris, 1668. 2 vol. in-12.

2. Chronologie et sommaire des Souverains-Pontifes, etc. jusqu'en l'an 1622, mis en ordre par J. B. L. Paris, 1622. Gr. in-fol., fig.; connue sous le nom de chronologie collée, parce que

comme i'ay dit cy-deſſus a parlé de luy en mille endroicts de ſes œuures, comme en ſon Voyage des Iſles fortunees, parle encore de luy & de ſa maiſtreſſe, qu'il appelle *Madelon*, dans vn de ſes ſonnets pour Marie : (1)

Et toy ſi de ta belle & ieune Magdelon,
Belleau, l'amour te poind, ie te pry ne l'oublie.....

Ce que i'obſerue icy d'autant plus volontiers que dans tous ſes vers amoureux, qui ſont fort polis & en ſort grand nombre, Belleau ne nous a iamais decouuert le nom de ſa maiſtreſſe, ce qu'il fit ſans doute par reſpect & pour ne point donner à connoître l'obiet de ſon ardente & ſecrette paſſion. Allenix du Mont-Sacré l'exalte en pluſieurs endroits de ſes Bergeries de Iuliette. Finalement Vrbain Grandier, de qui la vie a été tant trauerſee & la fin ſi funeſte, le cite auec honneur, dans la vie de Sceuole de Saincte-Marthe (2), & Anthoine du Verdier, Drande & La Croix du Maine font honorable mention de luy dans leurs Bibliotheques françoiſes. (3)

le texte et les fig. sont collés sur des cartouches (V. Brunet, édit. 1860. T. I, col. 1891).

1. Œuvres de Ronsard, Amours. Livre II, sonnet 11. Édit. Blanchemain. T. I, p. 159.

2. L'oraison de Scevole de Sainte-Marthe, prononcée le 11 septembre 1623, dans l'église de Saint-Pierre de Loudun, par l'infortuné Urbain Grandier, brûlé vif comme sorcier onze ans plus tard, a été imprimée à Paris, 1629, in-4°.

3. La première édition de la *Bibliothèque* de La Croix du Maine est de Paris, Abel L'Angelier, 1584, in-folio; celle de Du Verdier fut publiée à Lyon, 1585, in-folio.

Apres le veritable temoignage de tant d'honneftes gens & de tant de perfonnes illuftres, qui peut douter du mérite d'vn fi grand homme? & la voix enuieufe de nos poëtes ignorants qui tafchent d'eftouffer par leurs foibles cenfures la reputation des grands poëtes de fa volee, fe peut-elle faire entendre parmy tant d'acclamations publiques? Quoy qu'ils puiffent dire & faire, ils pafferont toufiours pour des Zoïles, c'eft à dire pour des enuieux de la gloire de cet excellent poëte qui viura autant que les fiecles, & qui donnera de la ialoufie à ceux qui ne pourront atteindre le but où il eft heureufement arriué.

Il y a bien d'autres illuftres qui ont encore rendu témoignage de fa haute capacité & profonde intelligence dans les myfteres du Parnaffe. Tels que font Du Monin dans fes vers (1), Guy Le Feure de La Boderie (2) & plufieurs apres eux. Mais il me femble que c'eft affez s'eftendre fur cette vie tres-particuliere & dont il a efté tres-difficile affurement de decouurir les particularités que i'en ay dites.

G. Colletet.

1. Les Poésies de Du Monin, imprimées à Paris, chez Jean Parant, s. d., pet. in-12.
2. Un savant dans les langues orientales. On a de lui, entre autres ouvrages, un recueil d'hymnes imprimé à Paris, chez Rob. Le Magnier, 1578 et 1582, in-16.

Après le poète, jugé de main de maître, voyons l'homme dans ses œuvres, car l'homme chez Belleau fait encore aimer le poète.

Les Biographes placent à la fin de l'année 1527 ou vers les premiers mois de 1528, l'époque de la naissance de Remy Belleau. C'est en vain que nous avons compulsé les registres des diverses paroisses de notre ville; les archives, détruites ou dispersées, ne remontent qu'à l'année 1570; force nous est donc de ne pouvoir préciser la date de la naissance du poète nogentais.

Quelle était sa famille? riche ou pauvre? noble ou roturière? Par quel concours de circonstances fut-il attaché à la maison d'Elbeuf? Tout de ce côté reste dans la plus complète obscurité : une seule fois, le nom de *Belleau* s'est rencontré dans nos investigations : un bourgeois de Nogent, « très-honorable *A. Belleau* » figure comme témoin dans un acte de baptême daté du 18e jour d'août 1608, sans qu'il nous soit permis de fixer son degré de parenté avec notre auteur.

La tradition fait naître Remy Belleau au pied du vieux donjon des Rotrou, sur le bord du petit Ronne, ce gentil ruisseau maintes fois chanté par le

poète. (1) De noblesse, il ne paraît en avoir possédé d'autre que celle de l'esprit et du cœur, la plus précieuse, mais celle dont la souche est souvent toute roturière. (2)

Ce que nous savons, c'est que Belleau quitta fort jeune sa ville natale, et, comme il le dit lui-même, qu'il ne visita que rarement la terre percheronne,

> Terre qui ma premiere enfance
> Allaitas de ton cher tetin,
> Mais helas! qui ne me fus guere
> Ny mere nourrice, ny mere,
> Me traînant ailleurs le deftin.
>
> Tome I, p. 169.

Il y revint cependant, et déjà le front ceint de

1. Nogent-le-Rotrou, qui prit, sous Jean de Bourbon, duc d'Enghien (le frère aîné de Louis de Bourbon, prince de Condé), le nom d'Enghien-le-François, était à ce moment dans la maison de Bourbon-Vendôme. Le temps a respecté tout un pâté de constructions qui gardent encore le cachet architectural du XVIe siècle. L'une d'elles s'appelle la Tour d'Ardenay, du nom de l'un des vassaux du seigneur de Nogent; sa voisine, plus humble, mais remarquable par son porche ogival, aurait été le berceau de Remy Belleau. Une habitation moderne s'est élevée sur ses dépendances qui s'étendaient vraisemblablement jusqu'au bord du petit Ronne.

2. Maurice de La Porte, ainsi que l'a dit Colletet, fait naître Belleau de famille noble. Cette opinion que nous croyons fausse a pris sa source dans la confusion qu'a faite le biographe de la famille nogentaise du poète, avec les *de Belleau*, originaires de l'élection de Verneuil, ainsi que le constatent les *Recherches sur la Noblesse*, faites en 1666 par M. de Marle, intendant de la généralité d'Alençon. L'élection de Verneuil dépendait il est vrai, comme celle de Nogent, de la généralité d'Alençon; mais le procès-verbal, dressé en 1558, à l'occasion de la rédaction des Coutumes du Perche à Nogent, ne fait nullement figurer le poète ou quelqu'un de sa famille dans la liste minutieusement détaillée de l'ordre de la noblesse percheronne.

l'auréole du poète, en compagnie du docte Daurat, son maître, de Nicolas Goulet, Gerard et Nicolas Denizot, ses illustres compatriotes et amis, tous jaloux de célébrer les grandes assises percheronnes, convoquées à Nogent, sous la présidence de l'éminent magistrat Christophe de Thou. Ce ne fut pendant leur durée que jeux et réjouissances. On était dans les plus beaux jours de l'année (juillet 1558), l'affluence était nombreuse et choisie, la joie universelle; la foule prenait ses ébats dans les belles prairies où se promènent l'Huisne et le Ronne, prolongeant les plaisirs et les danses jusqu'au milieu de la nuit, et célébrant à l'envi le jeune poète nogentais.

Remy Belleau avait alors trente ans; depuis longtemps déjà il était attaché à la maison d'Elbeuf, et venait d'accompagner le marquis, général des galères, à l'expédition de Naples, faisant certes fort bonne figure sous le harnois de guerre et ayant su prouver que tous les poètes ne sont pas d'humeur à laisser, comme le bon Horace, leur bouclier sur le champ de bataille.

Ce fut quelques années après cette campagne que le marquis d'Elbeuf lui confia l'éducation de son fils. (1) La reconnaissance ne pouvait être lourde

1. Charles d'Elbeuf, né le 18 octobre 1556, un an seulement avant l'expédition de Naples. Ce fut en sa faveur que le marquisat d'Elbeuf fut érigé en duché (1582). Il fut fait pair, grand écuyer et grand veneur de France, comte d'Harcourt, de Lillebonne et de Rieux, chevalier des ordres du roi, etc. Compromis dans les troubles du règne de Henri III, le duc d'Elbeuf fut

pour un cœur aussi riche que celui de Belleau, et l'amour qu'il voua toute sa vie à l'illustre famille de Lorraine fut le juste échange de la considération dont il ne cessa d'y être entouré.

C'est dans cette noble maison qu'il trouva cette indépendance de l'esprit, cette heureuse médiocrité, qui lui permirent de se laisser aller à son inspiration. Que fallait-il à celui qui chante si bien :

Gentille pauureté, fecours de noſtre vie,
Nourrice des vertus, mere de l'induſtrie,
Du manœuure artizan le fidelle entretien,
Hoſteſſe de l'honneur, exercice du bien,
C'eſt toy, Dame, c'eſt toy qui de bonté naïue
Nous fais viure contens.....

Tome II, p. 240.

N'a-t-il pas la véritable richesse, la richesse du cœur, le poète-philosophe qui sait si naïvement pleurer sur la mort d'un chien, cet ami qu'il a perdu :

Trauail, ie cognois à ceſte heure
Qu'il faut que toute choſe meure,
Et qu'il faut que d'vn meſme pas
Nous courions enſemble au treſpas.
Il n'y a faueur ny careſſe
Ny de Prince, ny de Princeſſe,
Qui puiſſe retarder le cours
Ny la viſteſſe de nos iours...

Tome II, p. 311.

enfermé pendant trois ans, après l'assemblée des Etats généraux de Blois, au château de Loches, d'où il ne sortit que pour se retirer de la vie politique. Charles mourut en 1605.

Nous ne saurions citer tous ces vers empreints d'une esquise sensibilité, remplis d'une douce philosophie, où le caractère du poète se révèle si modeste et si résigné.

On a parlé de la douceur, de la grâce naïve de Remy Belleau, et ses ravissantes peintures du Printemps, d'Avril, Mai (1), que M. Sainte-Beuve qualifie « d'adorables », sont connues de tous, mais on n'a jamais parlé de son énergie, de sa force; or, n'est-il que gracieux dans cette invocation :

Deliure-moy de peine & de langueur,
Mes iours ſont courts, ce n'eſt rien de ma vie :
Qu'eſt-ce de l'homme? & d'où te vient l'enuie
D'en faire cas, & de l'aimer, Seigneur?
Tome II, p. 186.

Et dans ces autres vers :

Tes mains m'ont fait & repeſtri de chair,
Comme vn potier qui de grace gentille
Tourne en vaiſſeaux vne maſſe d'argille :
Puis tout ſoudain tu me fais trebucher.
Souuienne-toy, auant que me damner,
Que de limon & de bourbe fangeuſe
Tu m'as formé, & qu'en terre poudreuſe
Apres ma mort me feras retourner.
Tome II, p. 187.

N'eſt-ce pas la force, l'ampleur des vers de Cor-

1. Tome II, p. 43 et suiv.

neille? N'est-il que gracieux, quand au milieu d'une guerre fratricide, lui, le familier de la maison de Lorraine, demande grâce et pitié pour les victimes, et ne craint pas, pauvre chetif, de donner des leçons de tolérance à ses protecteurs, à son roi, à son siècle?

Non, non, ma terre, & ma race & mon ſang
N'ont point cherché de maintenir leur rang
Ny leur grandeur en ſi honteuſe forte :
La cruauté en ſa naiſſance auorte
Et ſe deſcouure, en remarquant le nom
De pere en fils d'vn infame furnom.
Tome II, p. 215.

Et encore lorsqu'il ose défendre contre tous la cause du seigneur de sa ville natale, du prince de Condé, dans ces vers, si hardis que les éditeurs jugèrent prudent d'en faire la suppression :

Pauure Berger, il faut attendre encor
Les iours heureux d'vn autre ſiecle d'or :
La Verité ne veult eſtre forcee.....
Tome II, p. 74.

Certainement Belleau paya plus d'une fois son tribut à la corruption du temps; mais risque-t-il quelques mignardises un peu décolletées, quelque trait légèrement gaulois, oh! se hâte-t-il de dire, « n'en accuſez que les antiques Grecs & Romains » ſur le patron deſquels le tout a eſté façonné &

» mis en œuure. » (1) C'est ainsi qu'au milieu d'une cour corrompue, le poète sait toujours rester pur et honnête; voilà pourquoi jamais une mauvaise pensée n'est sortie de ses vers. Devenu l'une des étoiles littéraires de son siècle, le favori des rois, l'ami des grands, il ne se laisse pas gâter par la flatterie, et quand le Parnasse lui tresse des couronnes, il reste étranger aux adulations dont ses émules sont trop souvent prodigues.

Par goût, par tempérament, Belleau fuit les intrigues de la cour, le fracas des armes, le bruit des combats. Nous avouons qu'il voit fondre ses ailes dès qu'il veut prendre son essor vers le soleil de l'épopée et du pindarisme; on serait tenté de lui appliquer ces vers qu'il traduit si bien :

Volontiers ie chanterois
Les faits guerriers de nos Rois,
Mais ma lyre ne s'accorde
Qu'à mignarder vne corde
Pour l'Amour tant seulement...
Tome I, p. 13.

Colletet nous a dit la profonde érudition de Belleau, et nous savons en effet que les langues grecque, latine, italienne, lui étaient familières comme à tous ces esprits d'élite. L'étude était en effet en grand honneur dans cette petite colonie littéraire du faubourg Saint-Marcel, dans ce collége

1. *Bergerie*, IIe journée. T. II, p. 278.

de Coqueret dont Daurat venait d'être nommé principal. Or, c'est là, dans cette académie de la rue des Sept-Voies que, désertant le fastueux hôtel de Lorraine (1), Belleau venait rejoindre Ronsard, Baïf, du Bellay, et tous ces jeunes hommes que réunissait l'amour de la poésie. C'est devant cette vaillante brigade que Belleau lut ses premiers vers de la traduction d'Anacréon, et ce furent les applaudissements de cette troupe enthousiaste qui encouragèrent sa muse toujours un peu timide; c'est au collége de Coqueret aussi, que Ronsard « tourna en françois le *Plutus* d'Ariſtophane, la premiere comedie françoiſe ioüee en France; & tous les beaux eſprits, Muret, Lancelot Carles, Remy Belleau, de venir boire dans cette fontaine doree. » (2)

Veut-on savoir à quel prix les jeunes poètes acquéraient cette immense érudition dont leurs œuvres sont remplies. Écoutons encore Binet; ce qu'il dit de Ronsard peut certes s'appliquer à toute la studieuse colonie :

« Ronſard ayant eſté nourri ieune à la cour, accoutumé à veiller tard, continuant l'eſtude iuſques à deux ou trois heures apres minuit, & ſe couchant reueilloit Baïf qui ſe leuoit, prenoit la chandelle & ne laiſſoit refroidir la place. En ceſte contention d'honneur, il demeura ſept ans auec Dorat, conti-

1. Il était situé, d'après Piganiol, au quartier de Saint-Antoine, rue Pavée, à l'angle de la rue du Roi de Sicile.
2. Claude Binet. Vie de Ronsard.

nuant toufiours l'eftude des lettres grecques & latines, de la philofophie, & autres bonnes fciences. »

Le goût artistique du poète nogentais se révélait partout et dans toutes occasions; nous le voyons jouer au collége de Boncourt les principaux *roulets* dans les pièces de son ami Jodelle; il marche en tête de la bande joyeuse qui, dans le voyage d'Arcueil resté si fameux, célèbre par une véritable débauche poétique le succès de la première représentation de *Cléopâtre;* enfin il n'a garde de se soustraire aux applaudissements de ses compatriotes, en venant avec Ronsard jouer à Enghien-le-François, à l'occasion de la naissance du comte de Soissons, le *Jugement de Páris,* de Florent Chrestien. (1)

Dulaure raconte que Remy Belleau fut arrêté en 1531, comme accusé d'avoir mangé de la viande en carême, qu'il comparut devant le Parlement de Paris le 18 mars 1532, en compagnie de Clément Marot et de quelques autres gens de lettres. La vérité est que le caustique Marot fut incarcéré trois fois, à Chartres même, par l'ordre de l'évêque Guillard, pour certaines railleries que le pécheur endurci s'était permises contre la religion; mais à cette époque Remy Belleau venait de naître.

Le 28 mai 1542, Marot revient encore à Chartres, en compagnie de Hugues Salel, abbé de

1. *Le Jugement de Páris,* joué à Enghien-le-François à la naissance de M. le comte de Soissons, fils de M. le prince de Condé, Louis de Bourbon, et de Françoise d'Orléans (1567).

Saint-Cheron, et sait encore, par ses plaisanteries, si bien mériter les foudres de l'évêque qu'il est vite forcé de quitter le pays afin d'échapper à la prison. Mais, dans cette circonstance comme dans les précédentes, le rapprochement des dates démontre que Remy Belleau ne pouvait faire partie de cette équipée, et que Dulaure a commis une erreur.

La Muse si prodigue de ses trésors envers Ronsard, du Bellay et Remy Belleau, s'était-elle donné le malin plaisir de les réunir par une même faiblesse? Comme ses deux illustres amis, Belleau était demi-sourd.

Tout ce que i'ay de bon, tout ce qu'en moy ie prife
C'eft d'eftre, comme toy, fans fraude & fans feintife,
D'eftre bon compaignon, d'eftre à la bonne foy,
Et d'eftre mon Ronfard, demy-fourd comme toy :
Demy-fourd, ô quel heur.....

(Du Bellay, édit. de 1558, p. 68.)

« De forte que tout ainfi que durant l'ancienne Grece, l'aueuglement eftoit comme vne marque commune à ceux qui eftoient excellens en la poëfie: ainfi femble-il que la furdité ait efté de noftre fiecle vn charactere commun à tous les grands & excellens poëtes françois. » (1) Cette « débilité

1. Oraison funèbre de Ronsard, par du Perron, depuis archevêque de Sens, grand aumônier de France, cardinal; dédiée à Ph. Desportes, abbé de Thiron et de Josaphat.

d'ouïe » lui survint-elle à la suite de la maladie de langueur dont parle l'abbé Goujet, maladie qui retarda pendant plusieurs années la publication de la IIe journée de la Bergerie? c'est ce que nous ne pouvons préciser, car tout reste caché dans cette vie modeste de notre poète.

Les détracteurs n'ont manqué ni à la Pléiade en général, ni à Belleau en particulier : ce ridicule bas-bleu dont Molière nous a frappé le type, mademoiselle de Scudéry dit que la traduction de Belleau a fait perdre à Anacréon une partie de ses grâces; le père Bouhours crie au scandale; le cardinal du Perron, confondant la Pléiade dans un même mépris, dément en vieillissant le jugement de sa jeunesse (1); enfin Rigolet de Juvigny, dans son acerbe critique, va jusqu'à prendre pour du sarcasme l'éloge que fait des poètes de la Renaissance le spirituel Regnier :

..... Ronfard en son meftier n'eftoit qu'vn apprentif.
Il auoit le cerueau fantaftique & rétif,
Des Portes n'eft pas net, du Bellay trop facile,
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville,
Il a des mots hargneux, bouffis & releués
Qui du peuple auiourd'hui ne font pas approuués.

Le critique haîneux n'a pas compris qu'en traçant

1. Il avait vingt-sept ans quand il prononça l'éloge funèbre dont nous venons de citer un extrait.

ce faux jugement, le grand satirique chartrain ne reproduit l'opinion de Malherbe que pour la fustiger et s'en moquer. (1) Qui se souvient aujourd'hui du cardinal du Perron, du père Bouhours, de mademoiselle de Scudéry et des autres?

La vérité sur Remy Belleau est, selon nous, entre les adulations des contemporains et le dénigrement d'un siècle rempli de gloires littéraires, mais beaucoup trop exclusif, sinon égoïste, et surtout ébloui par les rayons de son vaniteux soleil.

Sans doute le lecteur trouvera parfois chez notre poète des faiblesses, des obscurités ou des longueurs; mais il ne manquera pas de tenir compte d'une époque où la langue française était en formation; se rappelant qu'il est moins facile de créer que de polir, il aimera cette abondance de pensées, cette richesse de coloris, « cette pluie de fleurs, » selon la belle expression de M. Francis Wey, « que le poète nogentais a semée prodigieusement autour de lui. »

A. G.

1. Nous regrettons de voir que dans le beau dictionnaire de Larousse, l'auteur de l'article sur Belleau n'ait pas lu la satire de Regnier; il n'eût pas reproduit cette même erreur.

AV LECTEVR. [1]

Ie veux bien t'aduertir, gracieux Lecteur, que des Œuures de feu Remy Belleau, docte & gentil Poëte françois, que tu liras en ce liure, tu en trouueras les vnes reueües & aduoüees par leur pere dés ſon viuant : les autres qu'il a laiſſees en partie reueües, en partie plus negligees, & qui apres ſa mort, recueillies par de ſes plus familiers amis, gens d'honneur & de vertu ſoucieux du renom & de la memoire du defunct, m'ont eſté baillees toutes telles qu'elles eſtoyent pour les imprimer. Tu ſçauras donc que la traduction des Odes d'Anacreon, et quelques petites inuentions qui les ſuyuent iuſques à vne

1. Cet avertissement de l'éditeur se trouve en tête des quatre éditions posthumes.

traduction de quelques Sonnets en vers latins, furent mises en lumiere par l'Autheur dés son viuant, enuiron vingt ans auparauant sa mort. Depuis il fit imprimer sa Bergerie, qui est vn recueil de diuers Poëmes qu'il auoit faicts la plus part en sa grande ieunesse, & d'autres en son aage plus meur : lesquels, voulant gratifier les Princes & Seigneurs de la maison en laquelle il auoit receu son auancement, leur dediant, il lia par des proses entremeslees, supposant beaucoup d'occasions à son plaisir, comme il est aisé de iuger en lisant, ce que i'ay sceu de ses plus intimes. Les Pierres precieuses, excepté les dix dernieres, le Discours de la Vanité pris de l'Ecclesiaste, les Eclogues sacrees prises du Cantique des Cantiques, sont les dernieres Œuures qu'enuiron vn an auparauant son decés il meit en lumiere, & ausquelles il auoit mis sa derniere main. Le reste, à sçauoir, les susdites dix Pierres precieuses, quelques Sonnets, Chansons, & autres petites Poësies qui sont sur la fin du second Tome, la Comedie, & ce qui est de traduit d'Aratus (sinon ce qu'il en a inseré dans la II. Iournee de sa Bergerie, touchant les apparences du Soleil & de la Lune, pour preuoir la disposition du Temps) n'a peu receuoir la derniere lime de l'Autheur, preuenu par la mort. Laquelle toutesfois ne pourra iamais esteindre sa memoire, tellement que son nom ne demeure tant que l'on parlera François. C'est dequoy ie t'ay voulu aduiser, amy Lecteur, à fin que tu

fuſſes preparé de prendre comme tu dois chacune de ſes Œuures, pour en iuger ſincerement & candidement, & pour en ſçauoir gré à ſes amis, par le ſoing deſquels ce reſte t'a eſté conſerué.

Voici le Lecteur édifié sur le mode de publication des Œuvres de Remy Belleau par les premiers éditeurs. La mort ayant surpris l'Auteur au moment où il mettait la dernière main à ses poèmes pour en préparer l'impression, ce fut, on l'a vu, à ses amis qu'incomba ce pieux devoir : au docte principal du collége de Boncourt sans doute, le fidèle Jean Galland qui devait être aussi l'exécuteur testamentaire de Ronsard; à Ronsard lui-même, à Baïf, Desportes, Jamin, ces quatre *supremi voti observantissimi curatores,* comme l'indique l'inscription de l'église des Grands-Augustins. (1)

Quatre éditions successives (2) données de 1578 à

1. Voir note 2, page xxiij de ce vol.

2. La première, en deux tomes, in-12, Paris, Mamert Patisson, 1578; — la deuxième, en deux parties, réunies en un tome, Paris, Gilles Gilles, 1585; — une troisième, en deux tomes réunis en un volume petit in-12, Thomas Soubron, 1592; — la quatrième, en un tome également, Rouen, J. Berthelin, 1604.

Plusieurs publications, notamment des Odes d'Anacréon, de la Bergerie, des Pierres précieuses, etc., ont été faites séparément. Nous avons donné ces notes bibliographiques au titre de chacune des pièces.

1604, manifestèrent la faveur du public. De ces quatre éditions, il ne reste aujourd'hui que quelques rares et précieux exemplaires. Mais si le testament littéraire du poète fut scrupuleusement accompli, sa pensée ne fut pas toujours aussi fidèlement rendue : cette date de la première publication, 1578, avait ses exigences, et ce que Belleau avait eu le courage d'écrire, les premiers éditeurs n'eurent pas toujours celui de l'imprimer; ceux qui vinrent ensuite copièrent servilement.

C'est donc pour combler un vide regrettable qui existe dans la plupart des bibliothèques et en même temps pour essayer de rétablir les versions premières, qu'encouragé par de nombreuses adhésions nous avons entrepris cette édition nouvelle.

A cet effet, nous nous sommes efforcé de réunir les pièces séparées, les rares plaquettes imprimées sous les yeux du poète, dispersées dans nos bibliothèques publiques ou mises à notre disposition par plusieurs bibliophiles bienveillants; nous avons collationné les textes de chacune de ces pièces, ceux des éditions posthumes, et nous avons pu rétablir plusieurs compositions importantes, complètement défigurées, en ajouter quelques-unes négligées ou oubliées par nos devanciers.

C'est ainsi que LA VÉRITÉ FUGITIVE, L'INNOCENCE PRISONNIÈRE et L'INNOCENCE TRIOMPHANTE, indiquées et traduites par Florent Chrestien, figurent dans notre tome second sous les titres que leur ont donnés les éditeurs posthumes, et en même temps

avec les variantes des textes primitifs. (1) Le Poème sur la mort de Joachim du Bellay a été rétabli conformément à la version originale. Puis nous avons inséré cette belle ode, adressée par le poète à sa ville natale et qui, par une raison que nous ne saurions expliquer, ne figure dans aucune des éditions posthumes; d'autres pièces nouvelles ont encore pris place dans notre publication, une entre autres reléguée à la fin de notre premier tome, et que nous n'aurions pas imprimée peut-être si nous eussions eu moins à cœur de mériter le titre d'éditeur des œuvres complètes de Belleau : c'est l'Impuissance, boutade d'écolier dont l'origine est incontestable et qui figure pour la première fois dans les œuvres du poète.

Le catalogue de la bibliothèque de M. Yemeniz, de Lyon, nous a fourni une précieuse indication que nous avons mise à profit grâce à la complaisance de M. Bachelin, le libraire-expert chargé de la vente de cette magnifique collection : c'est celle d'une ode de notre Auteur sur la traduction d'un poème de Demetrius Pepagomenus *(Traicte de la Goutte),* par Frédéric Jamot, docteur en médecine. Nous donnons à la suite de l'*Impuissance* cette pièce connue trop tard pour figurer à son rang. (2)

1. *La Vérité fugitive* a pris le nom de *Chasteté,* t. II, p. 67, — *l'Innocence prisonnière* changée en *Complainte* se trouve t. II, p. 211; — *l'Innocence triomphante* est devenue le *Chant de triomphe,* t. II, p. 217.

2. Le même catalogue indique, sous le nº 1994, comme étant

Enfin nous avons aussi imprimé dans le TUMULUS le touchant hommage de cet autre Percheron, Courtin de Cissé, qui fût devenu peut-être l'une des étoiles de la Renaissance, s'il n'eût été frappé au seuil de la vie. Nous aurions voulu, pour compléter notre travail, découvrir ces trois « sonnets retournez » dont parle Pasquier (1); mais nos investigations ont été infructueuses, et nous pensons avec le docte critique que Belleau les détruisit après les avoir condamnés.

Notre travail a été divisé en trois tomes qui nous semblent correspondre aux trois époques de la vie littéraire de Belleau : 1° La Traduction d'Anacréon; divers discours, entre autres le *Dictamen metrificum*, puis plusieurs poésies diverses, odes, complaintes, sonnets, etc., réunis par genre et autant que possible par ordre de date; 2° Les deux Journées de la Bergerie; 3° Les Pierres précieuses, les Églogues sacrées, les Traductions, la comédie de la Reconnue, et le Tombeau. Chacune de ces divisions forme un tome séparé.

Nous avouons que, pour être logique, il nous eût fallu commencer par l'impression des commentaires

de Remy Belleau, un poème macaronique imprimé dans l'édition de l'*Escole de Salerne* (Holl., Elzevir, M.DC.LI) et ayant pour titre : *de Gestis magnanimi et prudentissimi Baldi.* Ce poème est de Théophile Folengo (Merlin Coccaie) et a été imprimé pour la première fois « *Tusculani apud Lacum Benacensem, Alexander Paganinus,* 1521, *die V Januarii.* » On prétend que l'auteur se serait mis lui-même en scène dans le récit des grotesques aventures dont Baldus est le héros.

1. *Recherches de la France,* liv. VII, chap. XIV.

dont notre poète a enrichi le second livre des Amours de Ronsard (1); mais il nous a semblé que ce travail, certes des plus érudits, ne pouvait être apprécié qu'en mettant sous les yeux du lecteur le texte commenté lui-même. Or cette publication s'éloignait de notre cadre et nous avons renoncé à l'entreprendre d'autant plus volontiers que notre excellent maître, M. P. Blanchemain, a pris soin, dans son édition de Ronsard, de conserver la meilleure partie de ces savantes dissertations.

A côté des variantes puisées dans les textes collationnés, nous nous sommes permis parfois quelques notes biographiques, bibliographiques et même explicatives; si le lecteur s'étonne de notre audace, nous nous justifierons en disant avec le naïf Garnier : « Si l'on nous reprend d'auoir efclaircy des chofes plus qu'intelligibles, nous repondrons qu'il n'eft rien fi plein de lumieres qui ne foit tenebreux à quelques-vns, tefmoin le foleil dont les rayons font incogneus aux aueugles. » (2)

Nous avions pour notre réimpression, tirée à petit nombre, et que nous destinons aux bibliophiles,

1. Les Commentaires de Belleau, dédiés en 1560 à M. Fleurimont Robertet, secretaire d'estat et des finances du Roy, seigneur de Fresne; en 1567, et depuis à M. de Saint-François, conseiller du Roy en son privé conseil et evesque de Bayeux; — publiés à la suite des œuvres de P. de Ronsard, Paris, Gabriel Buon, 4 vol. in-16, 1560; — (édit. de M. Blanchemain, t. I, p. 139).

2. Commentaires de Claude Garnier, sur les discours des Misères du temps. Edition des œuvres de Ronsard, publiée à Paris chez Nicolas Buon, l'année 1623, en deux vol. in-folio.

deux systèmes à suivre : ou bien moderniser l'orthographe, comme dans la plupart des publications de la Bibliothèque Elzevirienne; ou conserver, même dans la lettre, le type et le caractère primitifs. Malgré l'exemple donné par les plus autorisés, nous avons pris ce dernier parti, pensant avec M. Le Roux de Lincy « qu'une demi-traduction ne pouvait que » défigurer les anciens textes et qu'on s'exposerait » avec ce système, au dire du laborieux philologue, » à commettre les plus grossières anomalies; ce » serait le travail d'un peintre qui placerait une » perruque à la Louis XIV sur la tête d'un cheva- » lier du temps de Charles VII. » (1) Nous n'avons pas cependant poussé l'amour de l'imitation jusqu'à reproduire, comme le reproche spirituellement à quelques éditeurs M. Paul Lacroix, d'assez nombreuses fautes d'impression et quelques négligences échappées à nos habiles confrères du XVIe siècle; mais nous nous sommes gardé de ramener aux théories grammaticales et euphoniques, aux règles du jour, les licences de ponctuation, d'accentuation et même d'orthographe qui, pourvu qu'elles ne soient pas exagérées, restent le cachet d'une langue en gestation; voulant surtout que notre type typographique rappelât promptement le lecteur à l'époque de la composition, si, en voulant la juger, il était tenté de s'en éloigner.

1. Introduction aux *Cent Nouvelles nouvelles.*

Et maintenant, il nous reste un devoir bien doux à remplir : celui de remercier publiquement les hommes distingués qui nous ont encouragé et aidé dans notre travail. Exprimons tout d'abord notre profonde reconnaissance au savant annotateur de Ronsard, au gracieux poète à qui nous dédions cette édition, à M. Prosper Blanchemain dont la connaissance approfondie du langage poétique de la Renaissance a été souvent notre conseil et notre guide.

Remercions encore M. Achille Genty, le patient éditeur de *l'Écrin du Bibliophile*, qui a mis à notre disposition de précieux matériaux; nommons encore l'excellent magistrat, M. Rouiller, de Chartres, dont les indications nous ont été des plus utiles; enfin nous ne saurions oublier les encouragements du savant auteur de l'*Histoire des Comtes de Rotrou*, M. Œillet Desmurs, non plus que les complaisantes communications de M. Gustave Brunet, de Bordeaux, de M. le conseiller Beaupré, de Nancy, et de M. Rossard de Mianville, le dévoué conservateur de la bibliothèque chartraine.

En faisant revivre la plus pure des illustrations littéraires de notre Perche, nous avons voulu payer une dette de cœur à notre pays d'adoption; puisse l'œuvre n'être pas indigne du gracieux poète Nogentais!

A. G.

PORTRAITS

DE REMY BELLEAU.

Dans son *Dictionnaire historique de la France*, le P. Lelong indique trois portraits de Remy Belleau :

Un premier, gravé par L. Granthomme, format in-8°;

Un second, dû au burin de Rabel, in-8°; (1)

Un troisième, sans nom, petit format.

M. le chevalier Chevignard, possède, nous a-t-on affirmé, dans sa belle collection, un portrait in-4° de notre poète; serait-ce celui de Thomas de Leu, dont nous donnons une réduction?

Vient encore celui décrit par Colletet, comme provenant de la *Chronologie collée*, et dont la gravure

1. On a de cet artiste un livre intitulé : *Les Antiquitez et Singularitez de Paris*, recueillies par Jean Rabel, maistre peintre. Paris, Bonfons, 1588, in-8°.

insérée dans notre premier tome est la fidèle reproduction. Belleau paraît avoir trente ans environ, et l'habile artiste a su traduire dans son œuvre cette candeur de mœurs, cette douceur de visage, dont parle son biographe.

L'autre portrait de Belleau que nous avons placé dans notre deuxième tome n'est autre que la gravure exécutée par Gaucher, d'après Thomas de Leu, pour l'édition des *Annales poétiques* publiées par Imbert et Sautereau de Marsy (Paris, Delalain, 1778-1783, 40 vol. in-12); nous avons eu la bonne fortune de nous procurer la planche même sortie des mains du célèbre graveur.

LES ODES
D'ANACREON TEIEN,
POETE GREC,

TRADVICTES EN FRANÇOIS

PAR

REMY BELLEAV.

AV SEIGNEVR

IVLES GASSOT, [1]

SECRETAIRE DV ROY.

C'EST chose tres-certaine, que les chãgemens d'Empires, diuersité de Republiques, de langues, de meurs, guerres & seditions populaires, ont esté premiere occasion qu'vn nombre infiny de liures memorables ne sont venus iusques à nous, qui presque les derniers entre tous, auons receu la cognoissance des bonnes lettres & sciences liberales : plainte ordinaire des Romains mesmes, qui apres auoir trié & tiré

1. Jacques Gassot, personnage important de la cour des Valois, avait eu, pendant son séjour en Italie, un enfant naturel d'une demoiselle de Ferrare. Ce fils, nommé Jules, devint secrétaire de Charles IX et de Henri III. Protecteur des lettres et lettré lui-même, Jules Gassot a laissé un recueil de vers latins, non sans mérite, imprimé à la suite du *Tombeau de Charles IX*.

des threſors de la Grece, & des cendres de la venerable antiquité, ce qui reſtoit de plus rare & de plus precieux, ont enrichy preſque tout le monde de leur larcin. Auſſi faut-il confeſſer, qu'outre ces malheurs ordinaires, que les parolles bien couplees & proprement couſues, graces & faueurs d'vn ſubiect bien choiſi, & ne ſçay quel heur qui veritablement accompagne ceux qui eſcriuent bien, ont fait que beaucoup ont eſchappé les ruines communes, & dechet ordinaire de tant de ſiecles paſſez. Et pour venir à ceſt heur, ou malheur, combien depuis vingt ans auez-vous veu des liures auortez en naiſſant,

Pluſtoſt enſeuelis ſous les flancs de la terre,
Que iouïr, bien heureux, des beaux rayons du iour?

Au contraire, ceſt Autheur eſtranger & des plus anciens, a bien eſté fauoriſé & du ciel, & de l'heur qui le fait reuiure & relire tant de fois en noſtre France, recognoiſſant encor auiourd'huy les ſoupirs de ſes amours.

Nec ſi quid olim luſit Anacreon
Deleuit ætas, ſpirat adhuc Amor.

Car ne reſtant de luy que quelques petits fragmens eſpandus çà & là, il y a dix-huit ans, qu'apporté d'Italie, il commença à prendre

l'air de la France (1) : moy en ce mefme temps, effayant à rendre en noftre langue la naïueté & mignardife des Grecs, pour coup d'effay ie fis chois de ceft Autheur, qui feruit lors d'auãtcoureur aux labeurs de ma premiere ieuneffe : maintenant il reuient au monde, m'affeurant qu'il ne me fçauroit recognoiftre au poil que ie porte : moy-mefme fi i'ofois, le defauoüerois volontiers, pour vne infinité de folles & ieunes inuentions mal feantes à l'âge où ie fuis, fans l'affeurance que i'ay au fain & entier iugement que vous auez en la lecture ordinaire des mieux approuuez autheurs Grecs & Latins, & recherche de l'antiquité. Adieu.

A Paris, ce premier de Mars. (2)

Voftre plus affectionné
& meilleur amy

REMY BELLEAV.

1. Par Henri Estienne qui, en 1554, en donna le texte grec avec une version en vers latins. On rapporte qu'en lisant la traduction française que Belleau lui présentait, le savant imprimeur la trouva si belle et si harmonieuse qu'il renonça à publier celle qu'il avait faite lui-même dans notre langue.

Le succès des Odes d'Anacréon fut tel, lors de leur apparition, qu'elles furent même mises en musique, en 1559, par Me Richard Renvoisy, maître des enfants et chanoine de la Sainte-Chapelle du roi, à Dijon. La traduction dont se servit le maestro pour son œuvre fut probablement celle que venait de faire paraître Jean Begat, président au parlement de la dite ville de Dijon.

2. 1er mars 1572. Cette préface a été faite pour l'édition de 1572. (V. ci-après la note bibliographique.)

ELEGIE

DE PIERRE DE RONSARD (1)

A IVLES GASSOT,

SECRETAIRE DV ROY.

NON, ie ne me deuls pas qu'vne telle abondance
D'eſcriuains auiourd'huy fourmille en noſtre France :
Mais certes ie me deuls que tous n'eſcriuent bien,
Sans gaſter ainſi l'ancre & la lampe pour rien.
Ie diray, ſans mentir, que la plus part reſſemble
Aux grenouilles de mars, que le Printemps aſſemble

1. Pierre de Ronsard était né au château de la Poissonnière, près Vendôme, le 11 septembre 1525, deux ans avant Bellcau dont il fut l'ami.

A Ronsard les louanges des beaux esprits, l'amitié des rois, la faveur des reines et les honneurs d'un siècle qui lui décerna le titre de « Prince des Poëtes françois. » Quelques critiques ont tenté d'arracher de son front la couronne de laurier que lui décernèrent ses contemporains ; mais la postérité n'a point ratifié cet inique jugement, et Ronsard n'en est pas moins resté l'une des gloires de la poésie française, le chef de cette valeureuse Pléiade qui eut l'incontestable mérite de dépouiller notre langue de ses premiers langes.

Les éditions des œuvres de Ronsard sont fort nombreuses; la plus complète est sans contredit celle donnée par M. P. Blanchemain (Paris, librairie A. Franck).

En vn monceau bourbeux, oyſif deſſus le bord,
Qui ſonne du goſier ſans grace ny accord,
Enroué, mal-plaiſant, bien que leur gueule verte
Se monſtre hydeuſement en coaçant ouuerte.
Mais ce n'eſt pas le tout que d'auoir le bec grand,
Il faut prendre le ton, dont la grace deſpend,
Ny trop haut, ny trop bas, ſuyuant noſtre nature
Qui ne trompe iamais aucune creature.
Du regne de Henry, cinq ou ſix ſeulement
Vindrent, qui d'vn accord moderé doucement,
Et d'vn pouce attrempé firent doctement bruire
Maintenant la guiterre, & maintenant la lyre,
Et maintenant le lut, & oſerent tenter
Quelque peu la trompette à fin de haut chanter.
Incontinent apres vne tourbe inconnue
De ſerfs imitateurs, peſle-meſle eſt venue
Se ruer ſans eſgard, laquelle a tout gaſté
Cela que les premiers auoyent ſi bien chanté.
Chetifs! qui ne ſçauoyent que noſtre poëſie
Eſt vn don qui ne tombe en toute fantaſie,
Vn don venant de Dieu, que par force on ne peut
Acquerir ſi le Ciel de grace ne le veut.
Mais ainſi que la terre a la ſemence enclofe
Des blez vn an entier, & l'autre an ſe repoſe,
Oyſiue ſans produire, ou bien s'elle produit
Ce ne ſont que chardons & que ronce, ſans fruit,
Attendant que l'autre an pour conceuoir reuienne,
A fin d'eſtre plus graſſe, & plus Cererienne :
Ainſi la France mere a produit pour vn temps,
Comme vne terre graſſe, vne moiſſon d'enfans
Gentils, doctes, bien-nez, puis ell' s'eſt repoſee,
Laſſe, ne ſe trouuant à porter diſpoſee
Bon fruit comme deuant, ains ronces & buiſſons
En lieu du premier fruit de ſes riches moiſſons.
Maintenant à ſon tour, fertile, elle commence

A s'enfler tout le ſein d'vne belle ſemence,
Et ne veut plus ſouffrir que ſon limon oyſeux
De chardons ſe heriſſe, & de buiſſons ronceux,
Te conceuant, Belleau, qui viens en la brigade
Des bons, pour accomplir la ſeptieme Pleiade : (1)
Qui as (comme bien-né) ton naturel ſuyui
Et que les Muſes ont naïuement raui
Aux contemplations de leurs ſciences belles,
Te faiſant enfanter choſes toutes nouuelles,
Sans imiter que toy, & la gentille erreur
Qui t'allume l'eſprit d'vne docte fureur,
Ne faiſant cas de ceux qui en meſme langage
Enſuyuent les premiers par faute de courage,
Et faute de n'oſer aller boire de l'eau
Sur le mont d'Helicon par vn ſentier nouueau.
Mais auant que vouloir te declarer au monde,
Tu as daigné tenter d'exprimer la faconde
Des Grecs en noſtre langue, & as pour ton patron
Choiſi le doux archet du vieil Anacreon,
Qui monſtre comme il faut d'vne parolle douce
Plaindre nos paſſions, lors que Venus nous pouſſe
Sa fleche dans le cœur, comme il faut ſoupirer,
Comme il faut eſperer & ſe deſeſperer,
Comme il faut adiouſter la lyre chantereſſe,
Et le pere Bacchus, à Cypris la Deeſſe,
Comme il faut s'eſgayer, ce pendant qu'Atropos
Nous permet les plaiſirs d'vn amoureux repos,
Comme il faut que l'on dãſe, & cõme il faut qu'on ſaute,
Non pas d'vn vers enflé plein d'arrogance haute,
Obſcur, maſqué, broüillé d'vn tas d'inuentions
Qui font peur aux liſans, mais par deſcriptions

1. C'est-à-dire pour compléter le chiffre de sept qui compose la Pléiade, formée, en nommant ses membres dans le rang que l'histoire leur a consacré, de : Ronsard, du Bellay, Remy Belleau, Jodelle, Dorat, Baillif et Pontus de Thiard.

Douces, & doucement coulantes d'vn doux ſtile,
Propres au naturel de Venus la gentile
Et de ſon fils Amour, qui ne prend à plaiſir
Qu'on luy aille vn ſubiet ſi eſtrange choiſir,
Que luy-meſme n'entẽd, (bien que Dieu, & qu'il ſçache
Toutes les paſſions que peut cauſer ſa fleche.)
Me louë qui voudra les replis recourbez
Des torrents de Pindare en profond embourbez,
Obſcurs, rudes, faſcheux, & ſes chanſons cognues
Que ie ne ſçay comment par ſonges & par nues,
Anacreon me plaiſt, le doux Anacreon!
Qu'encores vouluſt Dieu que la douce Saphon
Qui ſi bien reueilloit la lyre Lesbienne,
En France accompagnaſt la Muſe Teienne!
Mon Belleau, ſi cela par ſouhait auoit lieu
Ie ne voudroy pas eſtre au ciel vn demy Dieu,
Pour ne lire en la terre vn ſi mignard ouurage,
Qui comme nous ſouſpire vn amoureux dommage,
Vne plaiſante peine, vne belle langueur,
Qu'Amour pour ſon plaiſir nous graue dans le cueur.
Encore ie voudroy que le doux Simonide
(Pourueu qu'il ne pleuraſt), Alcman & Bacchylide,
Alcee & Steſichore, & ces neuf chantres Grecs, (1)
Fuſſent reſuſcitez, nous les lirions expres
Pour choiſir leurs beaux vers pleins de douces paroles,
Et les graues ſeroyent pour les maiſtres d'eſcoles,
A fin d'eſpouuanter les ſimples eſcoliers

1. De ces poètes lyriques si en honneur dans l'antiquité, il ne nous est malheureusement parvenu que quelques fragments : un hymne et une ode de Sapho, dont Belleau a donné la traduction. Simonide n'est guère connu que par ses *Lamentations*, ce qui explique l'allusion de Ronsard; nous n'avons d'Alcman, Alcée, Bacchylide, et des autres, que quelques vers épars rassemblés par H. Estienne dans son *Recueil des Lyriques grecs*. Depuis, ils ont été encore imprimés, notamment dans les *Soirées littéraires* de l'abbé Coupé et dans le *Panthéon littéraire*, Paris, 1838.

Au bruit de ces gros vers furieux & guerriers.
Mais Dieu ne le veut pas qui couure ſous la terre
Tant de liures perdus, miſeres de la guerre,
Tant d'arts laborieux, & tant de geſtes beaux
Qui ſont ores ſans nom les hoſtes des tombeaux :
Puis il nous faut douter ſi le Sort a puiſſance
(O cruauté du Ciel) ſur l'humaine ſcience!
Mais quoy? du demeurant qu'il nous en eſt reſté
Le plus doux (à mon gré) t'eſt icy preſenté,
Mon Gaſſot, mon demy, par mon Belleau qui ores
Te le donne & le voüe, & le conſacre encores :
Et ce faiſant, Gaſſot, ie te puis aſſeurer
Qu'il te donne beaucoup, car cecy peut durer
Ferme contre le temps, & la richeſſe humaine
Ondoyante s'enfuit comme le temps l'emmeine,
Errant puis çà puis là ſans arreſt ny ſeiour :
Et ce preſent mettra ton beau renom au iour,
Sans iamais s'effacer, pour reuiure par gloire
Autant qu'Anacreon a veſcu par memoire.

IN ANACREONTEM

A R. BELLAQVA GALLICÈ EXPRESSVM.

Qvisqvis barbiton hanc Anacreontis
Audis tam bene Gallicè sonantem,
Ne mirare : docebat hanc sonare
Gallus tam patrio madens lepore,
Quãm Græcus madet Attico lepore,
Vt iam Gallia vel migrasse Athenas,
Vel migrasse putentur huc Athenæ.

Io. Avratvs (1)
Poëta Regius.

1. Daurat naquit à Limoges en 1510 et mérita le titre de « poète du Roy ès-langues grecque et latine. » Il devint professeur de grec au collége de France, et c'est « par son labeur que se sont polis mille gentils esprits à la cognoissance des lettres, ayant esté des premiers qui a soigneusement recueilly les cendres de la venerable antiquité. » (Belleau, Comm.) « De Daurat les louanges sont telles, dit à son tour le docte Muret, qu'il est impossible de les pouvoir exprimer... »

LES

ODES D'ANACREON

TEIEN,

TRADVICTES DE GREC EN FRANÇOIS

PAR

REMY BELLEAV. (1)

QVE SA LYRE NE VEVT CHANTER
QVE D'AMOVRS.

VOLONTIERS ie chanterois
Les faits guerriers de nos Rois,
Mais ma lyre ne s'accorde
Qu'à mignarder vne corde
Pour l'Amour tant feulement.
En eſſay dernierement
Ie changé cordes & lyre,
Et ia commençois à dire

1. A Remy Belleau l'honneur d'avoir, le premier, « su faire passer dans notre langue les grâces du chantre de Téos. » Depuis, les traductions d'Anacréon furent nombreuses ; nous ne parlerons que de celle de notre poète, dont voici les diverses éditions :

LES ODES D'ANACREON TEIEN, traduictes de grec en françois par Remy Belleau, ensemble quelques petites Hymnes de son

D'vn haut ſtile la grandeur
D'Hercule, & de ſon labeur :
Mais touſiours elle fredonne
L'Amour qu'elle contreſonne,
Comme celle qui touſiours
Ne veut chanter que d'Amours.
Adieu Mars, adieu ton ire,
Puis que mon lut ne veut dire
Que les Amours deformais,
Adieu Princes pour iamais.

QVE NATVRE A DONNÉ VNE PARTICVLIERE FORCE ET VERTV A CHACVN.

NATVRE a donné aux taureaux
La corne, & le vol aux oyſeaux,
L'ongle au cheual, & la viteſſe
Aux liéures, aux poiſſons l'adreſſe
De nager, aux lions les dens,
Et aux hommes d'eſtre prudens :
Or n'eſtant plus en ſa puiſſance
Donner aux femmes la prudence,
Que leur a elle preſenté?
Pour toutes armes la beauté,
La ſeule beauté dont la femme
Surmonte l'acier & la flamme.

invention, Paris, André Wechel, 1555 (aussi 1556), petit in-8°. — Le même livre, corrigé et augmenté pour la 3e édition, plus quelques vers macaroniques (ce sont les *Petites Inventions* et le *Dictamen Metrificum* que nous donnons dans ce vol.), Paris, de l'imprimerie de Rob. Granjon, 1571, in-24. — La traduction de Belleau fut encore imprimée séparément chez Gilles-Gilles, Paris, 1572 (aussi 1574), puis chez Nicolas Bonfons (et non chez Jeh. Charon, comme il a été dit par erreur), Paris, 1574, petit in-16, et encore à Lyon, in-16, chez Rigaud, 1577; puis au commencement du deuxième tome des éditions posthumes.

SONGE OV DEVIS D'ANACREON ET D'AMOVR.

N'AGVERES en plein mi-nuit,
Alors que l'Ourſe reluit,
Et qu'entre les mains ſe tourne
Du Bouuier, où ell' ſeiourne,
Lors que les membres laſſez
En dormant ſont delaſſez,
Amour du beau traict qu'il porte
S'en vint heurter à ma porte.
« Qu'eſt-ce qui frappe à mon huis,
Ce dy-ie, alors que ie ſuis
En mon lit, où ie ſommeille? »
Lors Amour qui touſiours veille
Reſpond : « Ouure hardiment :
Enfant ſuis aſſeurément
Mouillé iuſqu'à la chemiſe,
Et bien qu'ores ne reluiſe
La lune de ſes beaux rais,
I'erre ſeul par l'ombre eſpais :
Ouure donc, & n'aye crainte. »
Ie pris pitié de ſa plainte :
Allumant mon lamperon,
Ie vey ſon double ælleron
Et ſa trouſſe deſcouuerte,
Si toſt qu'eus ma porte ouuerte.
Alors ce petit Archer
Vient au feu pour ſe ſecher :
Ie rechaufe les mains ſiennes
Tout ſoudain entre les miennes,
Ie preſſure tout moiteux
L'humeur de ſes blonds cheueux.

Si toſt que ſec il ſe treuue :
« Faiſon (me diſt-il) eſpreuue
Si mon arc eſt point gaſté. »
Il le bande, & tout vouſté,
Ainſi qu'vn tan il me iette
Droit au cœur vne ſagette,
Puis ſe va mocquant de moy,
Diſant : « Hoſte, eſiouis-toy,
Mon arc eſt bien, & t'aſſeure
Qu'au cœur en as la bleſſeure. »

DE FAIRE HONNESTE CHERE PENDANT QV'ON VIT.

Svr tous les arbres i'ay deſir
Le myrte & l'aliſier choiſir
Pour boire à leur ombre mouuant,
Et veux qu'Amour d'vn fil de ſoye
Trouſſe ſa robe qui ondoye
Deſſus l'eſpaule en me ſeruant.
Auſſi bien galoppent nos iours
Comme vn char qui roule touſiours :
Auſſi bien ne reſtera pas
Choſe de nous qui ſoit plus chere
Qu'vn peu de cendre & de poudriere
De nos os apres le treſpas.
Donc que nous ſert de parfumer
Les tombes d'encens, & ſemer
La terre de lis & d'odeurs?
I'aime trop mieux durant ma vie
Qu'on me parfume, & qu'on me plie
Sur la teſte vn chapeau de fleurs.
Or ſus donc qu'on m'aille querir
Ma maiſtreſſe : auant que mourir,

Auant que ie parte d'icy,
Auant qu'entre les morts ie balle
Là bas ſur la riue infernale,
Ie veux eſpandre mon ſoucy.

LA ROSE.

La Roſe à l'Amour ſacree
Entremeſlons dans le vin,
Roſe à la fueille pourpree,
Belle, douce, propre, à fin
D'en ourdir vne couronne
Qui le front nous enuironne,
Pour gayment rire ſans fin.
Roſe, l'honneur des fleurettes,
Du Printemps le cher ſoucy,
Et des Dieux les amourettes,
Et le parfum addoucy
De l'enfant de la Cyprine,
Quand par la troupe diuine
Des Graces il danſe auſſi.
Sus donc Bacchus, qu'on m'apprette
Vn tortis fait de ta main,
Et le mets deſſus ma teſte,
A fin que de roſes plein
Deſſous ta treille ie chante,
Tenant ſur moy languiſſante
La pucelle au large ſein.

QV'IL FAVT DANCER ET BOIRE.

Bevvons, & que chacun tortille
Pour ſoy, d'vne façon gentille,
De roſes vn beau chapelet :

La fille portant le lierre, (*a*)
Fredonnant deſſus ſa guitterre,
Dance d'vn pied mignardelet :
  Puis qu'vn ieune garſon accorde
Aux douces voix ſa douce corde,
Pouſſant des ſons les plus mignards.
Vienne Amour ayant d'or la treſſe,
Bacchus & Venus la Deeſſe,
Aux feſtins aimez des vieillards.

QV'AMOVR L'IMPORTVNE D'AIMER.

D'VNE branche delicate
D'œillets freſchement cueillis,
Amour me chaſſe & me haſte
Pour le ſuyure, & ie le fuis
Par les monts, par les valees,
Et par les eaux reculees,
Et par le fort des taillis.
  Mais las! vne Hydre cruelle
Me mort de morſure telle (*b*)
Que ſoudain ie fuſſe mort,
Sans qu'Amour prompt & accort
D'vne mignarde ſecouſſe
Mon frond de ſes ælles pouſſe,
Et riant me diſt adonc :
« Tu ne veux pas aimer donc? »

a. Var. (éd. de 1574) :
Que la fille ayant le lierre...

b. Var. :
Me mordit de fureur telle...

SONGE.

DESSVS vn tapis de ſoye
D'vn dous ſommeil me paiſſant,
Il me ſembloit que i'eſtoye
Des fillettes pourchaſſant,
Courant apres de viteſſe :
Mais vne pronte ieuneſſe (*a*)
De garçons me deuançoit,
Et pour elles me tançoit.
Puis ſi toſt que de leur bouche
En ſommeillant ie m'approuche
Pour les baiſer, ie les voy
S'eſcarter ſoudain de moy.
Ainſi pipé de menſonge,
Ie me r'endors ſur mon ſonge,
Pour aſſoupir mon eſmoy.

LA COLOMBE ET LE PASSANT.

LE PASSANT.

OV voles-tu, colombelle?
D'où viens-tu, mignonne belle?
Où prens-tu tant de ſenteurs,
Tant de parfum, tant d'odeurs
Qu'allant par l'air tu ſoupires,
Et de ta gorgette tires
Goutte à goutte, & les reſpans
Par les bois & par les champs?

a. Var. :
Mais vne molle ieuneſſe...

LA COLOMBE.

Que t'en chaut? Ie fuis l'aymee
D'Anacreon, enuoyee
A Bathyl fon grand mignon,
Bathyl, trop plus grand de nom
Et de puiffance que Prince
Qui foit en cefte prouince.
Venus pour cinq ou fix vers
A mon maiftre que ie fers
Me vendit, en telle forte
Que tu peux voir que ie porte
Ses lettres, me promettant
Liberté, mais nonobftant
Auec mon æile legere
Ie feray la meffagere
De fes amours pour iamais.
Que me vaudroit deformais
De voler par les montagnes,
Par les bois, par les campagnes,
Et fans cefte me brancher
Sur les arbres, pour chercher
Ie ne fçay quoy de champeftre,
Pour fauuagement me paiftre:
Veu que ie mange du pain
Becqueté dedans la main
D'Anacreon, qui me donne
Du mefme vin qu'il ordonne
Pour fa bouche: & quand i'ay beu
Et mignonnement repeu,
Sur fa tefte ie fautelle,
Puis de l'vne & de l'autre æile
Ie le couure, & fur les bors
De fa lyre ie m'endors.
Voyla tout: plus babillarde

Qu'vne corneille iazarde
Tu m'as faite : de ce lieu,
Adieu, ie m'enuolle, adieu.

D'VN IMAGE D'AMOVR FAIT EN CIRE.

Vn ieune enfant portoit vendre
Amour fait de cire tendre :
Ie luy demande combien
Pour payment il voudroit bien
Receuoir de ſon ouurage.
« Ie n'en veux pas dauantage,
Diſt-il, quand tu le prendras
De moy, que ce que voudras.
Seulement ie te veux dire
Que ie n'ouure point en cire,
Et qu'habiter ie ne veux
Auec Amour outrageux
Et ialoux de toute choſe. »
« Or ſus il faut qu'il repoſe
Ceſte nuict auecques moy :
Pren cela, contente-toy.
Mais ſi faut-il que ta flame
Soudain me reſchauſe l'ame,
Amour, ou bien peu à peu
Ie te fondray pres du feu. »

EXCVSE DE SA VIEILLESSE AVX DAMES.

Les femmes diſent : « Tu es vieux,
Anacreon : pour le voir mieux
Pren ce miroüer & voy ta face,

Voy tes cheueux, qui de leur place
Sont tombez, reſtant ſeulement
Vn front pelé totalement. »
Or quant à moy, ie ne ſçay pas
Si mes cheueux tombez en bas
Soyent ou non : mais ie ſçay fort bien
Que le vieillard ne doit en rien
Perdre vn ſeul poinct de ſon plaiſir,
Mais pluſtoſt haſter le deſir (*a*)
Qu'il a d'y faire ſon effort,
D'autant qu'il eſt pres de la mort.

L'ARONDELLE.

HA vrayment ie vous puniray,
Babillarde, & vous rongneray
De mes cizeaux l'vne & l'autre ælle :
Ou bien, comme la main cruelle
De Teree a fait autrefois,
Vous tondray la langue & la vois,
Qui touſiours, las! quand ie ſommeille
Deuant le poinct du iour m'eſueille,
Et de ſon importun babil
M'arrache du ſein mon Bathyl.

QV'IL VEVT FOLASTREMENT BOIRE.

ATYS l'eſſeminé,
De rage eſpoinçonné,
Hurle auecques Cybelle,

a. Var. :
Mais pluſtoſt croiſtre le deſir...

Et s'eſchaufe apres elle :
Et ceux-là qui ont beu
Seulement vn bien peu
De l'eau du Cler parlante,
D'vne fureur piquante
Du Dieu porte-laurier
Commencent à crier :
Et moy plein du bon Pere,
Et des ieux de Cythere,
Et de parfum, ie veux
Deuenir furieux.

QV'IL EST VAINCV D'AMOVR.

Ie veux aimer à ceſte heure,
Amour le veut, & m'aſſeure.
Hier à ſon mandement
N'obeiſſant nullement,
Fis refus : il ſe courrouce,
Il prend ſon arc & ſa trouſſe,
Et me ſemont en camp clos. (*a*)
Pour le combatre, diſpos
D'vn corſelet ie me charge,
Ie pren la hache & la targe,
Et fay teſte d'aſſaillant
Comme vn Achille vaillant.
Cent & cent traits il me tire,
En parant ie me retire :
Puis quand il eut deſempli
De traits ſon carquois rempli,

a. Var. :
Et me prouoque en camp clos.

Il ſe transforme en ſagette,
Et deſpit ſur moy ſe iette,
Et paſſe tout à trauers
De mon cœur & de mes ners,
Et tous mes membres deſlie :
D'vn bouclier la main garnie
Pour me parer, ne peut rien.
Las! pour neant auſſi bien
Par dehors l'on nous enferre,
Puis qu'au dedans eſt la guerre.

LE DÉPRIS DE RICHESSE.

Ny Gyge prince de Sarde,
Ny l'or, ny l'argent retarde
Mon plaiſir d'vn petit point :
De cela ne me chaut point.
Aux Rois ie ne porte enuie,
Seulement ie me ſoucie
De parfumer de ſenteurs
Ma barbe, & de mille fleurs
Faire vn tortis à ma teſte :
C'eſt le ſoing qui plus m'arreſte.
Dés le matin iuſqu'au ſoir
I'ay ſouci non de l'eſpoir
Du lendemain, car qui eſt-ce
Qui de le voir ait promeſſe?
Boy donc & pren ton plaiſir
Pendant qu'en as le loiſir,
De peur qu'vne maladie
En te grippant ne te die :
« Il vous fault mourir, or ſus
Amy, vous ne beurez plus. »

QV'IL NE VEVT CHANTER QVE DE S'AMIE.

L'VN chantera les grands faits d'armes
De Thebes, l'autre les allarmes
De Troye, & des Gregeois le pris :
Mais moy, las! comme ie fu pris.
Iamais le cheualier fur terre,
Ny le foldat ne me fift guerre,
Ny la galere deffus l'eau :
Sans plus vn efcadron nouueau,
Qui fort de l'œil qui me maiftrife,
Eft feul la caufe de ma prife.

LA FAÇON D'VN VASE D'ARGENT,

A VVLCAN.

VVLCAN, fay-moy d'argent fin
Non pas vn harnois, à fin
De me trouuer aux batailles,
Ie ne veux ny dard ny mailles,
N'efcaille, ny corcelet,
Mais vn gentil gobelet,
Vn gobelet à double anfe,
Creux au fond, large la panfe :
Et puis me graue à l'entour
Non des aftres le retour,
Ny leur charrette courriere,
Ny l'eftoile pouffiniere,
Ny d'Orion le cruel
L'orage continuel :
Qu'ay-ie à faire des Hyades,
Du Bouuier, ou des Pleiades?

Taille-moy deſſus le bor
Vne vigne aux raiſins d'or,
Et d'or vn Bacchus qui pile
Auec Amour & Bathyle,
Patinans en vn tonneau
A beaux piez le vin nouueau.

AVTRE FAÇON DE VASE,

A VVLCAN.

Fons-moy d'argent vn beau vaiſſeau,
Vulcan, en qui le Renoueau
Soit engraué de telle ſorte
Que l'heure printaniere y porte
Des roſes la gentille odeur,
Que i'aime ſur toute autre fleur.
Fons-moy donc ce profond ouurage
Capable d'vn vineux breuuage,
N'y burinant rien d'eſtranger :
Ie n'y veux image ranger
Qui porte deſaſtre ou triſteſſe,
Seulement ie veux qu'on y dreſſe
Bacchus, race de Iupiter :
Il me plaiſt auſſi d'y bouter
Les Graces & Venus la gaye,
Venus qui des nopces s'eſgaye.
Apres, les Amours deſarmez,
Au ieu doucement animez,
Et toutes les Graces riantes,
A l'ombre des vignes ployantes,
Deſſous le raiſin pourpriſſant
Et ſous le pampre verdiſſant :
Mais ſi Phebus ne s'y rencontre,

Fay qu'vne brigade s'y montre
De ieunes enfans bien appris
Deſſous l'ombre de ce pourpris.

QV'IL FAVT BOIRE PAR NECESSITÉ.

La terre noirciſſante boit,
Et les arbres boiuent la terre,
La mer boit les vents qu'elle enſerre,
La mer le ſoleil qui tout voit,
De luy la lune ſe deſſoiue :
Pourquoy donc empeſchez-vous tous,
Veu que tout boit, que ie ne boiue,
Mes compagnons, de ce vin dous?

QV'IL SE VOVDROIT VOIR TRANSFORMÉ EN TOVT CE QVI TOVCHE SA MAISTRESSE.

Iadis la fille de Tantale
En roch changea ſa couleur palle
Deſſus le ſable Phrygien,
Et ſe changea la fille belle
De Pandion en arondelle,
Comme dit le peuple ancien.
  Hà que pleuſt aux Dieux que ie fuſſe
Ton miroir, à fin que ie peuſſe,
Te mirant dedans moy, te voir :
Ou robe, à fin que me portaſſes,
Ou l'onde en qui tu te lauaſſes,
Pour mieux tes beautez conceuoir.
  Ou le parfum & la ciuette
Pour emmuſquer ta peau douillette,

Ou le voile de ton tetin,
Ou de ton col la perle fine
Qui pend ſur ta blanche poitrine,
Ou bien, Maiſtreſſe, ton patin.

ODE.

Or ſus, filles, que l'on me donne,
Dedans ce cryſtal qui rayonne,
A longs traits de ce Dieu gaillard :
Ie ſuis tant alteré, qu'à peine
Puis-ie retirer mon haleine,
Pour la grande chaleur qui m'ard.
Verſez-moy ceſte humeur ſacree,
Et d'vne couronne pampree
Couurez de mon front la chaleur :
Las! ie couure bien d'autre ſorte
La chaleur d'Amour que ie porte,
Las! ie la couure de mon cœur.

CE QV'IL VEVT PRES L'IMAGE DE SON BATHYL.

(L'Ode eſt manque au Grec.)

Fay-moy pres ce iouuenceau
Vn ombrageux arbriſſeau,
A fin que ſa treſſe blonde
Soit au branle vagabonde
De ſes rameaux tendrelets :
Fay pres de luy creſpelets
Les replis d'vne fontaine

Doux-coulant parmy la plaine.
Voyant ceſt heureux pourpris,
Dieux! qui n'en ſeroit eſpris?

QVE LA RICHESSE NE PEVT RIEN CONTRE LA MORT.

Si l'or & la richeſſe
Retardoyent la viſteſſe,
La viſteſſe & le cours
De nos beaux iours,

Ie l'aurois en reſerue,
Afin de rendre ſerue
La mort, tirant à ſoy
L'argent de moy.

Mais las! puis que la vie
A tous viuans rauie
Ne ſe peut retarder
Pour marchander,

Que me ſert tant de plaintes,
Tant de larmes contraintes,
Et ſanglots ennuyeux,
Pouſſer aux cieux?

Puis que la mort cruelle
Sans merci nous appelle,
Que nous ſeruiroit or'
L'argent & l'or?

Auant que mort deſcendre
Là bas, ie veux deſpendre
Et rire, à table mis
De mes amis,

Tenant ma Cytheree
Mollement enferree,
Auant le mien trefpas.
Entre mes bras.

DE VIVRE GAYEMENT.

Ie fuis né pour prendre fin,
Et pour faire le chemin
De ce trop foudain voyage :
Ie cognois combien i'ay d'âge,
Mais, las! ie ne puis fçauoir
Les ans que ie dois auoir.
Loin de moy fuyez triftefe,
Fuyez ennuis & détreffe,
Loin de moy fuyez vous tous,
Ie n'ay que faire auec vous!
Pendant que vif ie foupire,
Ie veux dancer, ie veux rire,
Ayant toufiours compagnon
Le bon Bacchus mon mignon.

DV PLAISIR QV'IL A DE BOIRE.

Qvand ie boy la taffe pleine,
Tout trauail & toute peine,
Et tous chagrineux defpis
En moy dorment affoupis.
Qu'ay-ie affaire de me plaindre,
Puis que mort me doit eftraindre
Et en defpit de mon vueil
Me coucher en vn cercueil?

Faut-il que ie me foucie?
Faut-il que i'erre en ma vie:
Non non, ie beuray d'autant,
Compagnons, or fus auant,
Puis qu'en beuuant taffe pleine,
Tout trauail & toute peine,
Et tous chagrineux defpis
En moy dorment affoupis.

LE MESME.

Avssi toft mon efmoy
S'endort, que dedans moy,
Dedans moy eft entree
Cefte liqueur facree :
Gaillard ie veux chanter,
Et riche me vanter
D'egaler en puiffance
De Crœfe la cheuance.
Tout à plat ie m'eftens
Sur le ventre, & ie prens
Vn tortis de lierre,
Puis le foing qui me ferre,
Pour ne l'auoir iamais,
Sous le pié ie le mets.
S'arme, qui a vouloir
S'armer, pour le deuoir
D'acheter vne gloire,
Quant à moy ie veux boire :
Sus donc, page, foudain
Donne ce verre plein,
Mieux vaut fe coucher yure
Que mort fans plus reuiure.

LE MESME.

Bacchvs race de Iupiter,
Le deli-ſoing, le chaſſe-peine,
Si toſt qu'ay la poitrine pleine
De luy, il m'apprend à ſauter :
Ce qu'en plaiſir me fait paſſer
Le fil des ans : puis ma mignonne,
Quand ie ſuis las, plaiſir me donne,
Et puis ie retourne dancer.

LE POVRTRAIT DE SA MAISTRESSE. (1)

Svs donc, peintre, ſus donc auant,
Peintre gentil, peintre ſçauant,
A ce tableau que l'on me trace
Au vif le pourtrait & la grace
De ma mignonne, que ie voy
Maintenant abſente de moy,
Mais comme i'ay la ſouuenance
De ſes beautez en ſon abſence.
Fay-luy le cheueu noirciſſant,
En longues treſſes finiſſant,
Et ſi peux parfumer la table,
Fay que ſon cheueu delectable
Soupire vn flair delicieux :
Puis ſous le noir de ſes cheueux
Fais-y, peintre, vn beau frond d'yuoire,
Le ſiege de honte & de gloire,

1. Cette ode et la suivante ont été imitées par Belleau et se retrouvent dans la première Journée de la Bergerie sous le titre de : *Le Portrait de sa Maistresse.*

Meſlé d'vn rougiſſant vermeil,
Du tout au viſage pareil.
Mais ſur tout garde-moy la grace
Du ſourcy, laiſſant bonne eſpace
Entre deux, ſans les aſſembler,
Et qu'on les face reſembler
Et ſi bien perdre leur vouture,
Qu'ils trompent l'œil & la nature.
Noire la paupiere, & les yeux
Semblent vn flambeau radieux,
L'vn verd, de Pallas l'aſſeuree,
L'autre mignard, de Cytheree :
Et pour rendre ſon teint parfait,
Meſle les roſes dans le lait.
Pein-moy ſa léure doucelette,
Fort attrayante, vn peu groſſette,
Le menton douillet, & le col
Où toutes les Graces d'vn vol
Dreſſent leurs ælles esbranlees
En mille doucettes volees.
Au ſurplus, vn accouſtrement
De creſpe, mis ſi proprement
Que du trauers de ſa veſture
Les flots de ſa blanche charnure
L'on entreuoye, & que les plis
Monſtrent ſes membres accomplis.
Il ſuffit, ie la voy, c'eſt elle :
Et poſſible eſt que la cruelle,
Par la peinture que ie voy,
Parlera doucement à moy.

LE POVRTRAIT DE BATHYLLE.

FAY-MOY d'vne façon gentille,
Peintre, en ce tableau mon Bathylle,
Mon mignon : fay-luy le poil blond,
Parfumé, noirciſſant au fond, (1)
Le bout iauniſſant en la forte
Que le poil d'or que Phebus porte.
Laiſſe libre ſon poil meſlé,
Frizé, retors & creſpelé,
Comme il voudra errer en ondes,
A l'entour du col vagabondes :
Puis fay que le tendre cerceau
Du fourci, plus noir que la peau (2)
Des dragons, ſon beau front couronne,
Son front rouſoyant, puis façonne
L'œil brun, doucement rigoureux,
Trampé d'vn appaſt doucereux :
L'vn retirant à Mars rebelle,
Et l'autre à la Cyprine belle,
Diuerſement, à fin auſſi
Qu'eſtant tous deux meſlez ainſi,
Œilladant le doux, on eſpere,
Et craignant l'autre, on deſeſpere.
Puis reſpan deſſus le vermeil
De ſon teint vn poil tout pareil
A cil qu'on voit, quand fur la branche
Au matin la cognace franche
Iaunoye en ſon coton nouueau
Par deſſus ſa iaunaſtre peau,
Meſlant vne honteuſe grace

1. L'édit. de 1574 imprime par erreur : « Noircissant au *front*. »
2. Ce vers est omis dans l'édition de Lyon.

Tant que pourras deſſus ſa face.
  Mais, mon Dieu, ie ne ſçay comment
Tu pourras peindre proprement
L'honneur de ſa bouche riante :
Fay-la doucement attrayante,
Brief ſi bien la contrefaiſant
Qu'elle deuiſe en ſe taiſant.
  Fay-luy grand front : hé, ma memoire
Outrepaſſoit le bel yuoire
De ſon col, ſemblable à celuy
Du bel Adonis : puis fay-luy
L'eſtomach meſme & la iointure
Des deux mains du facond Mercure,
Le ventre rond & potelé
Comme celuy du cuiſſe-né.
  Du beau Pollux fay-luy la cuiſſe,
Fay-luy ſon aine qui rougiſſe,
Son aine tendrette, où ſoit veu
Entre les deux vn petit feu :
Puis fay-luy ſon, qui ne face ores
Que bien peu commencer encores
A ſe chatoüiller du deſir
De Venus, & de ſon plaiſir.
  Hà Dieu, que ton art porte enuie
Aux plaiſirs de ma pauure vie,
Me celant par ſa cruauté
De ſon dos la tendre beauté!
  Quant au ſurplus ie n'ay que faire
T'enſeigner comme il faut pourtraire
Ses deux piés : voila ton payment,
Et te pry change promptement
Ceſt Apollon à ton ouurage,
Et ſi tu fais iamais voyage
En Samos, ſur ce meſme trait
Pein-moy d'Apollon le pourtrait.

QV'AMOVR EST PRISONNIER DE LA BEAVTÉ ET SERVITEVR DES MVSES.

Les Mufes lierent vn iour
De fleurettes l'enfant Amour,
Et le menerent garroté
Dans les prifons de la Beauté :
Puis Venus pour le racheter
A la Beauté vint prefenter
Sa rançon, mais il ne peut pas
Sortir affranchi de fes las,
N'en pouuant fortir deformais,
Eftant fon efclaue à iamais. (*a*)

QV'IL NE VEVT D'AVTRES ARMES QVE LE VIN.

Or fus permettez que ie boiue
A longs traits, & que ie deçoiue
Mes ennuis, auffi bien ie veux,
Ie veux deuenir furieux.
Le tu-mere trop manifefte
Alcmeon le fut, & Orefte,
Le meurdrier Orefte au pié blanc :
Mais moy, ie n'aime point le fang,
I'aime bien ce clairet breuuage,
Et puis entrer en douce rage :

a. Var. :
Et toufiours y demourra pris,
Eftant à feruir bien apris.

Hercule y entra quelquefois,
Branlant en main de fon carquois
La pefante charge indontee,
Enfemble fon arc Iphytee :
Aiax auffi y entra or,
Quand contre le bouclier d'Hector,
Colere au milieu des alarmes
Il faifoit craqueter fes armes.
  Et moy branlant ce verre plein,
Sans arc & fans efpee en main,
Portant la couronne fleurie,
I'ay vouloir d'entrer en furie.

LE NOMBRE INFINI DE SES AMOVRS.

Si tu contes des bois vers
Toutes les fueilles enfemble,
Ou le fablon qui s'affemble
Aux bords de toutes les mers,
Seul me feras le difcours
Du nombre de mes amours.
  Conte vingt Atheniens,
Et puis en adioufte quinze,
Et la troupe bien apprife
Des amours Corinthiens,
Ceux d'Achaïe, où la fleur
Des beautez a la faueur,
Contant les amours nouueaux
De Lesbos, en Ionie :
Ceux de Rhode & de Carie,
Ce font deux mille amoureaux.
Puis tu me diras : « O Dieux,
Aimes-tu en tant de lieux? »

Ie n'ay dit le Syrien,
Ny ceux-là que ie fouhaite
Et en Canobe & en Crete,
D'Amour le fiege ancien.
Veux-tu conter par les dois
Les Bacchiens, les Indois,
Et tous les feux de Gadire?
Helas! ie ne te puis dire
L'Amour qui s'eſt fait vainqueur
En tant de lieux de mon cœur.

L'ARONDELLE.

Ha Dieu, tu reuiens tous les ans,
Tu reuiens tous les ans, mignonne,
Et puis ton petit bec maçonne
Ton nid, au retour du Printems.
L'Hyuer venu, tu t'en retournes,
Ou deſſus Memphis tu ſeiournes,
Ou ſur le Nil : las! mais Amour,
Amour cruel, Amour ſans ceſſe
Son nid en ma poitrine dreſſe,
Y faiſant eternel ſeiour.
L'vn de ſes petits ſur le dos
A le duuet, & branle l'æle,
L'autre eſt en ſa coque nouuelle,
Et l'autre eſt à demi eclos :
Puis ceſte amoureuſe nichee
Touſiours demande la bechee,
Touſiours crie & touſiours a faim,
Les plus grands les petits nourriſſent :
Ainſi iamais ils ne periſſent,
En recouuant d'autres ſoudain.

Qu'eſt-ce, Dieux, que faire ie doy?
Helas! ie ne puis, ce me ſemble,
Tel nombre d'Amoureaux enſemble
Couuer & nourrir dedans moy.

A SA MAISTRESSE.

POVRTANT ſi i'ay le poil griſon,
Ne me dedaigne pas, maiſtreſſe,
Ores que tu ſois en ieuneſſe,
Et en ta plus verte ſaiſon.
Voy-tu pas que les lis meſlez
Auecques la roſe vermeille,
Seruent de grace nompareille
Aux replis de tes chapelez?

SVR VN TABLEAV DV RAVISSEMENT D'EVROPE.

CE toreau qui porte en crope
La Sidonienne Europe,
Et qui paſſe la grand' mer,
Ie croy que c'eſt Iupiter.
Voyez comme il coupe & fonde
Les flots de la mer profonde
De l'ongle, puis du troupeau
Iamais on ne vit toreau
Trauerſer l'humide eſpace,
Si ce n'eſt luy qui le paſſe.

QV'IL NE VEVT APPRENDRE QV'A BOIRE, ET NON DE SVIVRE LE BARREAV.

Hé pourquoy m'apprens-tu l'vſage
Du iargon rhetoricien?
Hé que nous ſert tant de langage
Qui ne nous profite de rien?
Appren-moy gouter la liqueur
De ce bon Pere qui m'agree,
Et auec Venus la doree
Appren-moy d'egayer mon cœur.
Ie griſonne : Page, de l'eau,
Du vin, que i'endorme mon ame.
Bien toſt ie feray ſous la lame :
Que deſire vn mort au tombeau?

DESCRIPTION DV PRINTEMPS.

Voyez comme à l'entree
Du Printemps gracieux,
La brigade ſacree
Des Graces & des Dieux,
Le giron & le ſein
Porte de roſes plein?
Voyez comme les ondes
De l'ecumeuſe mer,
Et les rides profondes
Commencent à calmer?
Et cent ſortes d'oiſeaux
Se ioüent dans les eaux?
Voyez comme la grue

Eſt deſia de retour?
Et le ſoleil ſans nue
Nous allume le iour,
Et chaſſe l'ombre eſpais
Du trait de ſes beaux rais?
  Voyez en apparance
Nos iournaliers labeurs,
Comme la terre auance
Et enfante ſes fleurs?
Voyez arbres fruitiers
Poindre, & les oliuiers?
  Voyez comme on couronne
La vineuſe liqueur,
Quand l'attente fleuronne
Du grain, en ſa verdeur,
Sous les ombres iſſans
Des rameaux verdiſſans?

QV'IL BOIT MIEVX VIEILLARD QVE LES IEVNES.

Ie ſuis vieil, & ſi boy mieux
Que la gaillarde ieuneſſe :
I'ay, ſi ie ſuis en lieſſe,
Pour ſceptre vn flacon vineux,
Le tyrſe rien ne me vaut,
Et ſi quelcun veut s'esbatre,
Aille guerrier pour combatre
Dans vn camp, il ne m'en chaut.
  Donne-moy de ce vin doux,
Garçon, dedans ce grand verre,
A fin que ſautelant i'erre
Comme vn Silen, deuant tous.

DV PLAISIR DE BOIRE. (1)

QVAND ie boy de ce bon vin,
Soudain ie ſens ma poitrine
Qui veut commencer vn hymne
Aux Muſes, troupeau diuin :
Tous mes ennuis & mes maux,
Et mes plaintes langoureuſes,
Par les rides poiſſonneuſes
S'eſcoulent au fond des eaux.
Tout auſſi toſt ce bon Dieu,
Par les haleines ſouflantes
Des doux Zephyrs, odorantes,
Me rauiſt quand i'ay bien beu :
I'ourdis vn chapeau de fleurs,
Et ſur mon chef ie le plante,
Puis ſur ma lyre ie chante
De la vie les douceurs.
De parfum & d'odeurs plein,
Ie chante ma Cytheree,
Tenant mon cœur, ma ſucree,
Eſtroitement dans mon ſein.
I'aime les filles alors,
Et ſous la largeur d'vn verre
Tous mes ennuis ie deſerre,
Et loing ie les pouſſe hors.
Quand ie boy, c'eſt le ſeul gain
Que ie pretens de la vie,
Puis qu'à tous elle eſt rauie
Par la Parque ſi ſoudain.

1. Manque dans l'édition de 1574.

D'AMOVR PICQVÉ D'VNE MOVCHE A MIEL.

AMOVR ne voyoit pas enclofe
Entre les replis de la rofe
Vne mouche à miel, qui foudain
En l'vn de fes doigts le vint poindre :
Le mignon commence à fe plaindre,
Voyant enfler fa blanche main.
Auffi toft à Venus la belle,
Fuyant, il volle à tire d'æelle :
« Mere, dift-il, c'eft fait de moy,
C'en eft fait, & faut qu'à cefte heure
Nauré iufques au cœur ie meure,
Si fecouru ne fuis de toy.
» Nauré ie fuis en cefte forte
D'vn petit ferpenteau, qui porte
Deux ailerons deffus le dos,
Aux champs vne abeille on l'appelle :
Voyez donc ma playe cruelle,
Las ! il m'a picqué iufqu'à l'os. »
« Mignon (dift Venus), fi la pointe
D'vne mouche à miel telle atteinte
Droit au cœur (comme tu dis) fait,
Combien font naurez dauantage
Ceux qui font efpoinds de ta rage,
Et qui font bleffez de ton trait ? »

HYMNE A BACCHVS.

BEVVONS gaillards de ce bon vin,
Et chantons vn hymne diuin
A ce bon Pere porte-lance,

A ce bon Bacchus trouue-dance :
C'eſt luy qui porte aide & faueur
A cil qui chante en ſon honneur,
C'eſt luy qui de façon reſemble
A l'Amour, l'amoureux enſemble,
Le mignon & le fauorit
De Venus qui touſiours luy rit.
  Par luy nous vint la cognoiſſance
De boire, & par luy prit naiſſance
La grace, & par luy les douleurs,
Et par luy s'eſtanchent les pleurs :
Car ſi toſt qu'vne ieune troupe,
Diſpoſte, nous donne vne coupe,
Nos maux, nos ennuis & tourmens,
S'enuolent compagnons des vents.
  Çà donc ce verre, & que ie noye
Le ſoing qui de nous fait ſa proye.
Que nous ſert de nous tourmenter?
Dieux, que nous ſert de lamenter,
Puis que la vie eſt incertaine
Aux viuans, & choſe trop vaine
De ſe promettre le futur?
De boire & danſer c'eſt mon heur,
Et dans le giron de ma dame
Appaiſer l'ardeur de ma flame.
  Que les hommes s'attriſtent tous
Tant qu'ils voudront, quant eſt de nous
Beuuons gaillards de ce bon vin,
Et chantons vn hymne diuin
A ce bon Pere porte-lance,
A ce bon Bacchus trouue-dance.

COMME IL VEVT VIVRE.

I'AIME la dance & le ieu
Du bon Denys, ce bon Dieu :
I'aime auec vne ieuneſſe,
Sous ma lyre chantereſſe,
Aux doux accens de ma vois,
Boire de ce vin Gregeois :
Mais ce que plus ie deſire,
C'eſt de chanter & de rire,
D'œillets ayant le chapeau,
Auec vn ieune troupeau.
Ie ne porte enuie aucune
Dedans mon cœur, ny rancune,
I'euite les traits legers
Des hommes trop langagers :
Plus que mort ie hay le trouble,
Qui touſiours ſepare & trouble,
Par faits & propos mutins,
Le doux honneur des feſtins.
Paſſon donc nos iours tranquilles
Auec vn troupeau de filles,
Dançans ſous les chants mignons
De ma lyre & de mes ſons. (*a*)

LA CIGALLE.

HA que nous t'eſtimons heureuſe,
Gentille cigalle amoureuſe!

a. Var. :
Dançans ſous les chants diuers
De ma lyre & de mes vers.

Car auſſi toſt que tu as beu
Deſſus les arbriſſeaux vn peu
De la roſee, auſſi contente
Qu'eſt vne Princeſſe puiſſante,
Tu fais de ta doucette vois
Treſſaillir les monts & les bois.
  Tout ce qu'apporte la campagne.
Tout ce qu'apporte la montagne.
Eſt de ton propre : au laboureur
Tu plais ſur tout, car ſon labeur
N'offenſes, ny portes dommage
N'à luy, ny à ſon labourage.
Tout homme eſtime ta bonté.
Douce prophete de l'Eſté!
  La Muſe t'aime, & t'aime auſſi
Apollon, qui t'a fait ainſi
Doucement chanter : la vieilleſſe
Comme nous iamais ne te bleſſe.
  O ſage, ô fille terre-nee,
Aime-chanſon, paſſionnee
Qui ne fus onc d'affection,
Franche de toute paſſion,
Sans eſtre de ſang ny de chair,
Preſque ſemblable à Iupiter.

SONGE DE L'AMOVR.

N'AGVERES eſtant en repos,
Reſuant, ie me mis hors d'haleine,
Penſant courir parmi la plaine,
Portant deux ailes ſur le dos.
  Lors Amour ſe met en carriere,
Or que ſa plante priſonniere

Fuſt d'vn plom pendant : toutesfois
Il me deuance, il me ſurmonte,
Et en fin tellement me domte,
Qu'eſclaue me fiſt de ſes lois.
Mon Dieu, que veut dire ce ſonge :
Ie ſçay qu'Amour m'a mis au plonge
De cent cruautez, mais helas!
De la plus part il eſt poſſible
D'en eſchapper, mais impoſſible
Que ie ne meure entre vos bras.

LES FLECHES D'AMOVR.

Le mari de la Cyprienne,
Dedans la forge Lemnienne,
De fin acier forgeoit vn iour
Des fleches pour l'enfant Amour :
Puis auſſi toſt Venus la belle
En trempoit la pointe cruelle
L'vne apres l'autre de doux miel,
Mais Amour les mouilloit de fiel :
Quand Mars reuenant des alarmes,
Branlant vne grand' hache d'armes,
En ſe mocquant les efforçoit.
Lors Amour qui les amorçoit :
« Ie te ſupply (diſt-il), eſſaye
Si celle-cy feroit bien playe,
Et s'elle a bonne peſanteur
Pour trauerſer vn braue cœur. »
Venus ſourit & l'enfant tire,
Mars la receut, puis il ſoupire,
Diſant : « Ell' poiſe, oſte-la moy. »
Lors Amour luy diſt : « C'eſt pour toy. »

QVE C'EST GRAND MALHEVR D'AIMER ET DE N'AIMER POINT.

C'EST malheur que de n'aimer point,
Et malheur grand que d'aimer ores,
Et trop plus de malheur encores
De n'auoir ce qui le cœur poind.
La race en amour ne peut rien.
On met ſous le pié la nobleſſe :
De vertu, de meurs, de ſageſſe,
Il en a trop qui a du bien.
Que puiſſe mourir l'vſurier
Vilainement, qui miſt en proye
Aux hommes l'auare monnoye,
Et qui l'eſtima le premier.
Par elle ont auancé leur cours
La guerre & les morts execrables : (*a*)
Qui pis, les amans miſerables
Par elle finiſſent leurs iours.

ODE.

I'AIME la gaillarde vieilleſſe,
I'aime la folaſtre ieuneſſe :
Hé! le vieillard qui librement
Folaſtre en dançant ieunement,
Eſt-il pas de cheueux & d'âge
Griſon, & ieune de courage?

a. Var. :
Par elle-meſme a pris ſon cours
La guerre, les morts execrables...

ODE.

DONNEZ-MOY la lyre d'Homere
Dont la corde n'eſt point meurdriere,
Ny reteinte au ſang des Gregeois,
Et puis ce pot pour rendre eſteinte
Et pour moderer la contrainte
Et la grand' rigueur de nos lois.
A fin qu'yure de ce breuuage,
Eſpoinçonné de douce rage,
Deſſous les accords babillards
Et ſous les fredons de ma lyre,
Ie dance, & ie vous puiſſe dire
En beuuant cent contes gaillards.

LE POVRTRAIT D'VN PAYSAGE.

(Ceci eſt corrompu au Grec.)

TRACE-MOY, peintre, vn beau payſage (*a*)
Où les citez portent viſage
Gaillard, honneſte & valeureux :
Et ſi la table permet ores,
Trace les paſſions encores
Et les arreſts des amoureux.

ESIOVISSANCE DE LA PROCHAINE VANDANGE.

ENFANS, voyci le Dieu
Qui reuient à ceſte heure,

a. Var. :
Sus, peintre, fay-moy vn payſage...

Le Dieu qui nous aſſeure,
Et nous arme en tout lieu :
  Le Dieu qui nous rend forts,
Gais, gentils, & qui dreſſe
A baller la ieuneſſe,
Et qui nous rend accorts.
  C'eſt breuuage amoureux,
C'eſt charme qui nous donne,
C'eſt germe qui fleuronne
D'vn beau ſep plantureux.
  Sous le grain nourriſſant
Il le cache & le garde,
Et ſous la ſauuegarde
D'vn rameau verdiſſant.
  Puis on le coupe, à fin
Que paſſions noſtre vie
De douleurs affranchie,
Par le ſecours du vin.
  Bref, que ſoyons ſans maux,
Iuſqu'à tant que l'annee
En ſon ply retournee
Nous remette aux nouueaux.

LA FAÇON D'VN BASSIN D'ARGENT, OV VENVS ISSANT DE LA MER ESTOIT ENLEVEE.

DONCQVES quelqu'vn a peu grauer
Les flots de la profonde mer?
Et la fureur induſtrieuſe
A peu ſur l'eſchine écumeuſe
De la grand' mer, verſer de l'eau
Dans le creux d'vn petit vaiſſeau?
Puis cil qui oſa entreprendre

D'y grauer la Cyprine tendre,
Mere du vieil tige des Dieux,
Eſtoit-il pas audacieux?
  Voyez comme il la monſtre nue,
Cachant dans le ſein d'vne nue
De flots, ce qu'il ne faut point voir?
Voyez comme ell' fait ſon deuoir
Les donter, ſur eux apparante
Comme vne écume blanchiſſante
Au milieu des replis marins,
Quand plus ne paroiſſent mutins?
  Ainſi tire & repouſſe l'onde
Auecques les flots vagabonde,
Ia ia le tetin pourpriſſant,
Et ia l'yuoire blanchiſſant
De ſon col, la vague ſurpaſſe,
Et paroiſt dans l'humide eſpace
Comme les lis entortillez
Entre la roſe & les œillets.
  Voyez les dauphins qui ſe ioüent,
Et deſſus leur eſpine noüent
Amour & Cupidon tous nus
Pour tenir eſcorte à Venus,
Se mocquans des fraudes meſchantes
Au cœur des hommes reſidantes?
  Voyez vne grand' ſuitte apres
De dauphins courbez, qui de pres
La ſuyuent pour luy faire hommage?
Puis elle, approchant le riuage,
Eſgaye ſon cœur gentement
En ſouriant folaſtrement?

DESCRIPTION DES VANDANGES.

Filles, garçons, à paniers pleins
Portez de toute voſtre force
Le raiſin à la noire eſcorce
Sur voſtre eſpaule & ſur vos reins.
Sus verſez-le dans le tonneau,
Et des pieds ſeulement y foulent
Les hommes nuds, & qu'ils eſcoulent
Des grappes le germe nouueau. (*a*)
Chacun honore ce bon Dieu
D'vne belle hymne de vandanges.
Chacun chante tant de louanges
Qu'on en rempliſſe tout le lieu.
Qu'on aille voir ce Dieu coulant,
Ce Dieu qui rit dedans la tonne,
Ce Dieu nouueau qu'on empriſonne,
De colere encor tout bouillant.
Si toſt que le gentil vieillard
A pris de ce Dieu qui l'enteſte,
Tremblant des pieds & de la teſte
Auſſi toſt il dance gaillard.
Et lors quelque ieune garçon
Amoureux, de pres eſchauguette
Le teton de la bergerette,
Qui dort à l'ombre d'vn buiſſon.
Puis Amour voyant le deſſein,
D'vne allechante mignardiſe,
Donne faueur à l'entrepriſe,
Et luy met le feu dans le ſein.
Le mignon vient, ell' ſe defend,
Ell' ſe courrouce, il n'en fait conte,

a. Var.: *Des grappes le bon vin nouueau.*

Mais en fin tellement la donte
Que douce entre ſes bras la rend.
  Ainſi Bacchus qui fait le ieu,
Oſe quelquefois entreprendre
De ſuborner & de ſurprendre
La ieuneſſe, quand il a beu.

LES LOVANGES DE LA ROSE.

AMY, ie veux chanter l'honneur,
L'honneur de ceſte heureuſe fleur,
De ceſte Roſe printaniere,
De ceſte Roſe familiere
Et compagne du temps fleuri,
Si de toy ie ſuis fauori.
  O Roſe à la fueille pourpree,
Roſe qui la bouche ſacree
Et la douce haleine des Dieux
Combles d'vn parfum gracieux :
  Roſe des hommes les delices,
Des Graces les douces blandices,
La fauorite des Amours
Fleuriſſans en leurs plus beaux iours :
  Le baiſer & la mignardiſe
De Venus, la ſeule entrepriſe
Et le ſoing des poetes vanteurs,
La plante & faueur des neuf Sœurs :
Meſme c'eſt choſe gracieuſe
Par dedans la ronce eſpineuſe
De la cueillir, & dans la main
Luy voir eſpanir ſon beau ſein.
  C'eſt elle entre autres qui fleuronne
Sur les tortis d'vne couronne :
C'eſt elle ſeule des feſtins

L'honneur, & des facres diuins
De Bacchus : bref fans la fleur d'elle
Nulle chofe ne fe dit belle.
  L'Aurore a de rofes les dois,
Les Nymphes des eaux & des bois
En ont les bras, & la Cyprine
En porte la couleur pourprine.
Elle profite aux langoureux,
Aux malades & aux fiéureux,
Mefme à ceux que la mort cruelle
A mis en la nuict eternelle.
  Elle donte & force le temps,
Et retient en fes plus longs ans
L'odeur de fa frefche iouuance.
  Or fus donc chantons fa naiffance,
Et comme elle a premierement
En terre pris accroiffement.
  Quand Venus encor roufoyante
Deffus l'écume blanchiffante
Apparut au milieu de l'eau,
Et quand Pallas hors du cerueau
De Iupiter, toute animee,
De tefte en pied faillit armee,
La terre fort feconde alors
Heureufement pouffa dehors
Le germe facré de la Rofe
Qu'elle auoit en fon fein enclofe :
Induftrieux enfantement!
Puis tous les Dieux enfemblément
L'arroferent du faint breuuage
Qu'ils ont aux cieux pour leur vfage.
  Ainfi le celefte troupeau
Tira de l'efpineux rameau,
Et fit naiftre en robe pourpree
La Rofe à Bacchus confacree.

DE SOYMESME.

Avssi toſt que ie tiens propos
Seulet auecques ma maiſtreſſe,
Auſſi toſt i'entre en allaigreſſe,
Et vieillard ie dance diſpos.
Cybelle demeure auec nous, (*a*)
De roſes que l'on me couronne,
Loing de moy vieilleſſe griſonne,
Dieux, ie raieunis entre vous!
Donnez-moy de ceſte liqueur,
De ceſte liqueur preſſuree
Du grain de la vigne pampree,
Pour voir vn vieillard de bon cœur,
Vn vieillard encor bien appris
De bien parler & de bien boire,
Et qui de fureur & de gloire
Encor quelquefois eſt épris.

QV'ON COGNOIST LES AMOVREVX.

Les cheuaux, pour les mieux cognoiſtre,
Bien ſouuent à la cuiſſe dextre
Portent vne marque de feu :
On cognoiſt le Parthe barbare
A la façon de ſa tiare :
Et moy auſſi toſt que i'ay veu
Vn amoureux, ie le deuine,
Car il porte dans ſa poitrine
Vn ſignal qui paroiſt vn peu.

a. Var. : *Cy, belle, demeure...*

FIN DES ODES D'ANACREON.

TRADVCTION D'VNE ODE
DE SAPPHON.

NVL me ſemble egaler mieux
Les hauts Dieux,
Que celuy qui face à face
T'oit parler, & voit la grace
De ton ſouris gracieux.

Ce qui va iuſqu'au dedans
De mes sens,
Piller l'eſprit qui s'eſgare :
Car voyant ta beauté rare,
La voix faillir ie me ſens.

Ma langue morne deuient,
Et me vient
Vn petit feu, qui furette
Deſſous ma peau tendrelette,
Tant ta beauté me retient!

Rien plus de l'œil ie ne voy
Pres de toy,
Touſiours l'oreille me corne :
Vne ſueur froide & morne
Soudain coule dedans moy.

Ie ſuis en chaſſe à l'horreur,
A la peur,
Ie ſuis plus palle & bleſmie
Que n'eſt la teſte fleſtrie
De l'herbe par la chaleur.

Ia peu s'en faut que la mort
Sur le bort
De ſa barque ne m'enuoye,
Et ſoudain que l'on me voye
Soufler l'eſprit demy mort.

PETITES INVENTIONS

ET AVTRES POESIES

DE

REMY BELLEAV.

PETITES INVENTIONS
ET AVTRES POESIES
DE
REMY BELLEAV.

L'HEVRE.

AV SEIGNEVR P. DE RONSARD. (1)

DIEV te gard, Fille heritiere
De ce Faucheur orgueilleux,
Et la fidelle portiere
De l'Olympe fourcilleux,
Qui retiens fous la cadance
De tes pas la violance
De ce grand tour merueilleux.

Dieu te gard, gente Deeffe
Au pied lentement gliffant :
O qu'heureufe eft ta pareffe,
Qui ne va point finiffant !

1. Dans les premières éditions, cette pièce est dédiée à Baïf.

O Dieu qu'heureuſe eſt ta fuitte,
Au regard de l'entreſuitte
De noſtre âge periſſant!

Bien que tu ſois pareſſeuſe
La plus qui ſoit dans les cieux,
L'on te tient la plus heureuſe
Qui ſoit entre tous les Dieux :
Car tu n'es iamais ſuiette
Faire ainſi qu'vne planette
Vn grand tour laborieux.

O que ta courſe eſt fuitiue
Que le temps n'atrappe pas!
Mais à l'homme trop hatiue
Pour luy donner le treſpas,
Qui ſoudain le mets au monde,
Puis ſoudain dans la noire onde
Le fais ombre de là bas.

Toute la force & la grace
Du ciel ſe remire en toy,
Et la violante audace
Du temps ne giſt qu'en ta foy,
Qui te rend obeiſſance,
Pour cacher ſon inconſtance
Sous la rigueur de ta loy.

C'eſt ton vol lent qui rapporte
Sur ſes ælles le bon heur
Du ciel, c'eſt luy qui rend morte
Peu à peu noſtre douleur,
Nous contentant d'aſſeurance,
Ou repaiſſant d'eſperance,
Pour franchir noſtre malheur.

Toute la troupe admirable
Des feux brillans dans les cieux,
Point ou peu ſe rend traitable
Et familiere à nos yeux,
Comme toy qui nous ordonnes
Tout en tout, & qui nous donnes
Noſtre pis & noſtre mieux.

Comme toy, qui aux cloſtures
D'vn yuoire ou d'vn cryſtal,
Tranches les iours par meſures
Sous vn mouuement egal,
Tant fut l'ame curieuſe
Et la main ingenieuſe
Pour animer vn metal.

Comme toy qui du bocage
Retires le bucheron,
Le paſteur du paſturage,
Des vignes le vigneron,
Le peintre de la peinture,
L'ecriueur de l'eſcriture,
Des forges le forgeron.

Comme toy, qui touſiours veilles
Proche du lict de Ronſard,
Et ſans ceſſe le reueilles,
A fin que d'vn nouuel art
Et d'vne nouuelle adreſſe
Il flechiſſe la rudeſſe
De ſa Caſſandre qui l'ard.

Sois luy doncques fauorable,
Lente Deeſſe aux pieds mous,
Rend luy Caſſandre traitable :

« Amour fauorife à tous,
» Pourueu qu'on le puiffe prendre
» Sus l'heure qu'il veut entendre
» A nous rire d'vn œil dous. »

Retien la courfe amoureufe
De fon âge dous-coulant,
De ta main induftrieufe
Qui au cheual pié-volant
Donne le frein & le donte,
Quand difpos le Soleil monte
Dans fon char eftincelant.

Mais pendant que ie te chante,
le grifonne & pers la vois :
Et toy mille fois mourante,
Tu renais autant de fois
Sans qu'en la mort tu feiournes,
Car en mourant tu retournes,
Et fans retour ie m'en vois.

LE PAPILLON.

AV DIT SEIGNEVR DE RONSARD.

O QVE i'eftime ta naiffance
Pour de rien n'auoir connoiffance,
Gentil Papillon tremblotant,
Papillon toufiours voletant,
Griuolé de cent mille fortes,
En cent mille habits que tu portes,
Au petit mufle elephantin,

Ioüet d'enfans, tout enfantin,
Lors que de fleur en fleur ſautelles,
Couplant & recouplant tes ælles,
Pour tirer des plus belles fleurs
L'email & les bonnes odeurs.
Eſt-il peintre que la nature?
Tu contrefais vne peinture
Sur tes ælles ſi proprement,
Qu'à voir ton beau bigarrement,
On diroit que le pinceau meſme
Auroit d'vn artifice extréme
Peint de mille & mille fleurons
Le creſpe de tes ællerons.
Ce n'eſt qu'or fin dont tu te dores,
Qu'argent, qu'azur dont tu colores
Au vif vn millier de beaux yeux,
Dont tu vois : & meritois mieux
De garder la fille d'Inache
Qu'Argus, quand elle deuint vache.
Tu ne vis qu'vn gaillard printemps :
Iamais la carriere des ans
N'offenſe ta creſpe ieuneſſe
D'vne chagrineuſe vieilleſſe.
Au poinct du iour, quand le Soleil
Colore d'vn pourpre vermeil
Ses rayons, tu ſors de ta couche :
Et puis au ſoir quand il ſe couche,
Plongeant ſes limoniers fumeux
Au ſein de Tethys écumeux,
Deſſus le tapis de la pree
En cent parures diapree,
Tu te couches, ſans auoir peur
De la Nuit, ny de ſon horreur :
Et quand l'Aurore rayonnante
A mouillé l'herbe rouſoyante,

Tu te pais de manne & de miel
Qui lors fe diftille du ciel.
« O vie heureufe, & plus celefte
» Que celle des hommes molefte
» A fuyure les affections
» D'impatientes paffions!
» Tantoft le ciel de fon audace
» D'vn regard trifte nous menace,
» Tantoft vn orage cruel
» D'vn broüillement continuel,
» L'Hyuer, l'Efté ne nous contente,
» Mais pluftoft vne fotte attente
» Nous repaift d'efperer en mieux :
» Bref, rien n'eft ferme fous les cieux
» Pour la pauure race des hommes,
» Sous les cieux courbez où nous fommes. »
Or vy donques bien fortuné,
Mon mignon, fans eftre eftonné
Des trauerfes de la fortune :
Et pendant que l'heure opportune
Te femont à voler, il faut
Par la bouillante ardeur du chaud,
Que le teint du lis & des rofes,
Et de mille autres fleurs écloſes,
Tu pilles, pour rendre mieux teint
De ma maiftreffe le beau teint.
Puis m'apportant deffus tes æles
Le beau fard de ces fleurs nouuelles,
I'appendray fur ce ruiffelet,
Qui doucement argentelet
Coule de la roche pierreufe
Au long de cefte riue herbeufe,
Et mon bonnet & mon chapeau,
En ton honneur, à cet ormeau :
Et chantant au frais de l'ombrage,

l'empefcheray que nul outrage
Ne te foit fait fur le mi-iour
Par les enfans, quand de retour
Ils font des champs, & que leur chaffe
A coups de chapeau te pourchaffe,
Et tous échaufez à grans pas
Courent pour t'atterrer en bas,
Haftant & rehaftant leur fuitte
Apres ton inconftante fuitte,
Pour ton voller trop incertain
Qui trompe leurs yeux & leur main.
Et fi tu fais que la nuit fombre
Te puiffe tirer de l'encombre
Des enfans, encor qu'il fuft tard,
Va-t'en, mignon, à mon Ronfard,
Que i'aime mieux que la lumiere
De mes yeux, & dont fe tient fiere
Ma Mufe : car il daigne bien
Lire mes vers qui ne font rien.
Tu le trouuras deffus Nicandre,
Sur Callimach, ou fur la cendre
D'Anacreon, qui refte encor
Plus precieufe que n'eft l'or,
Tout recourbé, moulant la grace
De fes traits à l'antique trace,
Sur le patron des plus fecrets
Poetes Romains & poetes Grecs,
Pour nous reclarcir leur vieil âge :
Puis t'affeant fur fon ouurage,
Tu luy diras que fon Remy,
A qu'il a donné fon Fourmy,
Son Fourmi, & depuis encore
Vn double prefent qu'il honore
D'vne Grenouille & d'vn Frelon,
Pour recompenfe, vn Papillon,

Vn gay Papillon luy renuoye,
A fin qu'en pareille monnoye
Reçoiue le payment entier
D'vn artifan de fon meftier.
S'il te reçoit en fa demeure,
Papillon mon mignard, ie meure
Qu'autant heureux ou plus qu'vn Roy
Viuras fans peine & fans émoy
En ta franchife couftumiere :
Car foigneux qu'ell' te refte entiere,
Affeure toy qu'il gardera
Que l'huile ne t'offenfera,
Ny qu'au feu des tardes chandelles
Tu grilles le bort de tes æelles.

LE CORAL.

A SA MAISTRESSE.

Doncqves c'eft toy, bouche coufine
De cefte branche coraline,
Qui me commandes la vanter?
Las! feray-ie toufiours efclaue,
Bruflant fous ta parolle graue
D'vn feu qui ne peut s'alenter?

Sus donc, puis qu'il faut que ie chante
L'honneur de cefte heureufe plante,
Mufe, dy moy premierement
Comme en Coral ell' fe transforme,
Raportant le tige & la forme
D'vne herbe en fon accroiffement.

Ell' naiſt en rameaux verdiſſante,
Deſſous l'écume blanchiſſante,
Ou contre le roch qu'elle fuit,
Ou choiſiſt ſa terre propice
Sur la riue, maigre nourrice
Et de bonne herbe & de bon fruit.

Puis ayant paſſé ſa ieuneſſe,
Courbe dechet en ſa vieilleſſe,
Teſte & racine pourriſſant
Comme les corps de toutes choſes
Qui ſont dedans la terre encloſes,
Dont l'humeur les va nourriſſant.

Confite en ceſte pourriture,
Mourant, baſtiſt ſa ſepulture
Molle, gliſſante au fond des eaux.
Mais trois fois heureuſe demeure
Qui fait que iamais ne ſe meure
Le ſang pourpré de ſes rameaux.

Car ſi toſt que le ciel s'irrite,
Et la mer aigrement dépite
Caue les flancs des rochers durs,
Ceſte herbe aux riues eſcoulee,
Deſſous vne écume meſlee,
Emprunte du ciel ſes couleurs :

Et s'enroidiſt en corps ſolide,
Si toſt que du ſeiour humide
Aux bords elle peut s'eſlancer.
Miracle eſtrange! au cœur de l'onde
Deſia morte, vne ame ſeconde,
Soupirant tire de noſtre cœur :

Et foudain paroift toute telle
Qu'elle eftoit en fa fleur nouuelle,
Et en fa premiere verdeur :
Ell' porte fon fruit, fa racine,
Sans plus à la couleur fanguine,
Et le ferme de fa rondeur.

Car en flottant elle s'approche
Des piés rongés de quelque roche,
Où foudain fe vient empierrer :
Et reftant encor demy molle,
Si ferrément elle s'y colle
Qu'à peine l'en peut-on tirer.

O Seigneur, que tu nous decœuures
De grands fecrets, voyant ces œuures,
Petit ouurage de tes mains!
Voyez comme vne herbe fleftrie,
Au fond de l'eau toute pourrie,
Se fait vn miracle aux humains?

Ce n'eft pas la force épanchee
Du fang de la tefte tranchee
De Meduze, qui l'arrofa,
Quand Perfe aux riues ondoyantes,
Sur vn lit d'herbes verdoyantes
Encor tremblante la pofa.

C'eft le Coral de ma maiftreffe,
Qui tient pluftoft de la rudeffe
Du fang de ce monftre hideux :
Car tant foit peu qu'ell' le defferre
Pour foupirer, elle m'empierre,
Reftant muet deuant fes yeux.

Doncques ô branche coraline,
Puis que tu portes medecine
De quelque rafraichiſſement,
Appaiſe l'amoureuſe flame
Qui me va bruſlant iuſqu'à l'ame
Par ne ſçay quel enchantement.

Eſtanche la playe coulante
Qu'Amour de ſa darde volante
M'a faitte au branle de ſa main :
Et d'vn or fin bien enchaſſee,
D'vn cordon de ſoye enlaſſee,
Ie t'auray touſiours dans mon ſein.

L'HVISTRE.

AV SEIGNEVR DE BAIF. (1)

Ie croy que l'eſprit celeſte,
L'eſprit celeſte des Dieux,
Baiſſant l'œil, tout courbé reſte
Quelquefois ſur ces bas lieux,

1. Jean-Antoine de Baïf, né à Venise en 1532, était fils naturel de Lazare de Baïf, ambassadeur de France, qui le fit légitimer. C'est à la féconde école de Daurat que Baïf puisa le goût des belles-lettres, préférant la culture de la poésie aux avantages que lui donnait sa naissance pour avancer dans le monde. Il devait promptement s'en repentir; écoutez ses regrets :

Mais dés que mon pere mourut,
L'orage sur mon chef courut :
Pauvreté mes espaules presse,
Me foule, et jamais ne me laisse.....

Ses vers sont souvent remplis de semblables plaintes, formulées

Pour fe rire de l'ouurage
Que la Nature mefnage
Deffous la charge des cieux.

Au vague repli des nuës
Elle attache les oyfeaux,
Dedans les forefts chenuës
Les plus fauuages troupeaux,
Et la brigade muette
Du peuple efcaillé ell' iette
Deffous le marbre des eaux.

Mais elle a bien autres chofes
Et grandes pour enfanter
Dans fon large fein enclofes,
Et qui les voudroit chanter
Oferoit-il pas encore
Grain à grain le fable More
Et les eftoiles conter?

Voyez comme elle fe ioüe
Contre le rocher pierreux
De cet animant, qui noüe
Entre deux cernes huitreux:
C'eft, c'eft l'Huiftre que i'accorde
Sur la mieux fonnante corde
De mon ciftre doucereux.

parfois avec amertume, souvent aussi avec une philosophie remplie de résignation. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir eu le premier la pensée de fonder une Académie de poésie : elle fut érigée par lettres patentes du roi Charles IX, mais le malheur des temps devait bientôt la faire oublier.

Baïf mourut à Paris, à l'âge de soixante ans, ne laissant d'autre héritage qu'un volumineux recueil d'œuvres diverses et plusieurs volumes de poésies légères (Paris, 1572), dont la plupart méritent d'être conservées.

Voyez comme elle eſt beante,
A fin de succer les pleurs
De l'Aurore, larmoyante
Les rouſoyantes douceurs,
Quand de ſa couche pourpree
Elle bigarre l'entree
Du matin de ſes couleurs.

Puis ſi toſt qu'elle eſt comblee
Iuſques aux bords pleinement
De ceſte liqueur, coulee
Du celeſte arroſement,
Soudain elle deuient groſſe
Dedans ſa iumelle foſſe
D'vn perleux enfantement.

Car ſuçottant elle attire
Peu à peu le teint pareil,
Dont la nuë ſe remire
Par les rayons du ſoleil :
Si pure, elle eſt blanchiſſante :
S'elle eſt palle, paliſſante :
Si rouge, ell' prend le vermeil.

Tant ſa nature eſt couſtne
Du ciel, qu'ell' ne daigne pas,
Viuant en pleine marine,
Y prendre vn ſeulet repas :
Comme ayant la cognoiſſance
Que de la celeſte eſſance
Tout bien decoule çà bas.

O Nature trop gentille,
Sous le couuercle iumeau
D'vne argentine coquille

Qui fait endurcir la peau
D'vne perlette d'eſlite,
Et la franche marguerite
Prendre couleur de ſon eau.

Threſor, qui la terre ronde
Fait rougir, & fait ramer
Des quatre corniers du monde,
L'Orient & l'Inde mer :
Threſor, qui de ſa merueille
Fait la delicate oreille
Des Princeſſes entamer.

Qui ne la diroit appriſe
De quelques bons ſentimens,
Quand elle fuit la ſurpriſe
Des pipeurs allechemens,
Ioignant ſa coquille en preſſe,
Pour rampar de la richeſſe
Qu'elle nourriſt dans ſes flancs?

Vy, que iamais ne t'enſerre
Le pied fourchu doublement
Du cancre, qui te deſſerre
Pour te mangeř goulument,
Et laiſſe ouurir ta coquille
Sans te monſtrer difficile
A mon Baïf nullement.

LE PINCEAV.

AV SEIGNEVR GEORGE BOMBAS. (1)

AQVI mieux doy-ie prefenter
Ce Pinceau que ie veux chanter,
Qu'à toy qui fçais prendre la gloire
Des neuf Sœurs filles de Memoire,
Et mouuoir les Dieux aux attraits
Animez dedans tes portraits?
Qu'à toy qui pratiques l'vfage
De mieux labourer vn vifage
Au Pinceau, que Venitien,
Que Flamant, ou qu'Italien,
Encore que toute la France
Admire pluftoft l'excellance
De quelque eftranger, que la main
De celuy qu'ell' couue en fon fein?
Pinceau à la pointe eftoffee
D'vn poil choifi, pointe animee
Au mouuoir des artiftes dois
Qui te manient fur le bois.
Pointe qui de façon ouuriere
Sçait enfler l'eftomach colere
D'vn Peleide, & qui fait or
Soupirer les armes d'Hector,
Rallumant le feu deuant Troye,

1. Probablement l'un de ces artistes fameux que la belle Duchesse de Valentinois avait pris souci de réunir à la cour d'Henri II.

Dans l'édition de 1574, *le Pinceau* est dédié à Nicolas Denisot, vallet de chambre du Roy, « homme entre les autres de singulieres graces, excellent en l'art de peinture. » (Muret.)

Pour auoir mis Helene en proye,
Caufe trop iufte à l'eftranger,
Pour trop iuftement fe venger :
Qui fait or Hercule combatre
Geryon, Bufyre, & abatre
Mille monftres, mille ferpens,
Le braue labeur de fes ans.
Pointe qui fait ietter les larmes
Au bois, quand aux feintes allarmes
On voit nager au fang des morts
Les cheuaux par deffus les corps.
Pointe qui de couleur fanguine
Entame la chafte poitrine
D'vne Lucrece, fans douleur,
Pour exemple d'vn noble cueur,
Armant fa main de hardieffe
Et d'vne dague vengereffe
Du forfait & crime inhumain
Que luy fift le tyran Romain.
Bref, qui fait ce que la Nature
Nous monftre en fa viue peinture,
Et qui plus eft, ce que nos yeux
Ne virent iamais fous les cieux :
Nous repaiffant d'vn feint image,
Ou de quelque eftrange payfage,
Et bref en cent papiers diuers
Le globe de tout l'vniuers.
Pointe qui de gentille adreffe
Dore le poil de ma maiftreffe,
Et contre-fait l'yuoire blanc
De fon front, & le double rang
De riches perlettes enclofes
Entre les boutons de deux rofes,
Les œillets & les lis femés
Deffus deux tertres animés,

Le bras iuſte, & la main polie
Qui ſerre ma mort & ma vie,
Et le reſte, que ie ne puis
Conceuoir, tant nauré ie ſuis.
  Pren donc ce Pinceau & me trace
Les rares beautez de ma Grace,
Fidelle amy, trace-les moy :
Là donc, hà mon Dieu ie les voy.
Là donc auant, ie t'en ſupplie
Par la ſainte amitié qui lie
Nos deux cœurs, qui ne deſliront
Tant que les aſtres reluiront,
Trace moy ces beautez naïues
Au vermeil de ſes couleurs viues.
Mais à fin de ne les fouiller,
Vueilles ce Pinceau remouiller
Dedans la belle eau qui diſtille
Tant doucement de ton dous ſtile.

L'ESCARGOT.

AV SEIGNEVR R. GARNIER. [1]

PVIS que ie ſçay qu'as en eſtime
Le petit labeur de ma ryme,
Point ie ne veux eſtre de ceux
Qui font au meſtier pareſſeux

1. Ronsard l'appelle, en lui dédiant un sonnet, « le Prince des poëtes tragicques. » Robert Garnier était presque le compatriote de Belleau, dont il devint l'ami. Né à La Ferté-Bernard en 1545, il est mort en 1601, après avoir été lieutenant-général du bailliage du Mans. On a de lui huit tragédies dont voici les titres :

Dont ils tiennent la connoiſſance,
Et en cachent l'experience :
Vrayment ie ne veux eſtre tel,
Car à l'exercice immortel
Des Muſes, i'emploiray ma peine
Pour chercher l'immortelle veine
Et le ſurgeon du clair ruiſſeau
Qui roule du double coupeau
De Parnaſſe, à fin que i'abréue
Quelquefois eſtant ſur la gréue
De mon petit Ronne (1) argentin,
Qui flotte d'vn ply ſerpentin,
Recherchant ton Loir (2), pour l'hommage
Qu'il luy doit de ſon voiſinage,
Ma langue, pour mieux entonner
Le fredon que ie veux ſonner
Sur mon lut, de la douce flame
Qui fait vn braſier de mon ame,
Et de l'honneur que ie te doy
Pour l'amitié que i'ay de toy.
  Toutesfois attendant que l'heure
T'en aura l'eſpreuue meilleure
Mis en main, ie te veux tailler

Porcie, Cornélie, Marc-Antoine, Hippolyte, la Troade, Antigone, les Juives et *Bradamante*, qui passe pour la meilleure de ses compositions. Belleau lui a adressé plusieurs odes ou sonnets, un entre autres qui n'a pas été reproduit dans les diverses éditions du poète nogentais et que nous donnons plus loin. Les œuvres de R. Garnier ont été imprimées plusieurs fois : à Paris, 1585; à Rouen, Robert de Rouves, 1612, etc.

1. Petite rivière qui coule à Nogent, arrosant les murs mêmes de la maison où, suivant la tradition, naquit notre poète.

2. « Recherchant ton Loir » s'applique à Ronsard, à qui cette pièce était primitivement dédiée. C'est l'Huisne, dans laquelle se jette le petit Ronne, qu'il eût fallu nommer pour désigner la rivière qui unit Nogent à La Ferté-Bernard, lieu de naissance de Robert Garnier.

Vne Limace, & l'emailler
Au compas, comme la Nature
En a tortillé la ceinture,
Comme au ply d'vn petit cerceau
En boſſe en a fait le vaiſſeau,
Le vaiſſeau que ie veus eſlire
Pour le vanter deſſus ma lyre.
  C'eſt donc toy, cornu Limaſſon,
Qui veux entonner ma chanſon,
C'eſt toy, c'eſt toy race couſine
De la brigade Titannine
Qui voulut écheler les cieux
Pour mettre en route les hauts Dieux.
  Il t'en ſouuient de l'entrepriſe,
Et de la victoire conquiſe
Contre vous, car le bras vangeur
De voſtre ſang fut le changeur.
  Quand pour eternizer la gloire
De telle conquiſe victoire,
En ſignal du ſot iugement
Qu'ils auoyent prins enſemblément,
D'oſer egaler leur puiſſance
A l'immortelle reſiſtance,
De leur harnois & de leurs os
Il en tira les Eſcargots,
Que voyez encor de la terre
Leur mere (moquant le tonnerre,
La corne droitte, bien armés)
Contre le ciel naiſtre animés.
  N'eſt-ce pas contre la tempeſte
Que portez braue ſur la teſte
Le morion bien eſcaillé,
Bien cizelé, bien eſmaillé,
Et comme race opiniaſtre
Qui cherchez encor à combatre

La marque des vieux fondemens
Et les ſuperbes baſtimens?
Grimpant amont pour faire eſchelle,
Penſant que ſoit la citadelle
Dont Encelade foudroyé
S'atterra menu poudroyé,
Comme par l'eſclat d'vn tonnerre
S'empoudre le bois & la pierre,
Ou comme le flanc d'vn rampart
A coups de balle ſe depart?
  Puis d'vne deux-foix double corne,
Braue, tu rampes ſur la borne
De quelque Olympe ſourcilleux,
Ou d'vn Pelion orgueilleux,
Semblant defier la menace
De Iupiter par ton audace?
  Mais, helas! tout en vn moment
Au ſeul ſoupirer d'vn doux vent,
Tremblant de peur, ta laide trongne
Dans ſa coquille ſe renfrongne,
Craignant le foudre puniſſant
Que darde ſon bras rougiſſant.
  O ſotte race outrecuidee,
Que la fureur auoit guidee,
Non la raiſon, pour aprocher
Celuy qui la fiſt trebucher
D'vn clin d'œil! telle eſt ſa puiſſance
Contre l'humaine outrecuidance,
Telle eſt la rigueur de ſes mains
Contre la force des humains.
  Cela vrayment nous doit aprendre
De n'oſer iamais entreprendre,
De n'oſer iamais attenter
Choſe contraire à Iupiter.
Où tendoit leur ſotte auenture

Que pour combattre la Nature,
Qui par vn certain mouuement
A ſur nous tout commandement?
  Auſſi le ſang, & le carnage
De leur fort, teſmoigne la rage,
La grand' colere & la fureur
De Bacchus braue auancoureur :
Quand à dos & teſte baiſſee,
En peau de lyon heriſſee,
A coups d'ongles, à coups de dens,
Tout peſle-meſle entra dedans,
Et de la rencontre premiere
S'attaque à l'apparance fiere
Du grand Rhete, qu'il repouſſa
De tel effort qu'il l'enfonça,
Et mort eſtendu ſur la place
Empoudra ſa ſanglante face,
Sans mille, auſquels pour s'approcher,
L'ame & le ſang leur fiſt cracher.
  Et c'eſt pourquoy, Pere indontable,
Ceſte vermine miſerable,
Pour plus traiſtrement ſe vanger,
Encor auiourd'huy vient ronger
L'eſpoir & la vineuſe attente
Du gemmeux bourgeon de ta plante.
  Auſſi pour te vanger ie veux
En faire vn ſacrifice d'eux,
Dreſſant vn triomphe en memoire
De la braue & gente victoire,
Comme iadis s'enſanglanta
Le couteau du bouc, qui brouta
Le verd tendron de la ramee
Du beau ſep de ta vigne aimee.
  Tu ſeras donc vif arraché
Hors de la coque, & embroché

A ceſt echallas pour trophee,
Où pendra ta chair etouffee
Dans la terre premierement,
Qui produit tel enfantement
Et telle outrageuſe vermine
Qui ronge la grappe Angeuine.
Tes armes ie les garderay,
Et puis ie les deroüilleray,
S'il te plaiſt, pour ſeruir d'augette,
Garnier, à ta gente Alouëtte,
Ou (ſi tu le veux ramager)
A ton Roſſignol paſſager,
Qui d'vne vois doucement rare
Pleure encor la couche barbare,
L'outrage & le tort inhumain
Que forfiſt la cruelle main
Du traiſtre rauiſſeur Teree,
Aux chaſtes feux de Cytheree.

L'OMBRE.

AV SEIGNEVR NICOLAS. (1)

ESTANT au frais de l'ombrage
De ceſt ormeau refriſé
Sur les plis de ſon fueillage,
D'vn beau ſep fauoriſé,

1. Secrétaire du Roi. La plupart des poètes de l'époque ont célébré ses vertus et ses bontés, et rendu hommage à la protection qu'il ne cessa d'accorder aux belles-lettres. Remy Belleau lui a dédié une de ses plus charmantes chansons (V. t. II, p. 301).

D'vn beau ſep qui l'entortille,
Et qui de grace gentille
A ſon tige eterniſé :

Et prenant l'haleine douce
D'vn doux Zephyr voletant,
Qui de mignarde ſecouſſe
Vn doux ſoupir va ſouflant,
Ie ſuis contraint en eſchange
De te chanter la louange
De ceſt Ombre tremblotant.

Ombre gentil, qui moderes
Sous vne freſche douceur
Les plus ardantes coleres
Du ciel, eſtant en chaleur,
Et les plus chaudes haleines
Que reçoiuent point les plaines
Du Soleil en ſon ardeur.

D'vne couleur ombrageuſe,
Tu contrefais le portrait
Que la main induſtrieuſe
De la Nature portrait :
Tu contrefais en nuage,
De tout aparant viſage,
D'vn noir brun, le premier trait.

C'eſt toy qui retiens en bride
Des heures le gliſſant pas,
Et l'inconſtance du vuyde
Qui meſures aux compas :
C'eſt toy qui brunis & voiles
Le feu brillant des eſtoiles
Qui rayonne contre bas.

C'eſt toy qui fais que la Lune
Mene au galop ſes moreaux
Le long de la liſſe brune,
Claire de mille flambeaux :
C'eſt toy qui de main maiſtreſſe
Pouſſe' auant la blonde treſſe
Du Soleil au fond des eaux.

C'eſt toy qui ſur l'herbelette
De ton Eſté froidureux,
Entens la douce muſette
Et les diſcours amoureux
Du berger à la bergere,
Lors que la Chienne en colere
Rend ſes abois chaloureux.

Ombre frais ie te ſalüe,
Ie te ſalüe, ô l'honneur
De la criniere fueillüe
Des bois, & de la fraicheur,
Et des antres ſolitaires,
Les plus loyaux ſecretaires
De ma plaintiue langueur.

LA TORTVE.

A NICOLAS GOVLET, (1)

Procureur du Roy à Chartres.

PVIS que ie chante en ton honneur,
A tout le moins preſte faueur

1. Avant d'être procureur du Roi à Chartres, Nicolas Goulet,

Aux cordes fourdes de ma lyre,
Neueu d'Atlas, qu'ell' puiſſe dire
Le fort eſtrange, à ceſte fois,
Des nerfs animez de tes doigts
Deſſus l'eſcaille decharnee
De la Tortũe emmaiſonnee,
Qui ſeiche vne autre ame receut
Si toſt que ton œil l'aperceut :
Change heureux! plus noble que celle
Qui n'eſtoit autre que mortelle,
Et qui ne ſeruoit que d'apas
Aux pauures mortels d'icy bas :
Mais qui depuis (grande merueille!)
A debouché la ſourde oreille
Des bois, des roches & des mons,
A la cadance de ſes ſons.
  Sus donc, Muſe, qu'on s'éuertue
A bien chanter vne Tortue,
L'eſmail & le compartiment
De ſon mobile baſtiment.
  Gentil ouurage de Nature
En ſi bigearre creature,
Au muſle & au pied ſerpentin
Tapi ſous le caue argentin
D'vne oualle, en voûte eſcaillee,
L'vne en l'autre ſi bien taillee,
Que le burin induſtrieux
N'en peut aprocher de ſon mieux.
  Auſſi la Cyprine Deeſſe
Friſant l'or de ſa blonde treſſe.

nogentais, avait été procureur fiscal de la baronnie de Nogent. C'est en cette qualité qu'on le voit assister à la rédaction des Coutumes du Perche, et célébrer cette grande assemblée provinciale avec Belleau, Nicolas et Gerard Denisot, Daurat et une foule d'autres beaux esprits.

Lors qu'elle ſe veit en naiſſant
Dans les replis d'vn flot gliſſant,
La choiſit pour barque hoſteliere
Et pour fidelle baſteliere,
Laiſſant roüiller au fond des eaux
Les ancres, appuis des vaiſſeaux,
Pour tenir la route en Cytheres
Deſſus les rides marinieres,
Où ſans tourmente elle aborda,
Et, Dame, ſon regne y fonda.
O vrayment heureuſe coquille,
Qui receus l'eſcumiere fille
En ſi piteux enfantement!
Ayant d'amoureux ſentiment
Et de pitié plus que la mere,
Plus que la troupe mariniere,
Plus que la croupe des daulphins,
Et plus que tous les Dieux marins.
Ie diray Venus entachee
Du ſurnom d'ingrate, attachee
S'ell' ne t'a dans l'azur des cieux
Entre les flambeaux radieux,
Toy qui l'afranchis de la rage
Des flots, & du cruel orage
Des vents à l'enuy obſtinez,
Contre ſa mere mutinez :
Toy qui tiens ſous la double eſcorce
D'vn petit animant la force,
Pour le plus braue & le plus fier
De tous animaux défier.
Or qu'il ait la peau ſerpentine,
L'ongle & la queüe lezardine,
Si n'a-t-il rien de venimeux,
Ny rien que le ſerpent hayneux.
Ne guariſt-il pas la morſure

D'aſpics noiraux, de ſa charnure,
Et le pipeur aueuglement
De tout magique enchantement?
Son ſang eſclairciſt le nuage
Des yeux & poliſt le viſage,
Son ſang vermeillonne le teint
De fiéure ou de langueur eſteint,
Tant ſa nature eſt amoureuſe
De noſtre race langoureuſe!
  Pourquoy charge-elle ſur le dos
L'aſſeurance de ſon repos,
En ſa petite maiſonnette,
En ſa petite boytelette?
N'eſt-ce à fin de nous contenter
En noſtre maiſon, ſans tenter
Mille maux que l'heure importune
A pour guidon de la fortune,
Mille maux & mille dangers
Qu'encourons és lieux eſtrangers?
Sans encor irriter les ondes
Des mers horriblement profondes?
Sans foüiller dans le ſable encor
Des Indes, les perles & l'or?
Sans s'acheter d'vne brauade
En combat, ou en embuſcade,
Panché ſur ſelle & le front bas,
Coups de maſſe ou de coutelas?
  Aprenons de noſtre maiſtreſſe,
Noſtre mere, noſtre Deeſſe,
Nature, qui ne braſſe rien
Qui ne ſe tourne en noſtre bien.
Mais las! chetiue race d'hommes,
A peine ſçauons qui nous ſommes,
Ny quel eſt l'ombre des deſſeins
De Dieu, en l'œuure de ſes mains.

Le marcher lent de cefte befte,
N'eft-ce à fin que l'efprit arrefte
La courfe des affections
De nos bouillantes paffions?
Donques regardons que l'ouurage
De Dieu, n'eft pour flatter l'vfage
De noftre pallais defgouté
Seulement, ains que fa bonté
Nous graue par ces creatures
Le pourtrait de fes efcritures,
Non pas les noms tant feulement
Pour nous en feruir d'ornement.
Va donc fans te hafter, mignone,
Au lieu où tout l'honneur feiourne
De ton mefnage, & tout le beau
De ta coquille & de ta peau
En petits aftres marquetee,
Mife fous la voûte argentee
De ce baftiment releué
En boffe, & deffus engraué :
C'eft dedans la maifon honnefte
De mon Goulet, qui ia s'aprefte
A te dreffer dans le contour
De fon iardin, vn beau feiour,
Parmy les perlettes roulantes
Deffus les herbes verdoyantes,
Parmy le bafme & les odeurs,
Et l'email de cent mille fleurs.
Puis fi l'aller te donne peine,
Il te promet vne fontaine
Viuante en cryftal dous-coulant
Deffus le fable fautelant :
Car ton naturel eft propice
A faire l'vn & l'autre office.
Eftant là, n'ayes plus de peur

De choir ſur le roc, ny frayeur
De la violante gliſſade
De l'aigle, ny de ſon onglade,
Ou qu'en ta cheute le deſtin
D'vn autre Eſchille ſoit la fin.

LE VER LVISANT DE NVICT.

A GVILLAVME AVBERT. (1)

IAMAIS ne ſe puiſſe laſſer
Ma Muſe de chanter la gloire
D'vn Ver petit, dont la memoire
Iamais ne ſe puiſſe effacer :
D'vn Ver petit, d'vn Ver luiſant,
D'vn Ver ſous la noire carriere
Du ciel, qui rend vne lumiere
De ſon feu le ciel meſpriſant.
  Vne lumiere qui reluit
Au ſoir, ſur l'herbe rouſoyante,
Comme la treſſe rayonnante
De la courriere de la nuict.
D'vn Ver tapi ſous les buiſſons,
Qui au laboureur prophetiſe

1. Guillaume Aubert, sieur de Massoignes, né à Poitiers en 1534, avocat au parlement de Paris, puis avocat général à la Cour des aides, avait acquis dans ses fonctions plus de réputation que de fortune. Il passait, suivant Lacroix du Maine, pour l'un des hommes les plus savants et les plus éloquents de son temps. On a de Guillaume Aubert plusieurs poésies latines, puis quelques pièces dédiées à ses amis, à du Bellay notamment ; il a traduit de l'espagnol le douzième livre d'Amadis de Gaule et avait commencé, sans avoir pu y mettre la dernière main, une Histoire de France depuis l'époque des Croisades. Il mourut en 1596.

Qu'il faut que pour faucher aguiſe
Sa faulx, & face les moiſſons.
Gentil prophete & bien apris,
Apris de Dieu qui te fait naiſtre
Non pour neant, ains pour accroiſtre
Sa grandeur dedans nos eſprits!
Et pour montrer au laboureur
Qu'il a ſon ciel deſſus la terre,
Sans que ſon œil vaguement erre
En haut pour aprendre le heur
Ou de la teſte du Toreau,
Ou du Cancre, ou du Capricorne,
Ou du Bellier qui de ſa corne
Donne ouuerture au temps nouueau.
Vrayment tu te dois bien vanter
Eſtre ſeul ayant la poitrine
Pleine d'vne humeur cryſtaline
Qui te fait voir, & ſouhaiter
Des petits enfans ſeulement,
Ou pour te montrer à leur pere,
Ou te pendre au ſein de leur mere
Pour luſtre, cõmme vn diamant.
Vy donc, & que le pas diuers
Du pié paſſager ne t'offenſe,
Et pour ta plus ſeure defenſe
Choiſi le fort des buiſſons vers.

LA CERISE.

A PIERRE DE RONSARD.

C'EST à vous de chanter les fleurs,
Les bourgeons & les eſpis meurs,

Le doux gazoüillis des fontaines,
Et le bigarrement des plaines,
Qui eſtes les plus fauoris
D'Apollon & les mieux appris :
Quant à moy, rien plus ie n'attente
Sinon chanter l'honneur de l'ente
De la Ceriſe & ſon beau teint,
Dont celuy de m'amie eſt teint.
  En ce fameux & bon vieil âge,
Auant que le fils eut partage
Auec le pere, & que les Dieux
Viuoyent eſgaux dedans les cieux,
Leur œil & leur main pitoyable
De noſtre race miſerable,
Rechercha les inuentions
Pour adoucir nos paſſions :
Car au lieu du commun breuuage
Qu'auions à la beſte fauuage,
Bacchus preſſura des raiſins
Le germe ſacré des bons vins.
  Cerés changea la nourriture
De ceſte brutale paſture
De glans broyez en eſpis vers,
Secours pour ce grand vniuers :
Car ſi toſt que ſa main heureuſe
Eut renuerſé la motte oyſeuſe
Qui iamais n'auoit rien produit,
Soudain nous prodigua ſon fruit.
  Encor la poutre Pelienne
N'auoit la frayeur Oceanne
Dedaigné, ny la toile aux flots
N'aux vents n'auoit tourné le dos,
Sans toy Pallas, qui la premiere
Tranchas l'eſchine mariniere,
Vogant l'eſperance au danger

Pour tirer l'or de l'eſtranger,
Raportant la fueille ſacree
Que ta cité tint encoffree
Si long temps, dont creut le bon heur
Et de la vie, & de l'honneur.
  Iupiter pour le plus propice
A charpenter vn edifice
Le chefne branchu deterra,
Et puis Apollon enferra
Les doctes frons de la ramee
Verdoyante en ſa mieux aimee :
Bref il n'y eut celuy des Dieux
Qu'à chercher ne fuſt curieux
Quelque bien pour l'humaine race,
Tant alors eſtoit en ſa grace.
  Quoy voyant le Dieu iardinier,
Le foreſtier, le montagnier,
La main ſur l'œil penſe & repenſe
De quelle plus douce ſemence,
Et de quel fruit plus ſauoureux
Rendroit ſon iardin amoureux.
  Ayant conſulté la Nature,
Qui bouchoit encor l'ouuerture
D'vn germeux pepinier vaiſſeau,
Où giſoit le germe nouueau
De toute l'eſpece des choſes
Au fond ſecretement encloſes,
Print la Ceriſe, & tout diuin
La planta dedans ſon iardin,
Et l'enta comme la ſeconde
Pour l'entretien de ce bas monde.
Puis auſſi toſt que ce doux fruit
Hors de la terre fut produit,
Les neuf Sœurs filles immortelles
De Iupiter, femmes, pucelles,

Y coururent pour en taſter,
Pour en cueillir, pour en porter
Leur plein giron, ſi que leur bande
En deuint tellement friande,
Que meſme Iunon mille fois
S'eſcartant ſeule par les bois,
Laiſſa le gouſt de ſon breuuage
Pour en choiſir à ſon vſage,
Pour en auoir en ſa maiſon
En tout temps & toute ſaiſon :
Ainſi la nouueauté martyre
Doucement le cœur qu'elle attire.
Bref ce pauure Dieu fut contraint,
Se voyant piller en ce point,
Serrer ſon huis, & de mettre ordre
A ce pillage, à ce deſordre,
A ce ſoudain desbordement
Que ces Dames nouuellement,
Par ne ſçay quelle friandiſe,
Auoyent commis en la ſurpriſe
De ſon iardin. Mais l'on voit bien
Que dans ce monde n'y a rien
Que ſans art la Nature ouuriere
Ne face, ou donne la maniere
De le bien faire. Or peu à peu
Ce fruit par tout le monde eſt creu,
Si bien qu'il meritoit l'eſtime
Comme premier, d'eſtre le prime :
Et comme l'aſtre de la nuit
Entre les moindres feux reluit,
Ou comme la grand' mer ſurpaſſe
Les flancs de la riuiere baſſe,
Ainſi le ius & la douceur,
La beauté, le gouſt, la couleur
De la Ceriſe tant feconde,

Paſſe les autres fruits du monde.
  Sus donc Deeſſes iardinieres,
Nymphes fruitieres, ceriſieres,
Sus donc, des vers ſoupirez moy
Pour la vanter comme ie doy.
  Rien ne ſe trouue plus ſemblable
Au cours de la Lune muable,
Rien plus n'imite ſon labeur
Que ce fruit, auant qu'il ſoit meur.
  Tantoſt palle, tantoſt vermeille,
Tantoſt vers la terre ſommeille,
Tantoſt au ciel leue ſon cours,
Tantoſt vieilliſt en ſon decours.
Quand le Soleil moüille ſa treſſe
Dans l'Ocean, elle ſe dreſſe :
Le iour, la nuit egalement
Ell' prend teinture en vn moment.
  Ainſi ce doux fruit prend naiſſance,
Prend ſa rondeur, prend ſa croiſſance,
Prend le beau vermeillon qui teint
La couleur palle de ſon teint.
  O ſage & gentille Nature,
Qui contrains deſſous la cloſture
D'vne tant delicate peau,
Vne gelee, vne douce eau,
Vne eau confitte, vne eau ſucree,
Vne glere ſi bien ſerree
De petits rameux entrelas,
Qu'à bon droit l'on ne diroit pas
Que la Nature bien appriſe
N'euſt beaucoup plus en la Ceriſe
Pris de plaiſir, qu'en autre fruit
Que de ſa grace nous produit.
  A-t-elle pas en ſauuegarde
De ſon eſpece, mis en garde

Le noyau dans vn oſſelet,
Dedans vn vaſe rondelet,
Clos, ferré dans vne vouture
Faitte en ſi iuſte architecture,
Que rien ne ſemble imiter mieux
Ce grand tour ſurpandu des cieux?
  Les autres fruits en leur ſemence
Retiennent vne meſme eſſence,
Meſme ius & meſme couleur,
Meſme bourgeon & meſme fleur :
Mais la Ceriſe verdelette,
Palle, vermeille, rondelette,
La Ceriſe & le ceriſier,
La meriſe & le meriſier,
(Que i'aime autant qu'aime ma dame
Le ſoing qu'elle donne à mon ame,
Que la roſe aime le matin
Et la pucelle ſon tetin)
Eſt en liqueur plus differente
Que la marine en ſa tourmente,
En ſon teint plus que l'arc en ciel,
En douceur plus que le roux miel.
  L'vne eſt pour adoucir doucette,
L'autre pour enaigrir aigrette,
Seche-freche pour moderer,
Aigre-douce pour temperer
L'aigreur & la douceur enſemble
Du fiéureux alteré qui tremble :
Brief elle a mille allegemens
A mille dangereux tourmens.
  Ou ſoit que meure ſur la branche
En ſon coural elle ſe panche,
Ou ſoit qu'en l'arriere ſaiſon
Cuitte ſe garde en la maiſon,
Ou bien confite, elle recree

L'eſtomac d'vne humeur ſucree,
Donnant au ſain contentement
Et au malade allegement.
  Mon Dieu, mon Dieu, quel plaiſir eſt-ce,
Accompaigné de ſa maiſtreſſe,
Librement à l'ombre ſe voir
D'vn ceriſier, & de s'aſſeoir
Deſſus l'herbe encor blondiſſante
D'vne perlette rouſoyante?
Et de main forte rabaiſſer
Vne branche, pour luy laiſſer
Cueillir de ſa léure tendrette
La Ceriſe encor verdelette?
  Puis apres, de la meſme main,
Doucement deſcouurir ſon ſein,
Pour baiſer la ſienne iumelle
De ſa ronde & blanche mamelle?
  Puis luy dire en la baiſottant,
La careſſant, la mignottant :
Cachez voſtre beau ſein, mignonne,
Cachez, cachez, las! il m'étonne,
la me faiſant mort deuenir
Par l'outrage d'vn ſouuenir
Que i'ay de ce marbre qui tremble,
De ceſte Ceriſe, qui ſemble
Rougir ſur vn mont iumelet
Fait de deux demi-rons de lait,
Par qui ma liberté rauie
Dedaigne maintenant la vie,
Par qui ie ceſſe de ſonner
Celle que ie te veux donner,
Mon Ronſard, or que redeuable
Ie te ſois, ſi ſuis-ie excuſable
Par vne extreme affection
D'auoir changé de paſſion :

Mais en meilleure fouuenance
Ne pouuoit tomber ma cadance,
Pour adoucir le contre-fon
De ma rude & longue chanfon.
Si l'auras-tu, mais ie t'affeure
Qu'ell' n'eft pas encor affez meure,
Elle fent encor la verdeur,
N'ayant ny le teint, ny l'odeur :
Mais pour tromper la pourriture,
S'il te plaift, par la confiture
De ton faint miel Hymettien,
Et du cryftal Pegafien
Qui fort de ta bouche facree,
Tu la rendras toute fucree,
A fin que par toy meuriffant
On ne la trouue pourriffant.
Si tu le fais, ie n'ay pas crainte
Ny des frimas, ny de l'atteinte
Des coups d'vn orage grefleux,
Ny du ronge-tout orgueilleux,
Ny d'vne mordante gelee,
Ny de la gourmande volee
D'vn noir efcadron d'eftourneaux,
Ny du bec des petits moineaux.
Telle qu'elle eft, ie te la donne
D'auffi bon cœur que ta mignonne
T'en a plufieurs fois enuoyé
Pour ton eftomach deuoyé
D'eftre courbé deffus le liure,
Pour la faire à iamais reuiure.

LES CORNES.

Or ſus, Compere, iuſque ici
Portez ombragé le fourci
D'vn panache qu'auez en teſte,
Et puis maintenant ceſte creſte
Qui vous repaiſſoit de plaiſir
Vous cauſe vn nouueau deſplaiſir.
Vrayment ie voudrois bien cognoiſtre
Qui eſt cil qui vous fait paroiſtre
Que c'eſt vergongne le porter.
Clairement il ſe peut vanter
Eſtre vn grand ſot, & fuſt-ce meſme
Vn Platon, & vous ſot extréme,
Pardonnez-le moy, de penſer
Que cela vous puiſſe offenſer.
Mais quoy? n'eſt-ce grande merueille
Que le fourd meſme ouure l'oreille
Au ſon de ce venteux honneur,
Sans cognoiſtre ſi ſa grandeur
Soit ou d'vn homme ou d'vne beſte?
Et à ce ton eſprit s'arreſte
Comme vn autre, Compere dous?
Eſt-ce choſe eſtrange entre nous,
Entre nous de porter des cornes?
Et vrayment ſi peu hors des bornes
De raiſon, que meſme les Dieux
Les ont en honneur dans les cieux.
Iupiter amoureux d'Europe,
Epris de la belle Antiope,
Changea-il pas de poil, de peau,
Pour l'vne ſe faiſant toreau,
Et pour l'autre vn cornu fatyre.

Pour mieux deguiſer ſon martyre:
Luy-meſme au ſecours Lybien
Inuoqué, pour trouuer moyen
De les porter (ô cas eſtrange!)
En belier ce grand Dieu ſe change.
  Quoy? la chéure qui l'alaita,
Qui le nourrit, qui le traita,
La feconde chéure Amalthee,
Auoit-ell' pas la corne entee
Sur le ſuc? & le cuiſſe-né
A-t-il pas le front encorné,
Encorné d'vne corne iſſante
Encor de ſon feu rougiſſante?
  D'vne corne à la pointe d'or,
Là bas qui fiſt brauade encor
Au portier à trongne maſtine,
Apres la route Gigantine?
  Le plus bel autel ancien
Que iamais eut le Delien,
Eſtoit-il fait d'autre artifice
Que d'vn enrichi frontiſpice
De cornes miſes d'vn beau ranc?
  Et la Deeſſe qui reſpand
Et verſe aux hommes la richeſſe
D'vne tant prodigue largeſſe,
Tient-elle pas entre ſes dois
La riche corne d'Achelois?
Des Nymphes auſſi toſt ſacree
Qu'ell' fut bronchant deracinee
Par Hercule, qui cognoiſſoit
Le toreau qui la nourriſſoit,
Honteux qui cele encor ſa perte
De ioncs & de rouſeaux couuerte?
  La belle empriſe de Iaſon
Fut-elle pas pour la toiſon

D'vn bellier à laine frifee
Iufques à la corne doree?
  Et fi tu veux leuer les yeux,
Voy dedans la voûte des cieux
La Lune courbe qui chemine
D'vne belle corne argentine.
  Entre les fignes de nos mois,
Pour le moins on en trouue trois
S'enorgueilliffans d'vne corne,
Le Toreau & le Capricorne,
Et le Bellier, à coups de cors,
A coups de front, qui tire hors
De cefte grand' plaine eftoillee
La faifon de fleurs émaillee.
  Regarde és humides cantons
De la marine les Tritons,
Les Dieux des coulantes riuieres,
Tous n'ont-ils pas longues crinieres
Tortes fur leurs fronts emmouffez?
  Regarde les Dieux heriffez
Tapis en l'efpais d'vn bocage
Ou dans vne grotte fauuage,
Les Faunes, Satyres, Cheuriers,
Le Dieu fluteur, Dieu des bergers,
N'ont-ils pas la caboche armee
D'vne longue & belle ramee?
  Sonde, Compere, fi tu veux
Iufques aux enfers tenebreux,
Pour voir vne foreft branchue,
Vne foreft toute fourchue
De cornes qui d'vn branlement
Crolent le plus feur element :
Et fi foudain te vient en tefte
Sortir hors de cefte tempefte,
Voyla le Somme tout moiteux,

Tout engourdy, tout pareſſeux,
Qui t'ouure vne porte ſecrete
D'yuoire, & de corne prophete.
Offroit-on les boucs, les aigneaux,
Le ſang des non tachez toreaux,
Sur gazons faits d'herbes ſorcieres,
S'ils n'auoyent les cornes entieres?
  Le digne loyer des labeurs
Qu'on donne aux tragiques fureurs,
Eſt-il d'vn plus riche trophee
Que d'vn bouc à corne etofee
D'vn beau lierre verdoyant?
  Voy vn eſcadron ondoyant
De piquiers rangez en bataille,
Eſt-il pas beſoin qu'il ſe taille,
Pour mieux garder l'ordre & le ranc,
En cornes, en front & en flanc?
  Et puis celles-là qui te croiſſent.
Choſes d'eſtoupes te paroiſſent.
  L'Itale en deſrobe ſon nom,
La mer Ægee ſon ſurnom,
Et ſon nom la pecune ſainte
Des animaux qui ont emprainte
La corne ſur leur front chenu,
Sur leur front doublement cornu :
Puis tu crois que ſoit peu de choſe
De l'vſage qui s'en compoſe.
  Les bouts ſont encornez des arcs,
Les bouts ſont encornez des dars,
La lanterne en eſt encornee,
La patenoſtre en eſt tournee,
Le cornet en prend ſa rondeur,
Et l'eſcritoire ſa longueur,
Et les pignes leur denteleure,
Et leurs eſtuits leur encofreure,

Et mille autres commoditez
Qu'on emprunte de leurs bontez,
Que la raiſon ingenieuſe
A mis en main induſtrieuſe
Pour en façonner au compas
Mille beautez qu'on ne ſçait pas.
Et puis quelle en eſt la pratique
Pour regir vne republique,
La cornette des aduocats,
Et des docteurs, & des prelats :
Mille cornes par la campagne,
Parmy les bois, ſur la montagne,
La cornemuſe des bergers,
La longue corne des vachers,
Des chaſſeurs la corne bruyante,
La belle corniche regnante
Sur les palais audacieux,
Et la licorne qui vaut mieux.
Bref ie croy que la terre baſſe,
Et tout ce que le ciel embraſſe
N'eſt qu'vne compoſition,
Qu'vne certe confuſion
De cornes miſes en nature,
Non les atomes d'Epicure.
Regarde au ciel, regarde en l'ær,
Regarde en bas, regarde en mer,
Iette l'œil ſur toute la terre,
Sur ce qui vit, ſur ce qui erre,
Et certes tu ne verras rien
Qui puiſſe garder l'entretien
De ſon eſtre, ſans qu'il ne puiſe
Quelque traict de la cornardiſe.
Et pourtant pour dire entre nous,
Viuez, viuez, Compere dous,
Viuez, viuez voſtre bel âge,

Et mourez auec ce plumage
Et ce bonnet empanaché,
Puis que vous l'auez attaché
A voſtre front ſi proprement,
Viuez, Compere, heureuſement.

LE MVLET.

A MONSIEVR NICOLAS,

Secretaire du Roy.

Tv dis qu'il n'y a medecine,
Charme, ny drogue, ny racine,
Pour ſecher la fieureuſe humeur,
Qui puiſſe attiedir la chaleur
Du ſang qui bouſt dedans tes veines,
Ny qui puiſſe alleger tes peines
Qu'vn Mulet, qui d'vn entrepas
Doucement porte Nicolas :
Qu'vn Mulet doux, & ſans furie,
Qu'vn Mulet pris de l'eſcurie
De ce grand Roy : mais ſçachant bien
Qu'aiſément on ne tire rien
Des grands, qu'on ne l'achepte au double,
Ie te veux purger de ce trouble
Qui te martelle, & qui veillant
Et dormant te va trauaillant,
N'imprimant en ta fantaiſie
Qu'vn Mulet, qu'vne frenaiſie,
Qui ne te fait imaginer
Reſuant que fantoſmes en l'ær
Montez ſur grands Mulets d'Auuergne.

Ou bien que ce ſoit pour épergne
De trois cheuaux qui couſtent trop
A nourrir, ou bien que le trot
En ſoit plus doux, ou que leur amble
Te ſoit agreable, il me ſemble
Que pour effacer promptement
Ce penſer qui trop ſollement
Te fait opiniatre attendre
Ce Mulet que tu veux pretendre
Auoir en don de noſtre Roy,
Pour te ſecourir, que ie doy
T'enuoyer le mien que ma plume
A ferré deſſus mon enclume,
Le mien que ma Muſe a dreſſé,
Qui n'eſt foulé, ny haraſſé :
Le mien engraiſſé de mon ſtile
Et ſans bouchon, & ſans eſtrille :
Le mien qui penſé de la main
Ne mange n'auoyne, ny foin,
N'eſtant que l'image & la feinte,
L'attente & l'eſperance peinte
D'vn Mulet qu'on ne peut lier
Ainſi qu'vn autre au ratelier.
Vn Mulet fait de telle ſorte,
Au lieu de porter que l'on porte,
Le vray fantoſme d'vn Mulet,
Qui de laquais, ny de valet
N'a beſoin, tant la creature
Eſt de gente & douce nature :
Vn Mulet gras & bien en point,
Vn Mulet que l'on ne voit point,
Dont ne faut ſe tirer arriere
Pour en euiter le derriere.
Beſte gentille, en qui la peur
N'entra iamais dedans le cueur.

Ny pour moulin, ny pour brouette,
Pour pont de bois, ny pour charrette :
Mulet fait de telle façon
Qui court fans felle & fans arçon :
Vn Mulet peint dedans le vuide
Sans harnois, fans mors & fans bride.
Race qui defrobbe le nom,
Et l'eftre du celefte Afnon
Qui deffus la vaze bourbeufe
Paffa la ieuneffe flammeufe
Du pere Bacchus affolé,
Sans eftre fouillé ny mouillé,
Recherchant les forefts parlantes,
Et le bruit des poiffes mouuantes,
Pour fe rendre fain de l'humeur
Dont Iunon le mift en fureur,
Ayant troublé fa fantaifie
D'vne ialoufe frenaifie.
Il n'eft de ces Mulets hargneux,
Acariaftres, & peureux,
Ruans, mordans, toufiours en rage,
A qui faudroit plus de cordage
Pour tenir la tefte & les piez,
Qu'à cent nauires bien armez :
Longs d'echine comme vne barque,
Eflanquez, à qui l'on remarque
Fort aifément par le trauers
Des coftes, ce grand vniuers,
Comme on voit de nuit, allumee
D'animaux l'efcharpe animee
Et mille flambeaux radieux
Par l'azur cryftalin des cieux :
Ou comme au temps que l'on hyuerne,
Par la corne d'vne lanterne
On voit la chandelle eftoiler

Et ſes rayons eſtinceler.
  Mulets qui ne font que momie,
Carcaſſes d'vne anatomie,
Où vrayment ſans fouiller les mains
De leur ſang, les profetes ſains
Pourroyent au trauers des iointures
Predire les choſes futures,
Decouurant le cueur ſautelant,
Le foye ou le poumon tremblant :
Et par le reply des entrailles
Prevoir les triſtes funerailles,
Et les euenemens douteux
Deſſus les peuples langoureux.
Vieux Mulets qui deſſus l'eſchine
Nourriſſent plus de laine fine
Que ne fait la peau d'vn mouton,
Plus de bourre & plus de cotton
Qu'il ne faudroit pour l'embourreure
De cent lodiers : mais l'encolleure,
La grace & la beauté du mien,
Maintenant que i'appelle tien,
Te plaira fort, ie m'en aſſeure.
  C'eſt vn Mulet qui a l'alleure
Douce pour ne bouger d'vn lieu,
Et puis iamais on ne l'a veu
Manger foin, paille ny aueine :
Vn Mulet qui a longue haleine,
Le pié ſeur, & ne bronche pas.
Ne faiſant iamais un faux pas.
C'eſt le Mulet que ie t'enuoye :
Puis que ſortir par autre voye
Tu ne peux de ce mal, reçoy
Ce beau Mulet qui vient de moy :
Puis chaſſe la melancolie
Et me charge la maladie

De ceſte quarte, ſur le dos
De ce Mulet, pour ton repos,
Afin qu'errante & vagabonde
Viſitant quelque nouueau monde,
Elle s'eſtrange deformais
Et chez toy n'habite iamais.

LE DESIR.

Celvy n'eſt pas heureux qui n'a ce qu'il deſire,
Mais bien-heureux celuy qui ne deſire pas
Ce qu'il n'a point : l'vn ſert de gracieux appas
Pour le contentement, & l'autre eſt vn martyre.

Deſirer eſt tourment qui bruſlant nous altere
Et met en paſſion : donc ne deſirer rien
Hors de noſtre pouuoir, viure content du ſien,
Ores qu'il fuſt petit, c'eſt fortune proſpere.

Le Deſir d'en auoir pouſſe la nef en proye
Du corſaire, des flots, des roches & des vents :
Le Deſir importun aux petits d'eſtre grands,
Hors du commun ſentier bien ſouuent les déuoye.

L'vn pouſſé de l'honneur, par flateuſe induſtrie
Deſire ambitieux ſa fortune auancer :
L'autre ſe voyant pauure, à fin d'en amaſſer
Trahiſt ſon Dieu, ſon Roy, ſon ſang & ſa patrie.

L'vn pippé du Deſir, ſeulement pour l'enuie
Qu'il a de ſe gorger de quelque faux plaiſir,
En fin ne gaigne rien qu'vn faſcheux deſplaiſir,
Perdant ſon heur, ſon temps, & bien ſouuent la vie.

L'vn pour ſe faire grand & redorer l'image
A ſa triſte fortune, eſpoind de ceſte ardeur,
Soupire apres vn vent qui le plonge en erreur,
Car le Deſir n'eſt rien qu'vn perilleux orage.

L'autre eſclaue d'Amour, deſirant l'auantage
Qu'on eſpere en tirer, n'embraſſant que le vent,
Loyer de ſes trauaux, eſt payé bien souuent
D'vn refus, d'vn dédain & d'vn mauuais viſage.

L'vn plein d'ambition, deſireux de pareſtre
Fauorit de ſon Roy, recherchant ſon bon-heur,
Auançant ſa fortune, auance ſon malheur,
Pour auoir trop ſondé le ſecret de ſon maiſtre.

Deſirer eſt vn mal, qui vain nous enforcelle :
C'eſt heur que de iouïr, & non pas d'eſpèrer :
Embraſſer l'incertain, & touſiours deſirer
Eſt vne paſſion qui nous met en ceruelle.

Bref le Deſir n'eſt rien qu'ombre & que pur menſonge
Qui trauaille nos ſens d'vn charme ambitieux,
Nous déguiſant le faux pour le vray, qui nos yeux
Va trompant tout ainſi que l'image d'vn ſonge.

LA NVICT.

O DOVCE Nuict, ô Nuict plus amoureuſe,
Plus claire & belle, & à moy plus heureuſe,
Que le beau iour, & plus chere cent fois,
D'autant que moins, ô Nuict, ie t'eſperois.
Et vous, du ciel eſtoiles bien appriſes
A ſecourir les ſecrettes empriſes

De mon amour, vous cachant dans les cieux
Pour n'offenſer l'ombre amy de mes yeux.
Et toy, ô ſommeil ſecourable,
Fauorable,
Qui laiſſas deux amants ſeulets,
Eueillez,
Tenant de la troupe laſſee
L'œil & la paupiere preſſee
D'vn lien ſi ferme & ſi doux
Que ie fus inuiſible à tous.

Porte benigne, ô porte trop aimable
Qui ſans parler me fus ſi fauorable
A l'entr'ouurir, qu'à peine l'entendit
Cil qui plus pres ton voiſin ſe rendit.
Doux ſouuenir trop incertain encore
S'il ſonge ou non, quand celle que i'honore
Pour me baiſer me retint embraſſé,
Bouche ſur bouche eſtroitement preſſé.
O douce main gentille & belle,
Qui pres d'elle
Humble & ſecrete me tiras.
O doux pas
Qui premiers tracerent l'entree!
O chambrette trop aſſeuree
D'elle, de l'Amour, & de moy,
Garde fidelle de ma foy.

O doux baiſers, ô bras qui tindrent ſerre
Le col, les flancs, plus fort que le lierre
A petits nœus autour des arbriſſeaux,
Ou que la vigne alentour des ormeaux!
O léure douce où gouté l'ambroſie,
Et cent odeurs dont mon ame ſaiſie
Se ſentit lors d'vne extreme douceur!

O langue douce, ô trop celeſte humeur,
Qui ſceut ſi bien les feux eſteindre,
Et contraindre
Soudain de ramollir l'aigreur
De mon cœur!
O douce haleine ſoupirante
Vne douceur plus odorante
Que celle du phenix qui part
Du nid où en mourant il ard.

O lict heureux, l'vnique ſecretaire
De mon plaiſir & bien que ne puis taire,
Qui me fis tel que ne ſuis enuieux
Sur le nectar, doux breuuage des Dieux.
Lict qui donnas en fin la iouiſſance,
De mon trauail heureuſe recompanſe :
Lict qui tremblas ſous les plaiſans trauaux,
Sentant l'effort des amoureux aſſaux.
Vous, miniſtres de ma victoire,
En memoire
A iamais ie vous vanteray,
Et diray
Tes vertus, ô lampe ſecrette,
Qui veillant auec moy ſeulette
Fis part liberale à mes yeux
Du bien qui me fiſt tant heureux.

Par toy doublé & par ta ſainte flame
Fut le plaiſir dont s'enyura mon ame :
Car le plaiſir de l'amour n'eſt parfait,
Qui ſans lumiere en tenebres ſe fait.
O quel plaiſir ſous ta clairté brunette
Voir à ſouhait vne beauté parfaite,
Vn front d'yuoire, vn bel œil attirant!
Voir d'vn beau ſein le marbre ſoupirant.

Vne blonde treſſe annelee
Creſpelee :
En double voûte le ſourcy
Raccourcy!
Voir rougir les vermeilles roſes
Par deſſus deux léures déclofes,
Et de la bouche les preſſer
Sans peur d'eſtimer l'offenſer.

Voir vn gent corps qu'autre beauté n'egale,
Où la faueur des Graces liberale,
Des aſtres beaux, de nature, & des cieux,
Prodiguement verſerent tout leur mieux.
Voir de ſa face vne douceur qui emble
L'vn de mes ſens, à fin que tous enſemble
Confuſément ceſt heur ne prinſent pas
Pour ſe fouler des amoureux appas.
Mais, Amour, pourquoy tes delices,
Tes blandices
S'eſcoulent vaines ſi ſoudain
De ma main?
Pourquoy courte la iouiſſance
Traine vne longue repentance
D'auoir ſi peu gouſté le bien
Finiſſant qui s'eſcoule en rien?

Ialouſe Aurore, & par trop enuieuſe,
Pourquoy fuis-tu la couchette amoureuſe
De ton vieillard, & me haſtes le temps
D'abandonner l'amoureux paſſetemps!
Puiſſé-ie autant te porter de nuiſance
Que ie te hay : ſi ton vieillard t'offenſe,
Cherche vn amy plus ieune & plus diſpos,
Et nous permets que viuions en repos.

DISCOVRS. [1]

CHANT DE TRIOMPHE

SVR LA VICTOIRE

EN LA BATAILLE DE MONCONTOVR. [2]

AV ROY.

CELVY qui contre ſon Prince
Eleue le front trop haut,
Et qui trouble ſa prouince,
En fin trebuche d'vn ſaut.
Et ſent la iuſte iuſtice
De ce grand Dieu, puniſſant
De ſon ſceptre rougiſſant
L'horreur de tout malefice.

1. Nous avons respecté les divisions indiquées par les premiers éditeurs, nous bornant à rassembler les pièces éparses classées dans un même genre.

2. Le 3 octobre 1569, entre le duc d'Anjou, frère du roi, et l'amiral de Coligny. Les poètes célébrèrent à l'envi la défaite des Huguenots; Ronsard nous dit que le duc d'Anjou apprit par cœur son hymne de victoire; celui de Belleau n'eut pas moins de succès, car, dit Colletet en faisant l'éloge de cette composition, « si je ne rapporte point icy un des vers de Belleau, » c'est que je les vois entre les mains de tout le monde, et que » je les crois aussy communs que l'eau mesme dont il porte le » nom. »

Au ciel loge vne Deeſſe
Pour les rebelles fureurs,
Qui de peine vangereſſe
Punit les outrecuideurs,
Et ſur la terre où nous ſommes,
Punit ceux qui ſans propos
Troublent le commun repos
Des Dieux, des lois, & des hommes.

Ce n'eſt legere entrepriſe
De s'attaquer à des Rois :
Touſiours Dieu les fauoriſe,
Forge & trampe leur harnois :
Il les ſacre, & les couronne,
De vaillance arme leur bras,
Il les anime aux combas,
Et la victoire il leur donne.

Les Rois ne ſont, comme on penſe,
Eleuez de germe humain :
Il y a de la ſemence
Du fecond & large ſein
Du ciel, puis Dieu ſous ſa targe
Les tient & clos & couuers,
Leur donnant de l'vniuers
Le maniment & la charge.

Auſſi les fils de la terre
Voulans écheller les Dieux,
(Ruſe nouuelle de guerre)
Entaſſerent iuſqu'aux cieux
Monts ſur monts, roches ſur roches,
En grands baſtions quarrez,
Pour combatre remparez,
Et mieux faire leurs approches.

Mais toute leur fortereſſe,
Si toſt qu'on écarmoucha,
Deſſous la main donterefſe
De Iupiter, trebucha,
Broyant menu comme poudre
Les membres de ces grands corps,
Rompus, briſez, noirs & morts
Sous les eſclats de la foudre.

Ainſi les bouches mutines
De l'eſcadron Typhean,
Accablé ſous les ruines
Des monts, au camp Phlegrean,
Souflent à chaudes haleines
Encore deſſous les monts
Et le ſoufre, & les charbons,
Cruel teſmoin de leurs peines.

Quelle greſle, quel orage,
Dieux! quelle eſtrange fureur,
Quel affront, quel brigandage,
Quel maſſacre, quelle horreur,
Souffre noſtre nourriciere
France, ia par tant d'hyuers
Portant ſes deux flancs couuers
D'vne vermine eſtrangere?

Forçant tous ſainctſ priuileges,
Ils ont polu les ſainctſ lieux,
Et de flammes ſacrileges
Bruſlé les maiſons des Dieux:
Puis de cent cruautez rares
Deſſous leurs glaiues bourreaux
Fait mille meurdres nouueaux,
Marque vrayment de barbares.

Ils ont de leurs mains brigantes
Volé les temples facrez,
Et les ombres innocentes
Des fepulchres empoudrez,
Fait tradimens incroyables,
Meurdres que ceux qui viendront
Apres nous, point ne croiront,
Tant ils font efpouuentables.

Cefte brigade animee
Et de rage & de fureur,
Courant fus à main armee
Pour renuerfer le bon-heur
Et le repos de la France,
Peut bien maintenant fentir
Dedans l'ame vn repentir
De fa folle outrecuidance.

Sus donc France ma nourrice,
La perle & le petit œil
Du monde, qu'on s'efiouyffe!
Auant, qu'on laiffe le dueil,
Qui defia par tant d'annees
Flotte deffus ton beau chef,
Dechiré pour le mechef
Des cruelles Deftinees.

Diray-ie les impoftures
Dont ils ont pipé les grans,
Et les promeffes pariures,
Amorce des ignorans?
Sans les entreprifes folles
Pour attirer l'eftranger,
Le Rhin, la Meufe & la mer
Enyurez de leurs parolles?

Ceux qui ſous l'Ourſe Germaine
Sentent les mordans Hyuers,
Et ces Rouſſeaux (1) dont l'areine
Se renferme entre deux mers,
Sont arriuez ſecourables
A ceſt eſcadron mutin,
Pour auoir part au butin
De ces troupes miſerables.

Diray-ie les vieilles ruſes
De ceſt impudent fuyart,
Le iargon, & les excuſes
Qu'il braſſoit pour faire part
A noſtre Roy, dont la deſtre
Luy fera ſentir combien
En fin on reçoit de bien
Pour s'attaquer à ſon maiſtre.

Sus donc maintenant qu'on chante
Les diuins honneurs des Dieux,
Du Roy, du Frere, & qu'on vante
Leurs beaux faicts victorieux :
Auec les Dieux ces deux Princes
Ont defaict leurs ennemis,
Vaincus, chaſſez, & remis
En liberté leurs Prouinces.

Le ciel ſe pare d'eſtoiles,
Les montagnes de foreſts,
La mer de mats & de voiles,
Et de peupliers les lieux frez :

1. L'armée des Calvinistes était en partie composée de Flamands, d'Allemands et d'Anglais : par rousseaux, le poète désigne les Anglais; on dit encore aujourd'hui les blonds habitants d'Albion.

Les Dieux n'ayment que la gloire,
Les fronts vaillants & guerriers
L'honneur des chaſtes lauriers,
Noble marque de victoire.

L'honneur donna la vaillance
A l'Amphitryonian,
De donter la violence
Du fier lyon Nemean,
Ieune encor, puis ſes faits d'armes
Le mirent au rang des Dieux :
L'honneur guide dans les cieux
Les preux & vaillans gendarmes.

En ſa ieuneſſe Alexandre,
Epoinçonné de l'honneur,
Courut l'Indois pour ſe rendre
De tout le monde vainqueur:
L'Arabe, & l'onde perleuſe
Qui voit naiſtre le ſoleil,
Veit le ſuperbe appareil
De ſa main victorieuſe.

Cil qui honore ſa vie
Au prix d'vne belle mort,
Ne porte iamais enuie
Aux ans : l'honneur eſt le fort
Qui rempare la prouince.
Bref celuy meurt bien-heureux
Qui ieune & cheualeureux
Verſe ſon ſang pour ſon Prince.

Auſſi l'honneur a fait croiſtre
Le cœur à ce grand guerrier,
A ce grand Duc dont la deſtre

S'eſt acquiſe vn beau laurier,
Pour honorer ſa conqueſte,
Et couronner ſon beau front,
Qui ieune a domté l'affront,
Et l'horreur de la tempeſte. (1)

Ainſi qu'on ne pouuoit croire
Qu'en ſon enfance Apollon
Deuſt remporter la victoire
Du ſerpent à l'œil felon,
Qui trainoit (peſante charge)
Vn grand ventre à dos rampant,
Et couuroit plus d'vn arpant
Deſſous ſon écaille large.

Delphes reſte eſpouuantee
Voyant ce monſtre abbatu
Sous la ieuneſſe indomtee
De ce Dieu, dont la vertu
Fiſt lors clairement paroiſtre
En ce combat furieux,
Que cil qui ſe prend aux Dieux
En fin tombe ſous leur deſtre.

Ainſi noſtre pauure France
Noire de pleurs, & de peur,
Preſque veufue d'eſperance
D'auoir iamais ce bonheur
De voir eſclarcir l'orage

1. Le duc d'Anjou comptait à peine dix-huit ans. Dans cette bataille figuraient, à la tête des deux armées, quatre princes du nom de Henri, dont le plus âgé n'avait pas dix-neuf ans : Henri de France, duc d'Anjou; Henri de Lorraine, duc de Guise; Henri de Bourbon, prince de Condé, et Henri de Bourbon, prince de Navarre et de Béarn, duc de Vendôme.

De ces vents feditieux,
Voit ce Duc victorieux
De ce grand monftre fauuage.

Monftre qui de fon haleine
Empoifonnoit l'air François,
Les eaux, les prez, & la plaine,
La mer, les monts, & les bois :
Dont la pefte vniuerfelle
Defia rampoit par les champs,
Pefte mefme que les grands
Nourriffoyent deffous l'effelle.

Ny la vaillance Efpagnolle,
Ny la main du fier Anglois,
Ny ceux qui deffous le pole
Ont endoffé le harnois,
Ny la rufe Piedmontoife,
Ny le guerrier Bourguignon,
Le Flament, ny le Breton,
Ny l'impofture Albigeoife,

N'ont iamais tenté de faire
La moindre des cruautez,
Que ce trouble populaire
A fait dedans nos citez :
Ny iamais tant outragee
Noftre France, à leur abort,
Qu'a faict le cruel effort
De cefte troupe enragee.

Entre l'vne & l'autre riue,
Deffus la plaine de Gron,
De Toüé & de la Diue,
Se rangent en efcadron,

Enflez defia de la gloire :
Mais, las! ils ne ſçauoyent pas
Que ce grand Dieu des combas
Porte en ſa main la victoire.

Là ces troupes ſe font iointes :
Mais les prophetes oyſeaux
Ne branloyent leurs ailes peintes
Sur le coulant des ruiſſeaux
Pour le parti des rebelles:
Car Dieu deſſous ſa grand'main
Conduiſoit tout le deſſain,
Et l'empriſe des fidelles.

Et toy, qui eus en partage,
De Dieu, comme ſucceſſeur,
Le bras, le cœur, & l'image
Du pere, & l'heur & l'honneur,
Et qui as ſur la terrace
Des murs foibles de Poitiers,
Planté cent & cent lauriers,
Vrais heritiers de ta race :

Qui forçant tous les deſaſtres
Du temps, braue as combatu
Les foudres opiniaſtres
Du canon, par ta vertu :
Puis deliurant la muraille
De peur, de ſac, & de fain,
Heureux te trouues ſoudain
Au fort de ceſte bataille. (1)

1. L'auteur s'adresse ici à Henri de Guise qui soutint vaillamment le siége de Poitiers contre l'amiral de Coligny.

Où comme ce grand Achile
Deſſus le coulant des eaux
De Scamandre, file-à-file
Verſas hommes & cheuaux
Dedans le ſang qui ondoye
A flots pourprez par les chams,
Remarquant tes ieunes ans
D'vne chere & noble playe.

La terre tremble esbranlee
Deſſous l'effroyable horreur
Des cheuaux, quand la meſlee
Commence entrer en fureur :
Le ciel fremit de l'orage
Des coups, des cris, & du ſon,
De la flamme & du canon
Se braſſe vn eſpais nuage.

Mars ſoudain laiſſe la Thrace
Pour voir ce cruel eſtour,
Mais veſtu d'vne autre grace
Qu'il eſt pour faire l'amour,
Quand de la léure doree
De Venus au blanc tetin,
Il prend vn baiſer ſucrin
De ſa bouchette pourpree.

La creſpine cheuelue
De ſon beau poil iauniſſant
Ne s'eſgaroit creſpelue
Deſſus ſon col blanchiſſant :
Vn morion ſur ſa teſte,
D'or fin brilloit flamboyant,
Vn grand panache ondoyant
Flottoit le long de la creſte :

Sa poitrine bien garnie
D'vn corcelet Lemnien,
Le labeur & l'induſtrie
Du Sterope Eolien.
Bref armé de telles armes
Qu'il eſtoit, lors qu'il chaſſa
Du ciel & qu'il terraſſa
Les corps de ces fiers gendarmes.

Puis s'eſlance ſur la croupe
Du courſier du grand vainqueur,
Le duc d'Aniou, à la troupe
Donnant la force & le cueur.
« Charge (diſt-il à ce Prince) :
Les armes que i'ay au poing
Prennent auiourd'huy le ſoing
Du Roy, & de ſa Prouince.

» Que les troupes blanchiſſantes (1
De ceſt eſcadron mutin,
Soient teintes de mains ſanglantes :
Ils vont contre le Deſtin.
La cauſe fait les alarmes :
Iuſte, elle donne le cueur :
S'elle eſt iniuſte, la peur
Du poing fait tomber les armes.

» Charge donq, le temps ſe paſſe :
Moy qui meſnage le temps,
Du Roy ie garde la place,

1. Mezeray rapporte que Coligny, hésitant à livrer bataille et voulant passer la Dive pendant la nuit, avait ordonné à ses troupes de revêtir leurs chemises par dessus leurs uniformes, afin de pouvoir se reconnaître; le poète fait ici allusion à cet étrange travestissement.

Et les lauriers triomphans. »
Soudain à teſte baiſſee
Il enfonce dans leurs rancs,
Peſle-meſle entrant dedans,
Et la troupe a renuerſee.

Comme la face doree
De l'Aurore au char pourprin,
Monſtrant ſa bouche ſacree
Moitte encor du bain marin,
Entre les autres lumieres
Du ciel, marche flamboyant :
Ainſi paroiſt foudroyant
Ce Duc és troupes guerrieres :

Moiſſonnant ceſte vermine
De Reiſtres empiſtolez, (1)
Et la brigade mutine
De leurs ſoldats euolez,
D'vne main prompte & habile,
A grans coups de coutelas,
Ainſi que tombent à bas
Les eſpics ſous la faucille.

La terre eſt toute ionchee
De corps naurez & ſanglants,
Bronchant la teſte panchee,
Effroyez des aſſaillants :
Terre de ſang enyuree
Des corps nuds, qui ſans tombeaux
Seruent de gorge aux corbeaux,
Aux chiens & loups de curee.

1. « La cavalerie françoise prenoit grand plaisir aux lances » celle des reistres aux pistolets, » lisons-nous encore dans Mezeray. De là l'expression : Reistres empistolez.

Et croy que les Deſtinees
Humaines ordonneront,
Qu'apres de longues annees
Ceux-là qui renuerſeront
Le champ qui ces corps enſerre,
Pleurant, maudiront les os,
Qui ont banni de repos
Le ciel, la mer & la terre.

Hors le coulant de ces ondes,
Tiedes & rouges de ſang,
Les Nymphes aux treſſes blondes
Se montrent iuſques au flanc,
Chantant la victoire belle
Autour de nos eſtendars,
Marquant le dos des fuyars
D'vne vergongne eternelle.

Ainſi touſiours la victoire,
Mon Roy, ſur tes eſtendars
Se puiſſe aſſeoir, & la gloire
Sur le front de tes ſoudars :
Et de ſon aile enuironne
Ton Frere, ce grand guerrier,
Et luy treſſe de laurier
Sur le chef vne couronne.

Ainſi te ſoyent fauorables
Les Cieux, & les Dieux amis,
Pour abaiſſer ſecourables
L'orgueil de tes ennemis :
Ainſi tes beaux lis floriſſent
Sous l'air d'vne douce paix,
Et floriſſant à iamais
Sous l'orage ne terniſſent.

Pendant retourne ta face,
Seigneur, & que ton œil doux,
Sous les torrens de ta grace
Puiſſe eſcouler ton courroux,
Retenant ſous l'ordonnance
De l'Egliſe, & de ta loy,
Le ſceptre de noſtre Roy,
Ton nom, ton peuple, & ta France.

DICTAMEN METRIFICVM

DE BELLO HVGVENOTICO ET REISTRORVM PIGLAMINE, AD SODALES. (1)

TEMPVS erat quo Mars rubicundam ſanguine ſpadam
Ficcarat crocco, permutaratque botilla,
Rõflabatque ſuper lardum, vacuãdo barillos,
Gaudebatque ſuum ad ſolem diſtendere ventrem,

1. Ce genre de poésie, assez justement oublié aujourd'hui, était fort en honneur au XVIe siècle. Née en Italie, la poésie macaronique a conservé jusqu'au nom de son mets national (macaroni). Odassi de Padoue passe pour en être le créateur. Après lui, Théophile Folengo, moine bénédictin de Mantoue, sous le nom de Merlin Coccaie ; Antonius de Arena, gentilhomme provençal, composèrent dans ce genre plusieurs poèmes qui eurent un véritable succès. Rabelais a souvent transporté dans la prose française le style macaronique de la poésie italienne, mais c'est Remy Belleau qui se chargea de faire revivre ces facéties dans lesquelles il est resté maître. « Son poème est fort estimé par » ceux qui s'y entendent, » dit dom Liron ; « c'est un chef- » d'œuvre du genre, » écrit le P. Nicéron ; et de fait, si tout le sel dont Belleau a parsemé son burlesque récit n'est pas également fin, si de nombreux grains demanderaient à passer derechef par l'égrugeoir ; si enfin, et ce serait le plus grave reproche à adresser à notre auteur, ses cyniques peintures excitent parfois

Et conni (1) *horridulum Veneris gratare pilamen,*
Vulcanique ſuper pileum attacare penachium :
Nam Iouis interea clochitans dum fulmen aguiſat
Et reſonare facit patatic patatacque ſonantes
Enclumas, tornat candens dum forcipe ferrum
Martelloſque menat, celeres menat ille culatas
Et forgeronis forgat duo cornua fronti,
Sic tempus paſſabat omans cornando bonhomum
Artes oblitus ſolis, Diuumque brauadas,
Non corcelletos, elmos, non amplius arma,
Nil niſi de bocca Veneris Mars baſia curat :

le rire en jetant le sarcasme sur la victime, il ne sait pas moins, dans ses énergiques et mâles accents, fustiger rudement les excès des Reistres qui promenaient au nom de la religion le pillage et le meurtre à travers la France.

La *charge* de Belleau fut suivie d'une autre charge ayant pour titre : *Cacasanga reistro suisso Lansquenetorum*, per M. S. B. Lichiardum, recatholicatum spaliporcinum poetam, farce à laquelle Et. Tabourot répondit sur le même ton.

En quelle année fut composé le *Dictamen metrificum?* Probablement en 1570, alors que les Reistres, vaincus à Jarnac et à Moncontour, se débandèrent pour se répandre dans le Poitou et l'Orléanais. Les premières impressions du *Dictamen*, in-4° et in-8°, ne portent ni lieu ni date; ce poème figure à la suite des éditions des Odes d'Anacréon, données par Robert Granjon, Paris, 1571, et par Nicolas Bonfons, Paris, 1574; on le trouve dans le deuxième tome des éditions posthumes. Réimprimé dans diverses éditions de l'Eschole de Salerne, trad. de J. de Milan (Paris, s. d., in-12, in-4°, 1653), on le voit également à la suite de la réimpression des poèmes macaroniques d'Arena (stampatus in stampatura stampatorum, 1670). Le *Dictamen metrificum* a encore été insère dans les œuvres du savant auteur allemand Genthe (Hall, 1829); dans celles de A. Cunningham d'Edimbourg (1801); de W. Sandys (Londres, 1831); M. Dellepierre, de Paris (1842); enfin M. Brunet, de Bordeaux, dans une remarquable étude sur Théophile Folengo (1862), ont donné de nombreux extraits du poème macaronique. N'oublions pas notre compatriote Thomassu, qui, dans ses *Recherches historiques sur Nogent-le-Rotrou* (Nogent, P. Gouverneur, 1832), a également imprimé ce poème tragico-comique.

1. *Et pottæ horridulum....* » dit l'éditeur de l'Eschole de Salerne (Paris, in-4°, 1653). Cette édition donne quelques variantes qui ne nous semblent pas heureuses et que nous négligeons en partie.

Basia quæ diuos faciunt penetrare cabassum.
Omnia ridebant securum, namque canailla
Frantopinorum spoliata domumque reuersa
Agricolam aculeo tauros piccare sinebat,
Et cum musetta festis dansare diebus
In rondum, vmbroso patulæ sub tegmine fagi,
Denique pastillos paruos tartasque coquebat
Pax cœlo delapsa, nouam sponsando brigatam.
Ceruellos hominum ecce venit piccare tauanus :
Hunc muscam guespam veteres dixere vilani,
Asper acerba sonans quo tota exterrita syluis
Diffugiunt armenta : furit mugitibus æther
Concussus, fratrum fremuerunt claustra minorum, (1)
Ecce venit, veniensque replet tinnitibus vrbes :
Infermus quid sit, paradisus, quidue diablus,
Quidue fides, quid relligio, quid denique cœlum
Omnes scire volunt, per psalmos, per catechismos
Omnibus æternæ fitur spes vna salutis.
Incagant primum Papæ, rubeisque capellis,
Euesquis, pretris, paruos semando libellos,
Succratis populumque rudem amorçando parollis,
Postea sancta nimis, sed garrula predicantum
Turba subit, qua turbidior non visitur vsquam,
Infernum turbauit enim, cœlumque solumque,
Et dedit innumeros flammis, & piscibus escam.
Nec pluris faciunt pantoufflam sacrosanctam,
Quam faciunt veteres rognosa in calce sauatas.
Ah! pereat, cito sed pereat miserabilis ille
Qui menat in Françam nigra de gente diablos
Heu pistolliferos Reistros, traistrosque volores
Qui pensant nostram in totum destrugere terram,
Nunquam visa fuit canailla brigandior illa,

1. Les trois vers qui précèdent manquent dans l'éd. de 1574 et dans celle de l'Eschole de Salerne.

Egorgant homines, ſpoliant, forçantque puellas.
Nil niſi foreſtas (domicilia tuta brigantum)
Cherchant luce, tenent grandes ſed nocte caminos.
Blaſphemare Deum primis didicere parollis,
Arreſtant homines, maſſacrant, inque riuieras
Nudos deiiciunt mortos, paſcuntque grenouillas.
Piſtolliſque ſuis faciunt tremblare ſolieros
Stellarum, mala razza virũm, bona ſalſa diabli. (1)
Semper habent multo nigrantes puluere barbas,
Semper habent oculos colera, vinoque rubentes,
Lucentes bottas multa pinguedine lardi,
Et cum bandiera longos ſine fine capellos
Nigra quibus pendet caſtrati pluma caponis.
Non guardant vnquam dritto cum lumine quemquam,
Sed guardant in qua magazinum parte gubernet,
Siue ferat burſa, pourpointo, ſiue bragueta.
Relliquias rapiunt, mitras, croſſaſque doratas,
Platinaſque, cruceſque, adamantas, iaſpidas, aurum,
Veluceas cappas, & totum mobile Chriſti
De magnis feſtis, de viuis, deque trepaſſis.
Altaros, Chriſtum ſpoliant, caliceſque rapinant,
Egliſas ſotoſopra (2) *ruunt, muroſque ruinant,*
Petra ſuper petram vix vna aut altra remanſit.
Omnia Sanctorum in pieſſas ſimulacra fracaſſant,
Permingunt fontes, benedicta, ciboria, miſſam,
Incagant pretris, monſtrantque culamina Chriſto.
Dica ego ſuſpirans, oculis lacrymantibus, omnes
Horribiles caſus, quos in ſacagamine vidi?

1. La version de l'Eschole de Salerne est celle-ci :

Pistollisque suis faciunt tremblare solieros.
Stellarum mala razza virum bona salsa diabli
Semper habent.....

Solieros y est traduit par « les hommes seuls » et *stellarum* se rapporterait à *razza virum*, interprétation qui nous paraît fautive.

2. Sens dessus dessous.

Vidi Sampietros, Crucifixos, Virgo-Marias,
Sebaſtianos, laceros crudeliter ora,
Ora manuſque ambas, populataque tempora raptis
Auribus, & truncas inhoneſto vulnere nares.
Heu pietas, heu heu ſacris compaſſio rebus!
Omnia diripiunt, vnglisque rapacibus ipſa
Condita de chaſſis brulant oſſamina ruptis
Aut procareſmo canibus rodenda relinquunt.
Vt ſolet incautos laniare famelicus agnos
Dente lupus, gaudetque ſatur de cæde recenti.
Coillones (1) *ſacros pretris, monachiſque reuellunt,*
Deque illis faciunt andouillas atque bodinos,
Aut ceruelaſſos pratiquo de more Milani.
Taillant auriculas, collo faciuntque cathenas,
Et ſine raſouero raclantque lauantque coronas,
Quam marquam vocitant maior quam beſtia fecit,
Vnctos eſcoriant digitos, merdantque breuierum,
Et fœcunda premunt tractis genitoria cordis
Vt dicant vbi ſcutorum requieſcat aceruus,
Factus de miſſis, de veſpris, deque matinis,
De Chriſto, altariſque bona de meſſe coactus.
Heu poueros mortos de bieris deque ſepulcris
Tirant, effoſſum vt poſſint pillare piumbum :
Spauantant homines oculis, goticiſque parollis,
Et cum goth, ſtofh, trinh, viuos mortoſque fatigant.
Hoc ſolamenter dicam: vidi ipſe brigatam
Pretorum templi viſis in limine Reiſtris
Concagare ſuas nimia formidine bragas.
Namque alij furnos, alij ſubiere latebras,
Marineras, caueas, puteos atque antra ferarum,
Et fugere procul, miſſa veſpriſque relictis,
Vt timidi fugiunt viſo falcone canardi.
Nil illis troppo calidum, fredumue diablis,

1. L'édition précitée porte *Testiculos*.

Omnia coniiciunt carretis atque cauallis (*a*)
Chaudrones, pintas, plattos, rezacalda, ſalieras,
Landieros, brochas, lichefrittas, pottaque piſſos,
Ænea, cuprea, ferrea, lignem, denique totum,
Vnum omnes meſtierum agitant quo vita paratur,
Cuncta volant, ventremque replent de carne ſalata,
Edocti plenis animam tirare botillis
Et bene compoſito rictu imboccare barillos.
Hei mihi! quod vinum Francum tam vaſta lauarit
Ora, ſiti æterna flammiſque voracibus vſta.
Ite ite ad Rheni fauces ſitibunda propago,
Perpetuoſque ignes liquidis extinguite lymphis.
Ite exſiccatis vindemia chara tonellis,
Ite, nec in noſtrum tam dulce recurrite vinum.
Feſta dies aderat Martini ſemper equeſtris,
Cuius lœua tenet chlamydem, premit altera ſpadam.
Hic caualierus eques gallanditer vſque cauallo
Inſidet, auratis bardis, panachiſque ſuperbo,
Piaffam inter ſanctos faciens, ſemperque paratus
Partem mantelli ſtropiato ſcindere diablo,
Hac quiſque in cheram ſeſe diffundit amicam :
Namque omnes agitant conuiuia lœta, probantque
Dolia perçando, caueis noua muſta recluſis.
Iſtum namque diem paſſant genialiter omnes
Cum maſquis centum, centumque momonibus auctum,
Feſta ſed infeſti infeſtarunt ſacra mutini. (1)
Nam quis erit vere caldum qui dicet alarmum,
Cum mollinorum (populo tramblante) rotantes
Plus centum tremulis flagrarent ignibus alœ?

a. Var. (1574) :

Omnia coniiciunt carrettis atque ſomieris

1. L'Eſchole de Salerne dit *matini* (mastins).
Ces douze vers qui précèdent manquent dans l'édit. de 1574.

Courritur ad clochas, don don quæ ſæpe frequẽtant?
Toxinumque ſonat, timidi trompetta villani,
Et taborinorum plan plan, fara ramque tubarum
Auditur per totam vrbem, fit clamor, & ingens
Fit ſtrepitus, populuſque volãs rareforqua frequentat.
Pars animoſa ruit, merdat pars altera braguas,
Pars ſentinellas ponit, guardaſque redoublat,
Merces quiſque ſuas retrahit, ſerratque botiquam,
Eſcudos ſerrat veteres, ſerratque culamen,
Merdoſas ſerrantque nates animoſiter omnes :
Sunt qui moſquettos, colourinas, paſſauolantes
Supra parapettos, caſamattas, atque riparos
Braquant, vt poſſint flammas depellere flammis.
Sic ita formicæ vadunt redeuntque frequenter
Victum portando ſpallis pro tempore fredo :
Feruet opus, populuſque niger noua grana ſoterrat.
Briga fit armati populi, timor arma miniſtrat,
Qui portat brocham, qui lançam, qui iauelinam,
Hic pertuſanam, ſpadam groſſoſque petardos
Veſtitos rouilla & cargatos ante mil annos.
Hic barras aptat portis, armatque feneſtras
Magnis ſaxorum cumulis, petriſque quadratis
Et centum greſſis, lanternis, potaque piſſis,
Quadrupedum quatiunt argentea ferra pauamen, (a)
Moreque Sangeorgi courſieris atque roſſinis
Nocturnus Guettus plateas galopando ſubintrat,
Donec fit iournus quo non iournallior alter.
Quod ſi iterum redeat, ciues iterumque laceſſat
Seditio, inficiens mutino brouillamine Françam,
Forte quid expediat, ſocij, iam quæritis, iſtam
Linquamus profugi patriam, natoſque, lareſque,

a. Var. (Esch. de Sal.) :

Quadrupedum iaciunt argentea ferra pauorem,

Fana, lupiſque rapacibus atque brigandis :
Soulieris poudram ſecouemus, abire neceſſe eſt
Quo noſcumque ferunt plantæ, quo pontus & aer
Nos vocat, ad ventum plumam iaciamus amici.
Sed iuremus in hæc, currant prius in mare cerui,
Et piſces boſcos habitent, & flumina catti,
Et Noſtradamæ prius altas Sequana turres
Exuperet, prius agna lupos, lanietque feroces,
Quam nobis redeat redeundi ſola voluntas.
Hinc procul, hinc igitur, procul hinc fugiamus amici,
Inque nouas terras, Breſillum, ſeu Calicutum
Migremus ſubito fatis melioribus acti,
Albanos, Arabas, Parthos, gentemque Moreſquam,
Perliferoſque maris campos, Indoſue petamus,
Qui procul hinc habitant extrema culamina mundi :
Turget vbi ſemper muſcatis vua racemis,
Floret vbi ſemper muguetta, canella, giroflus,
Magnaque formaio freſco montagna liqueſcit,
Albeſcunt vbi lacte nouo cita flumina ſemper
Et mouchæmellis paſſim ſua mella repandunt,
Hic truncis vbi burra fluunt Vanuæa cauatis,
Somnus vbi dulcis, requies vbi ſemper amœna,
Prædica, nec certis, ſignoribus, atque prieris
Suffarcita nouum ſparſit fœcunda venenum,
Nec catechiſmus adhuc nigri farina diabli,
Seditioſa nimis, nec turba nefanda miniſtri,
Qui manibus iunctis oculos ad ſydera driſſant
Et male pegnatam portant in pectore barbam,
Ora melancolico pingentes illita plombo,
Troublarunt nondum mutino troublamine gentem
Caluinus, nec Beza ſuæ duo vulnera terræ,
Qui ſemauerunt peſtem, cancrumque tenacem
Fœlici nondum poſuere cubilia terræ,
Terræ vbi Lutheros, Zuinglieros, Anabaptiſtas,
Albigeos, Nicolos, infanda nefandaque terris

Nomina, Huguenotico nunquam ſatiata veneno
Eſt audire nefas, illic namque omnia rident,
Ridet humus, rident pueri, ridentque puellæ.
Illic namque canunt canſones, atque ſonetos,
Miſcendo preſſim luctantibus humida linguis
Oſcula, difficili faciles in amore miniſtros.
Hic lauros agitant verdos, herbaſque nouellas
Venticuli molles, tepidi ſufflaminis auræ :
Illic verdentes fagi, cedrique pinique
Largos protendunt ramos, vmbraſque fugaces :
Non ibi villani ſocco, cultroque fatigant
Arua, iugo indomiti ſubeunt nec colla iuuenci.
Semper enim non cultus ager ſata læta raportat.
Non ibi ſpinoſis buiſſonibus atra tumeſcit
Vipera, nec colubræ pando ventramine repunt :
Semper ibi ſed grata quies & plena voluptas.
Non ibi bruſlantur nimio caldore Leonis
Arua, nec vrenti de ſole creuata fatiſcunt,
Nulla gregi clauelata nocet, fallaxque veneni
Herba, nec incanto nocet hic sorciera maligno,
Semper ibi ver perpetuum, ſemperque moratur
Alma quies, par imperium, ſorſque omnibus æqua.
Pluraque fœlices mirabimur, hic vbi ſemper
Temperies æterna manet, cœlique ſolique.
Ergo migremus ſocij : nam Iuppiter illam
Secreuit nobis patriam ſimulatque rigenti
Aere, dehinc multo rouillauit ſecula ferro.

———

ELECTION DE SA DEMEVRE.

A AMADIS IAMIN. (1)

PVISQVE ma Maiſtreſſe dedaigne
L'honneur des bois (*a*), & la campaigne,
Puiſque les tertres boſſelus,
Et les ruiſſelets mouſſelus,
Le cryſtal des ondes ſacrees,
L'email des verdoyantes prees,
La frayeur d'vn antre fourchu,
L'ombre d'vn boccage branchu,
Luy deſplaiſent, & que ſa flame,
Nourrice d'Amour, ne s'enflame

a. Var. (1574) :
L'horreur des bois...

1. Tu n'es heureux, Jamin, pour estre seulement
Le chéri d'Apollon et de sa chaste bande,
Et pour estre appellé à cette faveur grande
Que d'avoir de Ronsard le cœur entierement....
Mais ie te dy heureux d'autant que nostre France,
Qui les gentils esprits bien rarement avance,
T'œillade, et te promet sa grace à l'avenir, etc.

Tel est l'éloge qu'en fait un de ses contemporains, Guillaume du Buys, éloge que la postérité ne s'est point refusée à consacrer.

Amadis Jamin était champenois, né à Chaource, à peu de distance de Troyes. Ses œuvres sont divisées en cinq livres et renferment, outre divers mélanges à l'adresse de Charles IX et des princes de la cour, un charmant petit poème sur la chasse.

Les vers d'Amadis Jamin ne s'élèvent pas à la hauteur de ceux du maître, mais on y trouve un rare parfum de naturel, de « douce franchise. »

Une première édition des œuvres de Jamin a été donnée par Robert Estienne (Paris, in-4°, 1575); elles furent encore réimprimées in-12, en 1579, Mamert Patisson, puis en 1582; enfin un second volume, presque exclusivement composé de poésies religieuses, parut en 1584 (Paris, in-12, Félix Le Mangnier).

En lieu ſolitaire & reclus :
Quant à moy ie ne viuray plus
Egaré loing du populaire
Ny des citez, pour luy complaire,
Auſſi qu'en rien ne m'y deſplaiſt
D'autant que ie voy qu'il luy plaiſt.
  Adieu donc garſes foreſtieres,
Adieu pucelles fontainieres,
Cheurepiés, Satyres cornus,
Faunes, Siluains, & Dieux connus
Non que de leur terre voiſine,
Et de l'innocente poitrine
Du laboureur & du berger,
Sans plus loing leur gloire eſtranger.
  Adieu donc, puiſque ma Maiſtreſſe
Orphelins d'honneur vous delaiſſe,
Detournant de vous ſes beaux yeux,
Ie croy qu'en l'obſcur de ces lieux
Amour ne fait plus ſa retraitte,
Mais que d'empriſe plus ſecrette
En quelque ville ſeparé
Loing de vous il s'eſt eſgaré,
Enyuré de la douce grace
De celle qu'il ſuit à la trace,
Comme vn limier trouue diſpos
Le cerf craintif en ſon repos.
Quant à ma Dame ie ſçay bien
Que plus n'y eſt, & ſçay combien
Maintenant elle vous dedaigne :
Car elle s'eſt faicte compaigne
De Pallas Minerue aux yeux pers,
Et moy l'vne & l'autre ie ſers.
  O que i'eſtime eſtre barbare
Celuy qui de ſon gré s'eſgare
Loing de ces deux diuinitez,

L'honneur des plus belles citez,
A qui les champs maintenant plaifent,
Maintenant les villes defplaifent,
Seiour de l'Amour efpineux,
Et d'Apollon aux blonds cheueux.
  Amour parle noftre langage,
Amour archer n'eft fi fauuage,
Qu'il eftoit lors qu'il encordoit
Son arc à peine, & s'abordoit
Plus toft à quelque cueur champeftre
Qu'à cil qui le pouuoit cognoiftre :
Lors il n'auoit le bras archer
Pour enfoncer, pour defcocher,
Et fi n'auoit la main meurdriere
Pour guider fa fleche legere
A quelque cueur de blanc en blanc
Traperçant l'vn & l'autre flanc,
Enrouillant fon arme mutine
En fa force trop enfantine.
  Il ne cognoiffoit pas encor
Qu'eftoit celle à la pointe d'or,
Et comme morne la plombee
Reftoit fur le refus courbee.
Mais las maintenant quelle main
Il a pour enferrer vn fein,
Et le troubler d'vne tourmente
Plus forte que celle qui vente
Deffus la mer par tourbillons
Raboteufe en mille fillons!
Il ne va maintenant en quefte
Pour le bouuier, ny pour la befte,
Mais bien pour triompher d'vn cueur
Braue, & pour fe rendre vainqueur,
Vainqueur non feulement des hommes,
Mais des Dieux, dont fugets nous fommes.

Depuis qu'il commence à hanter
Les villes & les frequenter,
Il ſent ſa court, & ſe deguiſe
D'vn maſque artizan de feintiſe,
Et n'a rien de ruſtic en ſoy
Qui tienne rigueur à ſa loy.
Il eſt riche de courtoiſie,
Ciuil, gaillard, ſans ialouſie :
Ou s'il en donne occaſion,
Pour eſtaindre la paſſion
Il a la drogue & la racine
Pour faire douce medecine,
Et donner prompt allegement
Par vn ſecret enchantement.
Ha mon Dieu que ie reçoy d'aiſe
Quand pour couurir la viue braiſe
Et pour en cendre l'amortir,
Ie voy ma Maiſtreſſe ſortir
De ſa maiſon toute gaillarde,
Et que d'vne alleure mignarde
Semble me dreſſer les apas
A la cadance de ſes pas!
Ou quand d'vne aiguille mignonne
Deſſus la gaze elle façonne,
Ayant son paſſereau mignon,
Les douze lettres de ſon nom,
Ou quand par la troupe voiſine
Deuiſe auecques ſa couſine,
Par deſſus toutes paroiſſant,
Comme on voit le premier croiſſant
Parmi le cryſtal d'vne nuë
Luire entre la troupe menuë
Des aſtres beaux : non de la voir
Seulette aux champs, & receuoir
Le froid, la pluye, & vagabonde

Griller fa cheuelure blonde,
Son front, fa delicate peau,
Ses yeux, fa bouche, & fon teint beau
A la chaleur la plus ardante,
La plus chaude & la plus boüillante
Que l'auanchien darde fur nous,
Meu de colere & de courrous.
Ou foit que le fouillard autonne
Nous fafche, ou que l'hyuer friffonne
Iufque au foyer de la maifon,
Ou que la plus gaye faifon
D'vn œil roufoyant nous conuie,
Ie ne prendray iamais enuie,
Voulant toufiours faire l'amour,
Aux champs de faire long feiour.
Auffi Diane bien apprife
Rougiffoit du berger d'Amphryfe
Son frere, quand ell' le trouuoit
Chargé d'vn faix qui le greuoit,
Courant par la plaine bruflante
Apres vne fafcheufe amante,
Qui les pas en rien n'eftimoit
Du Dieu qui chaftement l'aymoit.
Combien de fois s'eft courroucee
Latone, de voir abaiffee
La maiefté de fon fils beau,
Pour eftre garde d'vn troupeau?
Voir fa perruque heriffee,
Sa main poudreufe & creuaffee,
Bafané le fraiz de fon teint,
Du chaud ou de la bize atteint,
Pour en vain fuyure vne cruelle,
Farouche, ruftique, & rebelle,
Qui plus encor pour s'obftiner
Ayma pluftoft s'enraciner

En laurier que d'eſtre fuyuie
D'vn qui l'aymoit mieux que ſa vie,
Voulant pour la contenter mieux
En faire vn aſtre dans les cieux?
  Iamais Iunon ne fut ſaiſie
D'impatiente ialouſie
Pour voir Iupiter amoureux
En ſon theatre bien heureux :
Mais bien pour le honteux eſchange
De ſa grandeur en choſe eſtrange,
Oubliant ſon foudre vſité
Teſmoing de ſa diuinité,
Oubliant ſa deſtre puiſſante
D'éclair & de feu rougiſſante,
Eſtrangeant l'honneur de ſa peau
En vn cygne ou en vn toreau,
Pour pratiquer vne ſurpriſe
Sur vne femme mal appriſe.
  Auſſi depuis on n'a point veu
Vn Mars, vn Iupiter eſmeu
D'amour ruſtiq, pour eſtre fable
D'vn populace miſerable.
Ie ſçay fort bien qu'ils l'ont appris
Entre bouuiers, y ayant pris
Vne premiere cognoiſſance
D'Amour, dés leur petite enfance :
Mais depuis que cette raiſon
Eut polli la rude faiſon,
Ayant fait leur aprantiſſage
Au fond de quelque antre ſauuage,
Pour mieux pratiquer leurs amours
Ils ont les villes & les courts.
  Et quant à moy, puiſque ma Dame
Y fait ſeiour, & que ſa flamme
S'allume en moy de plus en plus,

I'y demourray tout le furplus
De mes ans, à fin que i'y ferue
Amour, Apollon, & Minerue.

PRIERE A DIEV.

SVS fus, mon ame, auant, gaignons le port :
Nous fommes forts, car Dieu eft noftre fort,
Bien affeurez, car c'eft noftre affeurance,
Bien defendus, car c'eft noftre defenfe,
Les membres fiens, & luy eft noftre chef
Qui nous retire & fauue de mechef,
Les enfans fiens, & luy eft noftre pere.
Sus donc, mon ame, auant, qu'on le reuere,
Et qu'en luy feul on fonde fon efpoir,
Et qu'à luy feul on rende le deuoir,
Soit du genoil, de l'œil ou de la tefte,
Qu'à le feruir humblement on s'apprefte :
Car à luy feul nous fommes feruiteurs,
Et à luy feul nous deuons tous honneurs.
C'eft le Seigneur qui de là haut regarde
De cent flambeaux qu'il retient pour fa garde,
Et qui le ciel appelle pour tefmoin
De nos pechez qu'il regarde de loin.
Il a des yeux, & ne peut noftre offenfe
Eftre cachee à fa grand' prouidence.
Sers-le donc feul, puis felon tes deffains
Il benira l'ouurage de tes mains,
Il benira toy, les tiens & ta race,
Et largement le threfor de fa grace
Il efpandra fur la tefte de ceux
Qui leur efpoir cachent dedans les cieux :

Sur tous ceux-là qui ſa grandeur admirent,
Deſſus ceux-là qui de bon cœur aſpirent
Deuers le ciel, gardant ſes ſaintes loix
En ſauourant le doux miel de ſa voix.
Car elle eſt douce & viuement emprainte
Dedans nos cœurs : ceſte parolle ſainte
Feroit trembler le plus ſeur element,
Ayant ſur tous force & commandement.
Elle a pouuoir d'abaiſſer les montagnes
Et de hauſſer les plus humbles campagnes,
Voire amollir les coſtes des rochers :
Ouy d'aſſeurer les timides nochers
Pendus au dos des vagues de Neptune,
Et de forcer les forces de Fortune :
Ouy de pouuoir & fendre & renfermer
Entre deux monts les grands flots de la mer,
Et d'appaiſer les ardantes coleres
Et les arreſts des celeſtes lumieres :
Bref elle peut bouluerſer à l'enuers
Les fondemens de ce grand vniuers.
Donc cil qui l'a au cœur & dans la bouche,
Craindre ne doit que le malheur le touche,
Craindre ne doit les couteaux ny les feux :
Car il fait cheoir poil à poil nos cheueux.
Lors cognoiſtront tous les peuples eſtranges
Que tu auras eſpandu tes louanges
Le bras armé, la gloire & la grandeur
Sous la iuſtice & le nom du Seigneur :
Lors tu verras la celeſte roſee
Touſiours rouler ſur la terre arroſee
D'vn beau printemps riche de cent couleurs,
Et parfumé d'vne moiſſon d'odeurs.
Il hauſſera les cornes de ta gloire
En tous endroits, en te donnant victoire
Sur tous ceux-là qui ſeront ennemis

De toy, des tiens, & de tes chers amis.
Loüé de tous, ny mal-voulu d'aucun,
Tu marcheras braue deuant chacun,
Soit au fortir, foit à ton arriuee,
Le fourci haut & la tefte leuee,
Multipliant nuict & iour à foifon
Tes biens aux champs, & dedans ta maifon
Tes boucs, tes bœufs, tes brebis camufettes,
Tes grains, tes fruits, ton miel & tes auettes:
Armant tes champs de beaux épics grenus,
Et non d'iuraye ou de chardons menus,
Il changera toute ton indigence
En heur, en biens, & ruiffeaux d'abondance.
Allant, courant, il benira tes pas:
Il benira ton repos, ton repas,
De iour, de nuict, & de main mefnagere
Il fermera fur le foir ta paupiere,
La défermant quand du marin feiour
Le beau foleil aura tiré le iour:
Il aura foin de ton petit mefnage,
De tes enfans, de toy, de ton ouurage.
Doncques, Seigneur, monftre nous le fentier,
Fay nous la voye & marche le premier:
Sans toy, Seigneur, nous perdons efperance
De nous trouuer fur le port d'affeurance.
Sois donc, Seigneur, la colomne de feu
Qui conduifoit de nuict le peuple Hebreu:
Sois nous, Seigneur, la colomne chenuë
Qui les guidoit fous l'efpais de la nuë
Durant le iour, à fin que tes enfans
Puiffent entrer, du malin trionfans,
Au beau feiour de la terre promife
A Ifraël, la force de Moyfe.

A L'AMOVR.

TA fleche, ton arc me deſplaiſt,
Ton aigre-dous plus ne me plaiſt,
Amour, ſi i'eſtois en galere
Plus d'heur i'aurois eſtant forcere,
Que de voir à chaſque moment
En moy naiſtre vn nouueau tourment.
Ie ſuis laſſé d'eſtre à la touche,
I'ay touſiours le fiel en la bouche,
I'ay touſiours les piez enchaiſnez,
Les membres rompus & geſnez
De fuyure l'ombre de tes pas
Sous l'amorce de tes appas.
Plus ie ne vais à tes briſees,
Ny par tes flammes attiſees,
Affranchi de ta paſſion,
Morte eſt en moy l'affection
Qui bruſloit la tendre ieuneſſe
De mon cœur, & de ſa maiſtreſſe.
Or va donc en Gnide ou Paphon,
Euolé plaiſantin boufon :
Va donc, & le reſte empoiſonne
Du ciel, & de çà bas moiſſonne
Les cœurs de la flamme qui part
Du fer aceré de ton dard.
Mais ores me vient aux oreilles
Ie ne ſçay quoy de tes merueilles,
Ie ne ſçay quelle baye encor
De fleches à la pointe d'or,
Et mille & mille autres volees
De rebouchantes & plombees :
Et bref vn diſcours enuieux
D'auoir meſme eſclaué les Dieux

Sous le ioug : mais ſi i'ay memoire,
Voy la braue & gente victoire,
Quand ton pere au bras rougiſſant
Sous le pié laiſſa languiſſant
Le feu brillant de ſon tonnerre
Pour faire l'amour en la terre,
Empruntant quelque corps nouueau,
Comme d'vn cygne ou d'vn toreau.
Bref toute la troupe immortelle
A nourry la playe cruelle
De tes traits en pointe acerez
Dedans leurs eſtomacs ſacrez :
Citoyens de l'eſtoilante arche
Iuſqu'à la boiteuſe démarche
De ce forgeron Lemnien,
Et de l'Amphitryonien,
Ce faquin d'Hercul, que l'on vante
Auoir eu la main ſi vaillante.
Ie ſçay que ton bras a donté
Tout ce qui ſous le ciel voûté
S'eſchaufe, s'accroiſt & ſoupire :
Ie ſçay que ta chaleur inſpire
L'ame mouuante aux elemens,
Sondant iuſques aux fondemens
De la long-bruyante marine
Pour bruſler la chaſte poitrine
Des filles de Phorce aux yeux pers :
Bref tu tiens de ceſt vniuers
La ſerue & tournoyante bride.
Tu es & l'eſcorte & la guide
Des feux qui roulent par les cieux,
Et de la volonté des Dieux.
C'eſt toy qui les ælles legeres
Du Deſtin ſerues meſſageres
Retranches à ta volonté :

C'eſt toy qui premier garroté
As d'vne chaiſne mutuelle
L'alliance perpetuelle
Des choſes en confuſion :
C'eſt toy qui fis ſeionction
Des ſemences de toutes choſes
Au ſein de ce chaos encloſes.
  Tu es le repos eternel,
Et l'entretien continuel,
Et le ſeur appuy de Nature :
Tu trampes de miel la pointure
De nos deſaſtres retenus
Au ſein de ta mere Venus,
Auecques les Graces bien-nees,
Et les tardiues deſtinees.
  Tu pais nos amoureux deſirs
Du nectar doux de tes plaiſirs :
Mais auſſi i'ay bien cognoiſſance
Comme plus ſouuent ta puiſſance
Se tire en ſiniſtres deſſains,
Et comme tes brigantes mains
Arrachent, vollent & tenaillent,
Pillent, tourmentent & trauaillent,
Nos cœurs pauurement languiſſans
Sur le fil de nos meilleurs ans.
  Ainſi doncques te ſoyent taillees
Les mains, & tes fleches roüillees,
Si tu les forces d'aborder
Nos cœurs, & ton arc encorder
Pour les enferrer de ta fleche,
Qui nous ſert d'amorce & de meche
Pour noſtre bon-heur eſtranger
Et en furie le changer.
  Mais en ce, cognoiſſant tes ruſes
Et le payment de tes excuſes,

Ie me ſuis tellement diſtrait
De ta viſee, que ton trait
Mordre ne peut deſſus mon ame,
Ny la bruſleure de ta flame,
Ny la force de ta rigueur
Seulement attiedir mon cœur.
Voy donc que i'ay laiſſé les armes,
Mes yeux ne fondent plus en larmes,
Et plus n'en ſortent deux ruiſſeaux :
Plus ie n'ay de ſoupirs nouueaux
Ma froide poitrine eſchaufee :
Plus ne me charme une boufee
De flots roulez en creſpillons,
Où mille & mille éuantillons
D'Amour ſouflent nouuelle peine
Au ſoupir de leur douce haleine.
L'œil qui s'eſleuoit à l'égal
D'vn front d'yuoire ou de cryſtal,
Noüant d'vne douceur benine
Deſſous vne voûte ebenine,
De ſes rayons me dardoit lors
D'vne ſecouſſe mille morts :
Mais maintenant le penſer meſme
Me cauſe vne douleur extréme,
Me hayant moymeſme en penſant
Cela que i'allois pourchaſſant.
La bouche au dedans emperlee,
La neige ſur le ſein coulee,
Et les deux tertres iumelets,
Le lis, les roſes, les œillets,
Et mille beautez que Nature
Prodigue en telle creature,
Me ſont comme maſques ternis
Et de ceruſe & de vernis.
Or Amour contre ta rudeſſe

N'ay-ie pas vne forteresse?
N'ay-ie pas vn rempart d'airain
Contre les efforts de ta main?
S'onc tu trainas l'œlle pendante
Et ta sagette languissante :
Maintenant tu peux bien voler
Sans armes, sans arc parmy l'ær,
Tant ta façon est mesprisee
Que ta trousse est deualisee,
Pour auoir fait estrangement
Un si soudain eschangement.
Tu n'es celuy qu'on pensoit estre,
Celuy qui en naissant fist naistre,
Et qui tira en corps diuers
Les semences de l'vniuers :
Arrachant la masse inconnuë
Comme du ventre d'vne nuë,
La tirant d'vn fort tenebreux
Comme d'vn sepulchre poudreux.
Celuy qui les desirs modestes
Inspira de flammes celestes,
R'accouplant les saintes moitiez
Du fort lien des amitiez.
Mais las maintenant, quel eschange!
N'as-tu plongé dedans la fange
D'vne paillarde volupté
Nostre muable volonté?
On ne voit plus la chaste flame
D'vne Tisbé pour vn Pyrame
S'enferrer le sein d'vn couteau :
Ny d'vn mal-enfilé cordeau
Phyllis la Rhodopeïenne
Non d'autre main que de la sienne
S'estrangler pour vn Demophon.
On ne voit plus vne Sapphon

Pour ſon Phaon precipitee :
Ny ſur la marine irritee
Au bouillant des flots outrageux,
Noüer vn Leandre amoureux :
Bruſler Didon pour vn Enee:
Vne Ariadne forcenee
Au vent eſpandre ſes douleurs,
Ny deſſus l'arene ſes pleurs :
Echo n'eſt plus par les montagnes,
Dedans les bois, par les campagnes,
Beante apres ce iouuenceau
Narciſſe, attiré de ſon beau.
Bref tous ces actes memorables,
Ces faits, & ces amours loüables,
Amour, ne ſortent plus de toy
Ny de la douceur de ta loy.
Auſſi les tout-diuins poëtes,
Des Dieux fidelles interpretes,
Meſpriſant ta diuinité,
Ta puiſſance & ta dignité,
Onc en leurs vers ne te donnerent
Vn ſeul preſent, ne te ſacrerent,
Pour te rendre à tous immortel,
Ny d'vn temple, ny d'vn autel.
L'vn à Rhode, & l'autre à Candie,
Cyllene, Epidaure, Arcadie :
L'vn le cheſne Dodonien,
L'autre le recoy Cynthien,
Delphes, Athenes et Tenare,
Lariſſe, Deles & Patare,
Bois, fleuues, fontaines, ruiſſeaux,
Antres, rochers, fleurs, arbriſſeaux :
Mais toy tu ne fus en ta vie
Onc heritier que de l'enuie
De deux traits à la pointe d'or,

Et citoyen d'vn nid, encor
Emprunté des biens de ta mere,
De Gnide, Cypre, & de Cythere.
  Or maintenant ton bras archer
Pourroit mille traits décocher
Contre le roch de ma poitrine,
Ma poitrine diamantine,
Auant qu'ell' se puisse entailler
N'en quelque sorte s'escailler.

CONTRE L'AMOVR.

Il me desplaist d'auoir iamais tenté
De louanger ta puissance cruelle,
Cruel Amour, l'asseurant immortelle
Et que du ciel venoit ta parenté.

Il m'en desplaist, car ce n'est qu'vne erreur
Qui gliſſe en nous : & comme par le ſonge
Naiſt vn plaiſir qui s'eſcoule en menſonge,
Ainſi nous paiſt & trouble ta fureur.

Tu n'es point Dieu, & n'a rien ſous les cieux
Suget à toy, ny deſſous la puiſſance
De ta main forte, ores qu'à l'inconſtance
De tes effets ſe captiuent nos yeux.

Si tu reſtois auant que ce potier,
Potier gentil à la main imagere,
Euſt deſtrampé l'audace menſongere
De ſon larcin pour former l'homme entier :

Si tu reſtois auant qu'en diuers corps
Eſparſe fuſt la ſemence embroüillee
De ce chaos, ta ſagette enroüillee,
Ton arc, ta trouſſe où eſtoyent-ils alors?

Lequel des Dieux empenna de fureur
Ton dard meurtrier à la pointe doree?
De quelle main fut la mieux enferree,
Et quelle trampe emplomba ſa vigueur?

Cela n'eſt rien, car le charme inhumain
Qui nous enchante, & la force indomtable
Que dis auoir ſur la nature aimable,
Ne vient de toy ny de ta fiere main.

Il vient de nous, mais las! pour voiler mieux
De noſtre mal la trop folle entrepriſe,
Nous voulons bien que ce Dieu fauoriſe
Noſtre malheur d'vn tiltre glorieux.

O ciel, & vous ſaintes Diuinitez
Qui retenez la cognoiſſance entiere,
Comme moteurs de la cauſe premiere
De l'amitié, & toutes loyautez :

Ie vous ſupply ne permettez iamais
Que ma nef tombe en ſi cruel orage,
Et ie rendray le ſeruice & l'hommage
Que ie vous doy de bon cœur deformais.

DE LA BLESSEVRE D'AMOVR.

N'AGVERES ie vey ma Mignonne
Qui façonnoit vne couronne
De lis, de rofes & d'œillets,
Et de cent boutons vermeillets,
Pour croiftre de fueille honoree
L'honneur de fa treffe doree,
Et l'émailler de cent couleurs,
La trouffant au rond de fes fleurs.
Apres l'auoir bien arrofee
D'eau de parfum, & bien pofee
Sur fon chef, autour du chapeau,
Ie vey ce petit Dieu oifeau
Amour, qui tremouffant les ælles
S'affiet fur ces rofes nouuelles :
Puis fautelant à demy-tour,
Baifa doucettement l'entour,
L'entour de fa bouchette tendre.
Mais las! en fe voulant étendre,
Abaiffant l'vn & l'autre flanc,
Il fe piqua iufques au fang
Du bout d'vne efpingle attachee
Sous les fleurs doucément cachee :
Si bien que le fang qui couloit
De fon vifage, & qui rouloit
Le long de fa blanche poitrine
Et de fa léure couraline,
Meritoit mieux de furnommer
Vne fleur, & la renommer,
Que celuy que la dent porchere
Tira de la cuiffe tant chere
D'Adonis : mais quoy? voletant

Triſte, faſché, tout ſanglotant,
Portant la léure déchiree,
La couleur palle, & empiree,
Volle à ſa mere, & luy monſtra
Sa douleur, & luy remonſtra
Comme il receuoit vne iniure
Du bout d'vne épingle pariure,
Pariure d'auoir traiſtrement
Nauré ce Dieu cruellement.
Et s'il n'en auoit la vengeance,
Il iura que par la puiſſance
De ſa fleche, & de ſon carquois,
De ſon feu, de ſon arc turquois,
Que iamais ne darderoit flamme
Sur la poitrine de la femme.
Venus voyant perdre le ſang,
Print en ſa main vn linge blanc
Pour luy reſſuyer le viſage,
Et pour addoucir le courage
Du mignon qui ſe courrouçoit
Outre meſure, & qui tançoit,
Se print d'vne face riante
Et d'vne voix doucement lente
A dire ainſi : « Hà n'as-tu pas
Sous l'amorce de tes appas,
Cent & cent fois en eſchauguette
Nauré les cœurs d'vne ſagette?
Et d'vne fielleuſe poiſon
Bruſlé le ſens & la raiſon?
Et cauſé dedans nos poitrines
Vne douleur que les racines,
Ny les drogues, ny le ſçauoir
Du fils d'Apollon n'ont pouuoir
De guarir, & que la pointure
De ton dard eſt beaucoup plus dure

Que celle qui t'a offenſé
Sans iamais y auoir penſé,
Et qui ne penſe auoir ſur elle
Pauurette, vne playe mortelle
Que ton arc deſſus moy vainqueur
A bien cauſé dedans ſon cœur? »
A peine eut finy la parolle
Qu'Amour tout irrité s'enuolle
En quelque ſecret inconneu :
Car depuis il ne s'eſt point veu.
Et c'eſt pourquoy ma toute belle
Humaine ſe monſtre & cruelle.

AMOVR MEDECIN.

La larme à l'œil, ſur la bouche à ma Dame,
Lors qu'elle eſtoit en ſon accez fiéureux,
I'alloy cueillant vn baiſer ſauoureux,
Tel que celuy que le pigeon peureux
Prend fretillard pour appaiſer ſa flame.

Elle des mains miſes deuant ſa bouche
Le deſtournoit, ne voulant qu'il fuſt pris,
Craignant que deux d'vne fiéure ſurpris,
Comme ils eſtoyent de meſme flamme épris,
Ne fuſſent morts en ſi douce écarmouche,

Diſant : « Mon Dieu, d'vne voix foible & lente,
N'achepte point ſi cherement ceſt heur,
Ce vain plaiſir, ce tant peu de faueur,
Leger payment de ſi griefue douleur,
Et te repais d'vne plus douce attente. »

Alors le trait de ma langue animee
Pouſſant fait breche, entre & gaigne le fort,
Tant que forcee elle endure l'effort
De ce baiſer qui vient à mon ſupport
Sur le rempart de ceſte bouche aimee.

Reſtant vainqueur, ie gouſté les delices
De ce baiſer qu'on m'auoit refuſé :
Car mon deſſein tant fuſt authoriſé
Du dieu d'Amour, qu'il fuſt fauoriſé
Cueillir le fruit de mes douces malices.

Morte reuient, & guariſt de ſes peines
Sans m'offenſer de ſa fiéureuſe humeur,
S'on ne diſoit l'amoureuſe fureur
Eſtre vn chaud mal, vne fiéure, vne peur,
Qui va glaçant le ſang dedans les veines.

Depuis, Phebus ne fiſt la medecine :
Mais ſurmonté & vaincu de l'Amour,
De ſon bon gré luy quitta dés ce iour
L'art de guarir des fiéures à ſon tour,
Tant fut d'Amour la puiſſance diuine.

A SA MAISTRESSE.

Ta bouche en me baiſant me verſa l'ambroſie
Dedans le ciel voûté dont ſe paiſſent les Dieux,
Et moy en ſuçottant & ta langue & tes yeux,
Ie dérobé, larron, & ton ame & ta vie :
Ce fut au cabinet où ie pris amoureux
Les faueurs dont i'eſpere en fin me rendre heureux,

Cabinet le ſeiour des baiſers & des Graces,
La retraicte d'Amour, où mourant de plaiſir,
Heureux, ie mis la main ſur les mignonnes traces
Qu'Amour pour ſe loger a bien voulu choiſir.

Sus donc, approche-toy & me baiſe, mignonne :
Suçons & reſſuçons l'vn & l'autre à ſon tour
Le petit bout ſucré que la mere d'Amour
A confit dans le miel des baiſers qu'elle donne.

Las! que dy-ie, mon Cœur? à peine auons pouuoir
Vous & moy tant ſoit peu libres nous entreuoir,
Tant y a deſſus nous de feneſtres ouuertes :
Mais ſi le feu d'Amour auſſi vif que le mien
Eſchaufoit voſtre ſang, vous auriez le moyen
Trouuer & temps & lieu pour ſoulager nos pertes.

D'VN BOVQVET

ENVOYÉ LE MERCREDY DES CENDRES.

Ce bouquet de menu fleurage
Vous ſeruira de teſmoignage
Que nos beaux iours coulent ſoudain
Comme la fleur, & qu'il faut prendre
Le plaiſir ſans le ſurattendre
Ny le remettre au lendemain.

Sans attendre que la vieilleſſe
D'vne froide & morne pareſſe
Rende nos membres froids & gours,
Paſſant en douceurs amoureuſes
Et mignardiſes gracieuſes
Ce qui reſte de nos beaux iours.

Auſſi bien ceſte Parque fiere
Pour nous coucher dedans la biere
Deſia nous attend ſur le port :
Mon Cœur, croyez-moy ie vous prie,
Paſſons doucement noſtre vie :
On ne ſent rien apres la mort.

Rien n'y a d'apparence humaine,
Il n'y a ſang, ny poux, ny veine,
Cœur, poulmon, ny foye, ny ners :
Ce n'eſt rien qu'vne ombre legere
Sans ſentiment & ſans artere,
Proye de la terre & des vers.

Vous ſçauez ce que dit le Preſtre
Quand plus deuôt de ſa main deſtre
De cendre il nous croiſe le front,
Clairement nous faiſant entendre
Que nos corps ſont venus de cendre
Et qu'en cendre ils retourneront.

DIALOGVE.

LE PASSANT.

Oy eſt ton arc, Amour, ta fleche, ton flambeau,
Et les replis dorez de ton pennache beau?
Pourquoy roule en tes mains vne triple couronne,
Et la quatrieme encor ton beau chef enuironne?

AMOVR.

Paſſant, ie ne ſuis nay de la folle Cypris,
Ny du fangeux Plaiſir le neueu point ne ſuis :

l'allume à la vertu les ames plus modeftes
Pour les guider au ciel dans les troupes celeftes.
Car les quatre Vertus quatre couronnes font,
Mais Prudence premiere a choifi mon beau front.

CHANT D'ALLAIGRESSE

SVR LA NAISSANCE DE FR. DE GONZAGVE,

FILS DE MONSEIGNEVR DE NEVERS. (1)

DV LATIN DE M. DV CHESNE,
Lecteur du Roy. (2)

PRINCE gentil & beau, Prince plein de douceur,
De race genereufe, & comblé de bon-heur,
Fauorifé du ciel, dont l'heureufe naiffance
Fait naiftre quand & foy l'heureufe paix en France,
Paix qui d'vn fort lien a fainctement reioints
Deux freres pour l'abfence auparauant defioints.
Quand fera-ce, mignon, que pour ces bons offices
Rendre nous te pourrons affez d'humbles feruices?
Car la paix que le peuple & par vœux & par pleur,
Que le fage Senat par aduis faint & meur,
L'Eglife par priere, & que la force humaine,
L'art ny l'inuention, n'ont peu rendre certaine,

1. Fils de Louis de Gonzague devenu en 1565 duc de Nevers, par son mariage avec Henriette de Clèves.

2. Leger Du Chesne, philologue et humaniste de Paris, l'un des professeurs les plus distingués de l'Université. Malheureusement pour sa mémoire, le savant devint homme politique et, à ce titre, l'un des plus ardents apologistes de la Saint-Barthélemy. Il mourut en 1588.

Baïf a donné également une traduction française de ces mêmes vers latins de Du Chesne.

Par toy germe diuin apparoiſt à nos yeux
Comme l'aube du iour de ton feu radieux,
Ayant chaſſé la nuict & l'ombre Stygiale
Qui couuroit le beau chef de la fleur liliale.
Enfantement heureux & digne à l'aduenir
Deſſous le ciel François d'immortel ſouuenir :
Car ſi ia ton enfance, en iugement petite,
Commence à s'honorer par vn ſi grand merite,
Quelle eſperance apres pouuons-nous conceuoir
Lors que tu ſeras grand d'eſprit & de pouuoir,
Quand tu voudras bien-né imiter de ton pere
Les palmes, les lauriers, & la lance guerriere?
Par augure certain du ventre maternel
Cela fut remarqué, que deuois eſtre tel,
Quand d'vn fiéureux accés ta chere & douce mere
Fut ſi proche de mort, que la foſſe & la biere
Beantes l'attendoyent preſtes à l'engloutir
Sans le diuin ſecours qui l'en vient garantir:
Sçachant bien qu'vne fois les valeurs de ta vie
Seroyent l'heureux repos de ta douce patrie.
Doncques le peuple bas, & l'Egliſe & la Cour,
Vont beniſſant l'enfant cauſe d'vn ſi beau iour :
La France à deux genoux fait ſon humble priere
Au Seigneur tout puiſſant, qui deſſous ſa main fiere
Fait trembler l'vniuers, puis qu'en ta naiſſance or
Nous voyons de retour le premier âge d'or,
Puis que du dieu Ianus tu as fermé la porte
De cent chaiſnes, à fin que le trouble n'en ſorte,
Qu'autour de ton beau front ſe ramagent touſiours
Les Delices, les Ieux, les Ris & les Amours :
Vn Printemps eternel ſur tes léures fleuriſſe,
Touſiours ſur ton berceau ſoit la douce blandice,
Les Graces, les attraits, & cent baiſers mignars
Autour de ton beau col pendillent fretillars.
Ainſi ſoyent donc heureux le Prince & la Princeſſe

Qui t'ont fait voir le iour, toy en ta petiteſſe
Heureux d'eſtre né grand & d'illuſtres ayeux :
Ainſi la France allaigre en front victorieux
Ayant veu ſon grand Duc, porte la branche viue
De lauriers verdoyans, & toy celle d'oliue.

DE APIBVS POLONIS

ET R. BELLAQVA A. B. (1)

BELLAQVA, *fama refert conſtans, & vera Polonam*
Dulciculi fauulos gignere mellis apem :
At tua nectar apis fundit, ſic illa palatum
Digna tenere hominum, ſed tua digna Iouis.

TRADVCTION

DE QVELQVES SONNETS FRANÇOIS EN VERS LATINS PAR LE MESME BELLEAV.

Mouches qui maçonnez les voutes encirees... (2)

AD APES.

ARTE *laboratas doctæ componere cellas*
Florilegæ volucres, doctæ fragrantia mella
Stipare, & flores ſummos libare peritæ,

1. Antoine Baïf est suffisamment désigné par ses initiales comme l'auteur de ce quatrain élogieux. On n'oubliera pas, pour justifier l'épithète de Baïf, que Belleau a dédié une partie de ses œuvres au roi de Pologne (Henri III).
2. Le texte de ces divers sonnets se trouve dans la IIe Journée de la Bergerie (t. II, p. 280 et suiv.).

Cerea Dædaleo ſub fornice fingitis antra,
Rara fauis, laqueata, leui diſcrimine ducta,
Quaſque humana negat ſolertia, proditis artes,
Si tamen ignoratis vbi bene fundat odores
Terra ſuos, teneras quibus aut in montibus herbas,
Quiſue locus claudat diuinos nectaris amnes,
Labra meæ Dominæ petite, hic confuſa vireſcit
Florum læta ſeges, Caſiæque, Crocique, Thymique,
Hinc mellis currunt latices, hinc manat odorum
Heſperidum quicquid vobis violaria fundunt,
Quicquid odoriferi peſtana roſaria Veris.
Cautius at, moneo, roſcis confidite labris:
Nam flamma vt cineri, labris ſuppoſta, periclum eſt
Vſtulet vt pennas, ipſam quæ abſumeret Ætnam
Ne dum vos, imis penitus graſſata medullis.

Quand ie preſſe en baiſant...

VIVO *tuis dum ego oſculis, & mollia*
Dum mollibus labella morſiunculis
Adpeto, animæ pars melior ad tuam meæ,
Tua ad meam fugit furore percita,
Sic gemina ſpirat vnico in corpore anima
Viuitque lucis mutuæ vſuram trahens.
Sed inquilina velut tua, impatiens moræ
Pertæſa ſedem, priſtinum in locum cupit
Statim remigrare, inſequitur illam mea
Cupidè, furenſque linquit hoſpitem ſuum.
Sic viuus inter mortuos elangueo.
Quod ſi furorem, dura, non lenis meum,
Nec labra labris conferis iam iam meis,
Miſer liqueſcam exanguis, & ſine ſpiritu.
Ergo perenne tu mihi da baſium
Dulci quod afflatu vagam reddat animam,
Et me beato ditet infortunio.

Ce begayant parler...

Blæsa illa mollicella verba, & blandula,
Risusque lenes languidique ocelluli
Tecum osculis dum luctor altercantibus,
(Elicere cœlo sola quæ possent Iouem)
Papillulæque turgidæ, quæ lilium
Candore vincunt lacteo, labellaque
Minio, rosisque, & purpuræ certantia,
Comæque flauæ, eburneusque dentium
Æqualis ordo, macerant me perditè.
Sed summa puro lingua rore perlita,
Vinctique nexu blandiore spiritus,
Duplicisque linguæ impressiones mutuæ,
Hinc inde lenis cursitansque anhelitus,
Meam omnibus fœlicitant mentem modis.
Nam seu retortos diuidam capillulos,
Tremulasue sugam basiando pupulas,
Animamque labris sentiam errantem tuis,
Tabesco, & ossa pauidus occupat tremor,
Vultumque sudor salsus inficit meum,
Animusque dulci amore perculsus stupet.

Si mille œillets, si mille lis i'embrasse...

AD SOMNVM.

Mille si violas, rosasque mille,
Mille delicias, iocosque mille,
Amplector, mea vinciens decenter
Circum brachia, strictus sequaci
Vitis capreolo, tenaciore
Nexu, qui tenerum illigat flagellum :
A me si dolor anxius recedit,
Mecum deliciæque commorentur,
Si nox est mihi gratior nitenti

Luce, Somne mei quies laboris,
Acceptum tibi debeo referre.
Tecum in æthereas domos volarem,
Sed fallax natitans imago ocellis
Semper delicias meas, iocosque
Frustratur, cupidumque me relinquit,
Fruentemque fugis beatiore
Voto, Somne, meo inuidens amori,
Cælestis velut æstuante cælo
Furtim labitur ignis, & repente
Vanescit, tenues & in fauillas
Sese dissipat, euolans minutim,
Aut ceu turbine sæuiente nubes
Ventorum in tenues liquescit auras.

Que lafchement vous me trompez, mes yeux...

QVAM *me decipitis malignè ocelli,*
Fallacis memores figuræ ocelli!
Heu nimisque ferox, ferumque fatum
Voto supplice nescium moueri,
Astrorum scelus heu nimis cruentum!
Si fontis leuiter fluentis vndas
Fallaci nimis ore fontis vndas
Amaui, proprio perustus igne,
Tabescamne ideo miser! sequacem
Imprudens iuuenis sequutus vmbram?
O Dij quod genus istud est furoris!
Amans vt peream, simulque perdam
Quem mendax vacuis imago flammis
Membratim extenuet? propinquiore
Flaua liquitur vt vapore cera!
Sic flebat liquidam imminens in vndam
Narcissus, subitum repentè florem
Cum vidit, moriente se, renasci.

Voyant les yeux de toy, Maiſtreſſe eſleue...

MELLITOS *dominæ videns ocellos*
Meæ, quam Veneres Cupidineſque
Lectam inter reliquas mihi dederunt,
Statim paſco animam meam lubenter
Cibo tam lepido, atque delicato,
Vt illam ſolito appetentiorem
Ineſcatam animam meam relinquam.
Namque amor face qui & ſuis ſagittis
Cor meum laniare deſtinauit,
Meos vſque adeo leuat dolores,
Vt prorſus vacuam obſtinatiore
Cura fecerit intimam medullam.
Nec res ardua ita & laborioſa
Eſt amare! graue haud graue eſt amare,
Vſquequaque malum, malum ſed anceps,
Partem mellis habens, ſimulque fellis,
Intus vulnus hiat, foriſque clauſum eſt :
O me terque quaterque iam beatum
Si truci face corculo vſtulato,
Vna iam ſemel occidens ſagitta,
Et factus tenero comes Tibullo,
Errem myrteola vagus ſub vmbra.

IMPRECATIONS

SVR LA MORT DV SEIGNEVR LOYS DV GAZ,

PRISES DV LATIN DE M. DE PP. (1)

L'AVTHEVR donc de ta mort, du Gaz (2), eſt inconnu,
Et iuſques à preſent ſous ſilence tenu
L'audacieux forfait, & n'eſt lieu qui pareſſe
Où ſe puiſſe attacher mon ire vangereſſe :
Nemeſis le ſçait bien, & le ſçait bien ce Dieu,
Ce deuin Apollon, qui a l'œil en tout lieu :
Mars le ſçait bien auſſi, & de larmes communes
De leur cher nourriçon pleurent les infortunes,
Et de commun accord enſemble ont arreſté
De ceſt acte mechant vanger la cruauté.
Mais ô Dieux! ie vous pry, ne fouillez vos ſagettes
De ſang ſi corrompu, ny d'ombres tant infettes,
Mais que le crimineux, l'aſſaſſin & l'autheur
Viue eternellement ſans ſentir la faueur
De la mort, quant & ſoy qui tout malheur entraine.
Quiconque ſoit celuy, qu'il ſuruiue à la peine
De ce meurdre cruel, qu'il m'ait pour ennemy,
Aiſe de ſon malheur, & mourant à demy

1. Ces initiales, qui se retrouvent dans diverses pièces, désignent M. de Pimpont.
Vailiant de Guelle (Germain), né à Orléans au commencement du XVIe siècle. Conseiller au parlement de Paris, abbé de Pimpont. Il devint évêque d'Orléans et mourut à Meung-sur-Loire en 1587. Scevole de Sainte-Marthe a fait son éloge. On a de M. de Pimpont notamment une édition annotée de Virgile.
2. Louis Beranger du Gaz ou du Guast, mignon de Henri III, né vers 1545, assassiné à Paris le 31 octobre 1575, par les ordres, a-t-il été prétendu, de Marguerite de Navarre dont il avait révélé les amours avec Bussy d'Amboise (Mém. de Cheverny, t. IV).

D'vn œil caue & tranſi languiſſant recognoiſſe
Vn autre Gaz en moy qui vaincueur apparoiſſe
Sauf & ſain de retour, ne ſouffrant mal ſinon
Et viuant, & voyant, des filles d'Acheron.
Roule vif garroté ſur les ælles bruyantes
Du roüet d'Ixion, ſous les cymes pendantes
D'vn rocher esbranlé ſoit touſiours en frayeur,
Bruſlé, tari de ſoif, & paſmé de chaleur,
En l'eau iuſqu'au menton, d'entrailles renaiſſantes
Paiſſe des fiers oiſeaux les bouches rauiſſantes.
Et ſi quelque ſentir aux ombres de là bas
Reſte apres vn tardif & pareſſeux treſpas,
Soit de meſmes bourreaux, & de meſmes martyres
Tourmenté ce meurdrier ou d'autres qui ſoyent pires,
A fin de ſoulager les coupables damnez
De ſupplices plus doux ſe voyant condamnez.
Des Eumenides ſœurs la garde plus cruelle
Sur le ſueil de ſon huis face la ſentinelle,
Et les ſoucis mordans, le remors & la peur
Couchent dedans ſon lict pour le mettre en fureur.
Sus doncques Tiſiphon, induſtrieuſe appelle
Tes ſœurs pour inuenter quelque peine nouuelle,
Tire Mezention du profond des Enfers
Et Perille, artizans de ſupplices diuers :
Fay bruire ſur ſa peau vne large courroye
Tant que le ſang meurdry de tous coſtez ondoye
Coups ſur coups redoublez, fouettant, hachant, brulant
Le dos de ce meurdrier de toutes parts ſanglant,
Trauaillé de priſon & de torches ardantes,
De coups, de pois, de geſne & de lames bruſlantes :
Ou dans vn ſac de cuir eſtroitement enclos,
Le ſinge & la vipere alterant ſon repos
Le tourmentent ſans fin pour auoir eu l'audace
De priuer la patrie & d'honneur & de grace.
Au lieu le plus ſecret qui ſoit en ma maiſon,

Du Gaz, ie veux auoir ton image & ton nom
Entier & d'or maſſif, aux autres ſoit d'eſlire
Te faire, ſi leur plaiſt, de bronze ou de porfire,
A fin qu'en épanchant de ce ſang ennemy,
Inuoquant ta faueur, ton nom & ton amy,
Sur les autels iumeaux le Deuin & l'Auſpice
Te puiſſe heureuſement offrir ſon ſacrifice.
Ie te faluë, ô Gaz, & deuôt en ce lieu
I'honore ta vertu d'vn eternel adieu :
Et ſi des champs heureux y a quelque eſperance
Aux ombres de retour, vien voir la doleance,
Le regret memorable, & les pleurs de ton Roy,
Aſſiſte à ma priere, & aux vœux que pour toy
Ie dreſſe en ton obſeque, à fin que ton ſaint ombre
S'en retourne appaiſé dans le royaume ſombre.
Heureux puis que la Parque a voulu retrancher
La trame à tes beaux iours, auant que trebucher
Tu veiſſes ta patrie, helas qui ne pend ores
Que d'vn petit filet & tout pourry encores!
Heureux puis que ton corps par le meſme troupeau
Des Muſes fut porté iuſques dans le tombeau,
Ton corps outré, nauré en cent façons cruelles,
Indignement forcé de cent playes mortelles,
Maſſacré dans le liĉt d'vne aſſaſſine main
Sous le faux tradiment d'vn meurdrier inhumain.
Playes dont pour iamais immortelles les rendre,
Les Muſes au poinçon deſſus l'eſcorce tendre
Des verds lauriers de Pinde, en ſigne de douleur,
Dépites ont graué le nombre & la grandeur,
A fin qu'en les voyant croiſſe la ſouuenance
Que tu n'as le renom d'eſtre mort ſans vengeance.
Mais trois fois plus heureux qui as eu la faueur
D'auoir les yeux fermez, pour le dernier honneur,
Des blanchiſſantes mains de Maiſtre & de Maiſtreſſe,
Yeux preſſez de ſommeil, noüans en l'ombre épaiſſe

De l'eternelle nuict, & trois fois plus heureux
Que ma Muse sacree a dessillé tes yeux
Par ces vers truchemens de mon humble priere
Pour les faire iouïr de la douce lumiere.

DIRÆ AD GAII MANES. P P.

Ergo tuæ cædis, Gai, est incognitus auctor,
Et crudi pressa est etiam num audacia facti,
Nec mea habet quo se ira vltrix immittere possit :
Scit Nemesis, scit & omne videns deus augur Apollo,
Scit Mauors, & vterque suum nunc luget alumnum,
Et sceleri intentant communi fœdere letum.
Sed tela impuro, Dij, ne fœdate cruore,
Conscius at viuat longùm, percussor, & auctor,
Quisque nouæ superans penæ, scelerisque lüelæ
Me sibi semineci insultantem cernat, & in me,
Victorem, & reducem, moridundo lumine, Gaium.
Viuentem impediatque Acherusia vita videntem,
Versetur viuax Ixionis orbe, cadenti
Suppositus saxo, in mediis miser areat vndis,
Pascat aues semper rediuiuo viscere diras,
Atque illum, si quis post funera sera superstes
Sensus erit, repetita eadem tormenta sequantur.
Donec pœna minor sontes solabitur vmbras.
Eumenidum insomnis seruet custodia limen
Illius, & lecto curæ stabulentur eodem,
Tisiphone vocet in pœnæ commenta sorores
Ingeniosa suas, veteresque Perillon ad artes
Excitet, adque nouas medio Mezention Orco,
Sanguineo increpitet quatiens, torrensque flagello,
Carcere, verberibus, tædis, pice, lamina, & anguis
Angat eum, & corio conclusus simius vno,
Effætam reliquo patriam ausum orbare decore.

Gai, adytis tamen in noſtris tu ſtabis in auro
Totus (marmoreum faciet te cætera turba)
Sanguine vt hoſtili geminas tibi liber ad aras,
Sacra ſecunda, litans, & amicis nunciet auſpex.
Æternùm ſalue atque vale, mihi maxime Gai,
Siquis ab Elyſio magnis datur exitus vmbris,
HENRICI *interſis lacrymis, memorique querelæ,*
Inferiiſque meis precibus, votiſque ſupremis,
Vt placata tui Diti reddatur imago :
Fœlix quod ſecuere prius tua ſtamina Parcæ,
Quam putri caderet dependens patria ſilo,
Quod non conductæ flerunt tua funera Muſæ,
Et corpus ſubiere rogo, quod mille petitum
Perfoſſumque locis, Pindææ & cortice Daphnes
Vulnera tot numero & modulo inſcripſere dolori,
Indignè antè tuum accepit quot hiulca cadauer,
Hoc ideo, ne tu famam patereris inulti,
Ter fœlix extrema oculos in nocte natantes
Quod domini clauſere manus, dominæque, reſignat
Et quod eos reuocans mea Muſa in luminis oras.

AD P. RONSARDVM. (1)

VNDIQVE *in Oceanum volvant cùm flumina lymphas,*
Cumque Iris nubes hauriat Oceano,
Fluminibus, Ronſarde, tamen nil creſcit ab illis,
Vt neque decreſcit nubibus Oceanus.
Sic tua laus, totum quæ late amplectitur orbem,

1. Ne se trouve pas dans les éditions précédentes. Imprimé en tête des Œuvres de P. de Ronsard (t. I, p. XVIII, édit. de M. P. Blanchemain).

Fluctibus immenſi non minor Oceani,
Creſcere nec potis eſt, nec iam decreſcere, laude
Omni hominum maior, maior & inuidia.
Maiorem hic igitur magno te dicet Homero,
Ille tibi magnum cedere Virgilium.
Mi ſatis eſt, veteri vt titulo ſe marmora iactant,
Dicere : Ronſardi eſt hoc quoque, lector, opus!

AD EVNDEM

DE FONTE D. THEOBALDI.

Hæc tua quæ ſtrepitat tremulis argentea riuis,
Et quæ de viuo ceſpite lympha micat,
Non illa eſt pridem qua tu Theobalde ſolebas
Quæſitam nimio ſole leuare ſitim :
Febre laborantes non eſt quæ pota iuuaret
Artubus, & medicæ quæ daret artis opem.
Nam periit, vetereſque petens fugitiua meatus
Arentem auerſo tramite liquit humum.
Hæc noua Parnaſſi currit de vertice montis,
Hanc ſequitur properè Pieridumque chorus,
Migrarunt Nymphæ, ſimul & migrauit Apollo.
Et iacet obſcurus nunc ſine fonte locus.
Nimirum pulchrè venturi præſcia vatis,
Vnda ſepulchralem quæ fluit ante domum.
Ergo Ronſardum ſi bruta elementa ſequantur,
Nonne putas Orphei facta habitura fidem?

ESPOIR DECEV. (1)

IEHAN furprit gentil oyfeau,
Lequel charmoit par fon ramage :
Et pour ce qu'eftoit fon plumage,
Onc ne fe vit rien de fi beau.
A terre il met foubs fon chapeau
Ceftuy doulx chantre du bocage,
Puis s'en va, queftant maint rameau,
Pour à l'oyfel faire vne cage,
Difant : « O cher petit moineau!
Adonc qu'auray parfait l'ouurage,
Iray vers farouche Ifabeau,
Et de toy luy faifant hommage,
Reclameray, pour tel cadeau,
Vng doulx bayfer, amoureux gage :
Et fi m'en donne vng, bien & beau,
Deux en prendray, trois, plus je gage!...
Las! point n'eft faite encor la cage!... »
Mais Dieu! quel contretemps nouueau!
Bife, qui toufiours fait rauage,
Auoit emporté le chapeau :
Oyfel chantoit dans le feuillage.
Bayfers adieu! Le paftoureau
Plus n'en efpera dauantage.

1. Cette petite pièce a été publiée, il y a quelques années, dans la *Vigie de Dunkerque*, comme étant de Remy Belleau. Nous croyons devoir l'insérer ici, quoique peu porté à en garantir l'authenticité.

ODES.

A NOGENT. (1)

O TERRE, en qui i'ay pris naiſſance,
Terre, qui ma premiere enfance
Alaittas de ton cher tetin,
Mais helas qui ne me fus guere
Ny mere nourrice, ny mere,
Me trainant ailleurs le deſtin.

Toutesfois ie m'eſtime encore
Heureux, que mon labeur t'honore,
En te rendant comme ie puis,
Par vne ſi baſſe eſcriture,
Le paiment de la nourriture
Qu'autrefois dedans toy i'ay pris.

1. Cette ode, qui figure pour la première fois dans une édition des Œuvres de Remy Belleau, fut composée à l'occasion de la rédaction des Coutumes du Perche, qui eut lieu le 20e jour du mois de juillet 1558, à Nogent-le-Rotrou, sous la présidence de l'illustre Christophe de Thou, premier président du parlement de Paris, le père du célèbre historien.

L'ode de Belleau se trouve en tête du recueil des Coutumes du Perche, inséré à la suite de l'Histoire du pays du Perche par Gilles Bry de la Clergerie (Paris, pet. in-4°, Pierre Lemur, 1620).

O terre trois fois genereuſe,
Terre gentille & bien heureuſe,
D'eſcouter tant de doctes vois
Qui chantent l'honneur de ta gloire,
Et fus le marbre de memoire
Engrauent tes premieres lois,

Et te font changer de viſage,
Dépouillant ce maſque fauuage,
Et ce langage foreſtier,
Qui ſentoit encor la rudeſſe
De cette brutale vieilleſſe,
Dont viuoit le ſiecle premier,

Qui n'auoit eſprouué l'eſchange
D'Achelois, ny le doux meſlange
Du iuſt pourpré de raiſins meurs,
Ny veu Cerés à treſſe blonde,
Ny les flots ecumeux de l'onde,
Ny de Mars les chaudes fureurs :

Auant qu'Apollon, ou Mercure,
Euſſent mis nouuelle ceinture
Aux flancs des premieres citez,
Et touchant leur lyre cornuë,
D'vne muſique non cognuë,
Euſſent les marbres enchantez :

Alors que la lyre Thebaine
Attiroit les rochers ſans peine,
Et les caillous en ſautelant,
Deſſous le tremblement du pouce,
Dançoient de gaillarde ſecouſſe,
En nouueaux murs s'amoncelant.

Tant fut ceſte entrepriſe braue,
Qu'en peu de temps la mer qui laue
Le ſoleil mourant ſur le ſoir,
Et celle qui le voit renaiſtre,
De la loy virent apparoiſtre
Combien grand eſtoit le pouuoir.

Et comme ſouz l'ombrageux voile,
Puis vne, puis vne autre eſtoile,
Puis mille & mille en vn moment,
Ou comme l'heure printaniere
Couure la terre nourriciere
De mille fleurs diuerſement,

Auſſi toſt à ces loix ciuiles
On vit les citez & les villes
Croiſtre en palais audacieux,
Tant que leur ſuperbe apparance
Sembloit porter vne arrogance
De vouloir défier les cieux.

Seule reſtoit noſtre contree
De toutes, que la belle Aſtree
N'auoit imprimé de ſes pas,
Ne nous reglant de ſa police,
Ou pour noſtre humaine malice,
Ou pour ne la cognoiſtre pas.

Mais auſſi toſt que Calliope
Eut amené ſa belle troppe
Dans Nogent, & que ſouz le bruit
Du petit Ronne qui murmure,
Eut ballé deſſus la verdure
De nos bords, aux rais de la nuict,

Lors Nogent ſe fit la montagne
De Parnaſſe, & non pas Mortagne,
Ny Belleſme, qui n'ont en foy
L'honneur d'auoir receu les Muſes,
Ny tant de couſtumes confuſes
Rangé ſous l'ordre de la loy. (1)

SVR L'IMPORTVNITÉ D'VNE CLOCHE.

AV SEIGNEVR NICOLAS,
Secretaire du Roy.

HA celuy qui t'a fondue
Le premier, & qui t'a pendue
Pour ſentinelle dans ce coin,
Clochette, de la meſme main
D'vn laqs courant t'euſt eſtranglee
Pluſtoſt que t'auoir esbranlee
En ces tons aigrement mutins,
Pour rompre la teſte aux voiſins,
Et pour eſtourdir les malades,
Pour decouurir les embuſcades
De ceux qui vont faire l'amour,
Ou trauailler ceux qui le iour
Attendent pour faire iournee
Et gaigner leur vie aſſignee
Deſſus la fueur de leurs mains,
Le ſecours des pauures humains.

1. Allusion à la rivalité qui existait entre Nogent, Mortagne et Bellême, les trois principales villes du Perche, sur la prétention de chacune d'être la capitale du comté.

Encor ſi tu eſtois de celles
Qui ſonnent des chanſons nouuelles
En carillon, portant le nom
Ou de Marie, ou de Thoinon :
Mais tu n'es rien qu'vne bauarde
Sans adueu, faſcheuſe & baſtarde,
Sans nom, ſans grace & ſans honneur,
La garde d'vn huis & d'vn mur.
Ou de celles qui font paraiſtre
En quels mois les iours doiuent naiſtre,
Ou courts, ou longs, en conduiſant
Les iours qu'elles vont diuiſant
En heures, en quarts & minutes :
Car ce n'eſt toy qui les aiuſtes,
Marchant lentement pas à pas,
Ne qui les meſure' au compas,
Comme celles-là qui partagent
Noſtre vie, & qui la meſnagent,
Si bien que le Dieu radieux
En ſon cours ne le feroit mieux.
Car lors que ſa face riante,
Et ſa lumiere eſtincelante
Ne ſe découure quelquefois,
Si eſt-ce que leur contrepois
N'eſtant point ſuiet aux nuages,
Ny aux brouillas, ny aux orages,
Nous monſtre qu'au ſon d'vn metal
Et ſous vn mouuement egal
Les iours, les mois, & les annees
Coulent vrayment aſſaiſonnees
Au ſon des Orloges qui font
Les heures qui vont & reuont.
Or va donc faſcheuſe importune
Mendier ailleurs ta fortune,
Va te pendre dans vn clocher

Sans trauailler mon amy cher
Nicolas, qui d'vn mal de tefte
Preffé te craint comme tempefte :
Nicolas que i'aime trop mieux
Que la prunelle de mes yeux :
Nicolas qui d'amitié fainte
Et qui de volonté non feinte,
Eft toufiours époint d'vn defir
A l'ami de faire plaifir :
Et fur tout, à ceux qui les traces
Suyuent des vertus & des graces,
A ceux qui ont ie ne fçay quoy
De plus riche & meilleur aloy
Que n'a le commun populaire
Qui ne porte rien que vulgaire :
A tous ceux en qui la faueur
Du ciel a verfé le bonheur,
Qui fans fraude fophiftiquee
Ont l'ame ouuerte, & non mafquee.
Se monftrant toufiours à l'amy
Entiers, & iamais à demy :
A ceux qui de la poëfie
Ont l'ame efchaufee & faifie,
A ceux qui fçauent bien chanter,
Mignarder, flatter, pinceter
Les cordes de leurs mains legeres
D'vn lut aux languettes forcieres.
Bref à ceux qui d'vn air fubtil
Ont le cœur net, l'efprit gentil,
Le vouloir bon, tant il fe montre
D'heureufe & de bonne rencontre.
De peur doncques de ne troubler
Son repos, & de le combler
D'aigreur, & de chaude colere,
Va Clochette, & te tire arriere

Loing de nous, & pouſſe tes ſons
Par les bois, & par les buiſſons.
Si tu ne le fais, ie coniure
Ton metal, & prompt ie te iure
Qu'à coups de pierre & de caillous
En bref ie le rendray ſi dous,
Que par ſon bruit eſpouuentable
Il n'offenſera miſerable
Mon cher Nicolas, qui fieureux
D'vne quarte vit langoureux :
Autrement, Cloche, ie t'aſſeure
Que pour eternelle demeure
Sonnante pendras au collier
Ou d'vne vache, ou d'vn bellier,
Ou d'vn grand mouton porte-laine,
Du troupeau le grand capitaine,
Ou pour apprendre mille tours
Au col des ſinges & des ours.
Sinon, ie pry Dieu qu'attachee
Loing de nous tu pendes bouchee
De fange, de paille & d'eſtrain,
Pour rendre muet ton airain :
A celle fin que par ce charme
De nuit ne donnes plus l'allarme
Aux malades, qui dans le lit
Sommeillant s'eueillent au bruit
De ton batail, ou que briſee
Sourde tu tombes meſpriſee,
Ou que ton importun caquet
Soit fait compagnon du claquet,
Du baril & de la beface
D'vn ladre verd, ou que l'on face
Sans repoſer ny iour ny nuit
Par les champs quinquailler ton bruit,
Pendant au col mal aſſeuree

D'vn cheual de chaſſemaree,
Touſiours ſonnant & brinballant,
Carrillonnant, bruyant, tremblant
Iuſqu'à tant que tombes caſſee
En mille morceaux deſpecee,
Ou que ton chant aigrement cler
Semé s'euanouiſſe en l'ær,
Ou renclos iamais il ne ſorte
Plus loing que le ſueil de la porte
De la maiſon, ou de ſi pres
Muette ne tinte iamais.

SVR LA MALADIE DE SA MAISTRESSE.

En quelle grace plus celeſte,
En quelle beauté plus modeſte,
Pouuoit mieux loger la couleur,
Qu'entre le lis, l'œillet, la roſe
De ma Catin, en qui repoſe
Le ſeul repos de ma langueur?

Faut-il qu'en ſi peu de duree
Vne grace tant aſſeuree,
Vn œil, vn front, vne beauté,
Vn rouge vermeil qui colore
Ceſte bouche que tant i'honore
Sente vne telle cruauté?

Mais ie voy las! qu'en peu d'eſpace
Le teint de la roſe ſe paſſe,
Et que la grappe ſe flaitriſt,

Que du lis la teſte panchee
De l'ongle ſeulement touchee
Tombant ſur terre ſe pourriſt.

Le peu durer ne m'eſt eſtrange,
Ie ſçay le iournalier eſchange
Des choſes qui ſont ſous les cieux,
Et que le printemps de noſtre âge
Coule auſſi toſt que fait l'image
D'vn ſonge qui trompe nos yeux.

Ie le puis maintenant conneſtre :
Car cela que ie penſois eſtre
En ma Maiſtreſſe moins mortel,
Ie l'ay veu comme vne fumee
Au vent ſe pert en l'air ſemee,
En peu de temps ſe rendre tel.

Mais quoy? la beauté dont la Grece
Anima la prompte ieuneſſe
A ſacquer les armes au poing,
Et celle dont le Peleïde
Euſt meurdry le ſuperbe Atride
Sans Pallas qui le print en ſoing,

A-t-elle pas de grand' foibleſſe
Porté le maſque de vieilleſſe,
La voix caſſe, étiques les bras,
Porté, trainé de main tremblante
La croſſe meſme chancelante
Sous l'inconſtance de ſes pas?

Le Temps qui tout frappe à ſa marque
Les chargea toutes dans la barque
De ce barbare paſſager,

Pour paſſer ſous muet ſilence
De leur beauté la ſouuenance,
Paſſant le fleuue menſonger.

Vous doncques qui croyez ma Muſe,
Tandis qu'Amour ne vous refuſe
Vn ſeul poinct de voſtre plaiſir,
Voyez, voyez qu'vne maiſtreſſe
Pour auoir paſſé ſa ieuneſſe
Sans amy n'a que deſplaiſir.

DE LA PERTE D'VN BAISER

DE SA MAISTRESSE.

QVELLE fiéure deſpiteuſe,
Quelle audace ſourcilleuſe,
Quel outrage, quel malheur
A ſi toſt emblé l'honneur
Du teint du lis, de la roſe,
Sur la bouchette déclofe
De ma Dame, où le baiſer
Qui me ſouloit appaiſer
Eſtoit en garde aſſeuree
Dedans ſa léure ſucceree?
Le baiſer qui mille fois
A fait l'aile de ma vois
Ceſſer vn vol pour élire
Vne corde ſur ma lyre?
Car ſi toſt qu'elle tendoit
Sa bouche qui m'attendoit

Pour me darder vne flame,
Qui brufloit l'vne & l'autre ame,
Pour foupirer dedans moy
Le traict d'amoureux émoy,
Auec vne douce haleine,
Vne haleine toute pleine
De miel, de manne, d'odeurs,
De parfum & de fenteurs,
En quel heur eftoit rauie
L'efperance de ma vie?
  Tout auffi toft ie fentois
Gliffer vne dóuce vois
Begayant dedans fes rofes,
Et par fes léures declofes,
Errante pour deceuoir
Mon cœur volant pour la voir.
  Mais las! ores que ie cuide
Preffer fa bouchette humide
Contre la mienne, & baifer
Ce qui fouloit m'appaifer,
Ie ne trouue plus les traces
Ny des Amours ny des Graces,
Helas ie ne trouue plus
En tout qu'vn tombeau reclus
Fait de la léure blefmie
De la bouche de m'amie.
  Et fi croy affeurément
Que Venus furtiuement
L'a pillé comme effrontee,
Et comme femme éhontee
En fa foy : car ie fçay bien
Que ialoufe eft de mon bien
De long temps, & pour mieux faire
Son larcin, veut contrefaire
L'amoureufe en mon endroit,

Et ſe vante auoir le droit
En ce baiſer, d'heritage.
  Car autre choſe en partage
De ſon Adon ne receut,
Apres que mort l'apperceut,
Sinon de ſoigneuſe prendre
Au bord de ſa léure tendre
Le baiſer qui palliſſoit
Sur l'amant qui finiſſoit.
Et diſt qu'ell' le miſt en garde
Sur la bouchette mignarde
De ma Dame, mais mon Dieu
Elle a remis en ſon lieu,
Et l'a derobbé à celle
Qui la rendoit immortelle,
A celle qui l'aimoit mieux
Que le rayon de ſes yeux.
  Et c'eſt pourquoy ma mignonne
La faueur plus ne me donne
De ſes baiſers amoureux,
Trempez d'appas doucereux :
Car la bouche pillereſſe,
Et l'audace larronneſſe
De Cytheree a repris
Le baiſer qui m'auoit pris.
  Adieu donc léure groſſette,
Adieu roſe, adieu perlette,
Adieu des plus riches fleurs
Et la grace & les odeurs :
Adieu branche coraline,
Adieu bouchette orpheline
Du baiſer, qui de ſon beau
Faiſoit briller le flambeau
D'Amour, entre la cloſture
De ceſte riche ouuerture,

Qui monſtroit mieux ſa beauté
Que le cœur ſa loyauté.
  Adieu larron de mon ame,
Baiſer, nourriçon du baſme,
Adieu, tant que i'aimeray
Sans toy ie ne baiſeray.

SVR DES GRAINES

SEMEES PAR VNE DAMOISELLE, QVI NE POVVOIENT LEVER NY CROISTRE.

Croissez, croiſſez en ce doux mois,
Herbes, croiſſez à ceſte fois
Que Iunon eſt bien diſpoſee :
Touſiours Zephyr ne ſoufle pas,
Ny touſiours ne s'ecoule en bas
Sur nous l'argentine roſee.

Eſt-ce l'humeur qui vous pourriſt?
Eſt-ce le chaud qui vous flaitriſt,
Ou la biſe qui vous englace?
L'humeur qui donne accroiſſement,
La chaleur le nourriſſement,
Le vent, la douceur & la grace?

Ne cachez plus voſtre beauté,
Ne monſtrez voſtre cruauté,
Contre la douceur de la fille
Qui vous arroſe doucement,
Et vous œillade humainement
Au matin quand elle s'habille.

Ce malheur vient-il de ſa main,
Qui vous a miſe dans le ſein
De noſtre mere, en ſa groſſeſſe
Qui ſemble n'auoir de plaiſir,
Qu'en nous monſtrant l'ardent deſir
Qu'elle a d'enfanter ſa richeſſe.

Il vient de ſon œil flamboyant,
Touſiours chaudement larmoyant
Deſſus la couche enſemenſee :
Il vient d'vn ſouſpir amoureux,
Ou d'vn regard trop rigoureux,
Ou d'vne trop froide penſee.

Car le trait que dardent ſes yeux
Eſt plus chaud & bruſle trop mieux
Que les rais du fils de Latone :
Puis ſes larmes qui vont roulant
Et ſes ſouſpirs qui vont coulant
Cauſent vn froid qui les eſtonne.

Les prez s'emaillent de couleurs,
Les iardins s'emperlent de fleurs,
Cherchant d'eux-meſmes nourriture :
Sans art le laboureur rend bien
Les champs armez d'vn petit rien,
Sans ayde que de la nature.

Laiſſe-les donc à la faueur
Du ciel, leur pere, & le bonheur
Des champs, des bois, & des prairies :
Car ton œil, tes pleurs, ton ſoupir,
Les feroyent en terre croupir
Plus toſt que les rendre fleuries.

SVR LES RECHERCHES

DE E. PASQVIER. [1]

CELVY qui docte ſe propoſe
Baſtir auiourdhuy quelque choſe,
Eſt né ſous vn ciel malheureux :
Car toute œuure laborieuſe,
Qui part de main induſtrieuſe,
Demande vn ſiecle plus heureux.

Vn ſiecle pour le moins qui priſe
L'ouurier, & qui le fauoriſe,
Sans le frauder de ſon honneur :
Siecle ingrat, qui deſſous la poudre
Laiſſes trop vilement diſſoudre
L'ouurage d'vn gentil labeur!

Tu te ris, ſi l'on te retrace
Quelque trait à l'antique grace,
Tu prens toute choſe à deſdain :
Tu ne fais cas que des eſtranges,
Deſrobbant les iuſtes louanges
De ceux qui naiſſent dans ton ſein.

1. « Estienne Pasquier, auocat fameux à la court de Parlement de Paris, fort docte et de gentil esprit, et du nombre de ceux qui meritent bien entreprendre la charge d'une belle histoire, comme y estant des mieux versez de nostre siecle, et l'un des plus curieux à recercher les precieux tresors des antiquitez de nostre France. » (MURET.)

Les *Recherches de la France*, dont le premier livre parut en 1560, sont regardées à juste titre comme l'œuvre capitale de Pasquier, et obtinrent un légitime succès qui n'est point éteint aujourd'hui. (Voir en tête de ce vol., dans la notice de Colletet, le jugement d'Est. Pasquier sur Belleau.)

Tu ne veux qu'vne maiſon grande,
Sans ſçauoir que le temps commande
Sur les deſſeins de ton cerueau,
Enterrant la fourde memoire
Et de ton nom, & de ta gloire,
Sous l'oubly d'vn meſme tombeau.

La vertu te fert de riſee,
Et la ſcience meſpriſee
S'eſcoule, & te vient à meſpris :
Rien ne te plaiſt que l'ignorance,
Deſſous le maſque d'arrogance,
Qui fait rougir les mieux appris.

Si faut-il confeſſer encore
Que le ſaint labeur qui redore
L'honneur de ces ſiecles derniers,
A trouué l'argentine courſe
De la fontaine, dont la ſource
Enyura les ſiecles premiers.

As-tu pas eu la cognoiſſance
D'vne brigade, dont la France
Heureuſe ſe doit eſtimer,
Qui vint, comme à la ſaiſon belle
Les arrondeaux à tire d'æelle
Viennent en foule d'outre-mer?

Ou comme par la nuict muette
On voit vne eſtoile ſeulette,
Puis mille & mille en vn moment?
Ou dans la marine troublee
La vague en cent flots redoublee,
Qui n'enfle que d'vn petit vent?

Mais cette troupe non mortelle
N'a pas trouué la faueur telle
Du ciel, qu'elle eſperoit auoir :
Car ſon odeur s'eſt toſt perduë,
Comme au vent ſe pert vne nuë,
Ou la lumiere ſur le ſoir.

Le laurier, qui le chef enſerre,
Fait l'vn heritier d'vn caterre,
Pluſtoſt que de le rendre ſain :
L'autre ſe collant ſur le liure
Trompe la mort, pour apres viure,
Et n'a pas pour tromper ſa faim.

L'vn ſe peint vn viſage bleſme,
Et l'autre, aux deſpens de ſoymeſme
Enrichiſt de France le nom :
Encores la playe eſt ouuerte
De mon Du Bellay, dont la perte
Fait perdre aux Muſes le renom.

Mais Paſquier deſpitant l'enuie,
Et le ſort dont elle eſt ſuiuie,
Maugré l'iniure de ce temps
Donne le iour à ſon ouurage,
N'eſperant tirer dauantage
De luy que la roüille des ans,

Encor qu'on y voye deſcritte
L'occaſion de l'entreſuitte
Des republiques de nos Rois,
Et comme doiuent les prouinces
Baiſſer le chef deſſous leurs princes,
Et ſous la rigueur de leurs lois.

A MONSIEVR GARNIER. (1)

GARNIER, qui d'vne voix hardie
Vas animant la Tragedie,
Aſpiré des ſainctes fureurs
D'Apollon, qui chaud de ſa flame
Va bruſlant & pouſſant ton ame
Au ſacré labeur des neuf Sœurs :

Qui d'vne grace douce & fiere,
Sçais enfler l'eſtomach colere,
Et rabaiſſer le front des Rois :
Et qui de vers hautains & braues,
De mots, & de ſentences graues
Fais rougir l'eſchaffaut Gregeois :

Qui de complaintes non communes
Vas lamentant les infortunes,
Malheur ordinaire des grans,
Pleurant la douleur échaufee
De celle qui viue étouffee
Aualla des charbons ardans : (2)

Qui des premiers en noſtre France
Tiras ſous la doćte cadance,
Et ſous les accens de tes vers,
Vne amour chaſte, vne amour folle,
Rendant la voix & la parolle
Aux ombres meſmes des enfers : (3)

1. V. notre note p. 75 de ce vol. Cette ode est adressée à Garnier à propos de sa *Cornélie*; elle se trouve en tête de cette tragédie.
2. Allusion à la tragédie de *Porcie*.
3. Tragédie d'*Hippolyte*.

Soupirant de voix amollie
Les iuſtes pleurs de Cornelie,
Qui veit le riuage écumer
Et rougir du ſang de Pompee,
Et Scipion d'vn coup d'eſpee
Nauré ſe plonger dans la mer:

Ie ſerois d'ingrate nature,
Ayant ſuccé la nourriture,
Et le laict tout ainſi que toy,
Sous meſme air, & ſur meſme terre,
Si l'amitié qui nous tient ſerre
Ie n'eſtimois comme ie doy.

Auſſi l'on verra les riuieres
Trainer leurs humides carrieres
Contremont, lors que s'oublira
La memoire, & l'amitié ſainte,
Qui tient nos cœurs de ferme eſtrainte,
Et que le nœud s'en deſlira.

SVR LES CANTIQVES

DE NICOLAS DENISOT. [1]

CELVY qui fait de ſes dois
Rougir meſme la nature,
Soit pour animer vn bois,
Ou bien la morte peinture,

1. Bien que né au Mans, en 1515, Nicolas Denizot était issu d'une famille toute percheronne à laquelle appartient aussi cet

Soit pour entonner vn chant
Qui de force pipereſſe
Va le nocher allechant
Sous ſa voix enchantereſſe,

Ne craigne iamais l'effort
De la darde iniurieuſe
Que brandiſt la palle mort
Sur le corps victorieuſe :
Corps & nom par le treſpas
Les Deeſſes filandieres
D'vn tel n'accableroyent pas
Deſſous leurs dextres meurdrieres.

C'eſt vn vray preſent des Dieux
Que d'eſtre peintre, & poëte :
Et d'autre part que des cieux
Ne naiſt vertu ſi parfaicte.
Car de ſolide n'a rien
Sous ceſte voûte azuree :
D'en haut vient doncques le bien
Qu'a noſtre âge bien-heuree.

Tes eſcrits monſtrent aſſez,
Deniſot, comme la gloire

autre poète, compatriote et ami de Belleau, Gerard Denizot.

Nicolas Denizot prenait plaisir à se décorer du titre de *Conte d'Alsinois*, anagramme de son nom, et la plupart de ses œuvres, assez peu connues du reste, sont signées ainsi. Les cantiques dont Remy Belleau fait l'éloge sont au nombre de treize, et ont été imprimés en 1553 sous le titre de : *Cantiques du premier aduenement de Iésus-Christ*; un autre recueil de cantiques et de noëls de Denizot est encore cité dans la bibliothèque de La Croix du Maine. Le Comte d'Alsinois était, dit Muret, excellent en l'art de peinture et de dessin; il fut le précepteur des trois illustres demoiselles De Seymour, ce fut là son plus grand mérite et peut-être son meilleur titre vis-à-vis de la postérité.

Des biens du ciel amaſſez
Enrichiſt noſtre memoire.
Fuyez tenebres, fuyez,
Cachez-vous dans l'onde coye :
Et vous corbeaux, eſpiez
En autre lieu voſtre proye.

Le ſuiet n'eſt point d'Amours,
Le trait n'eſt point variable,
Ny fabuleux le diſcours :
Mais eternel & durable.
Icy ne ſont point chantez
D'vn ſon pipeur les menſonges,
Bois meuz, fleuues arreſtez,
Ny d'vn mont cornu les ſonges.

Icy l'on voit ſeulement
Deſcouuertes les merueilles
Du ſacré Aduenement,
Digne des ſainctes oreilles.
Sus Deniſot, de tes vers
Comblant les terres eſtranges,
Entonne par l'vniuers
De noſtre Dieu les louanges.

SONNETS.

De mille morts ie meurs voyant la modeſtie,
La grace, la façon, & naïue douceur
De celle qui retient ſous la gente faueur
Seulemẽt d'vn trait d'œil, & ma mort, & ma vie:

De mille morts ie meurs quand d'vne extreme enuie
le deſire à iamais luy eſtre ſeruiteur
Et luy faire, amoureux, vn preſent de mon cueur,
Et de ma liberté qu'elle tient aſſeruie.

Mais ie mourrois du tout ſi mon humble ſeruice
Pouuoit tant meriter que ſeulement ie viſſe
De pres ceſte beauté qui de loing m'euertue :

Non non ie ne la veus ny voir ny conceuoir,
Puis qu'en la regardant vn faſcheux deſeſpoir
Et de pres & de loin cruellement me tue.

A SA MAISTRESSE.

Veux-tv fonder le fond de mon martyre?
Veux-tu ſçauoir, Maiſtreſſe, en quel vaiſſeau
Flotte ma vie, & quel orage d'eau,
Quel vent, quel flot tourmente mon nauire:

L'eau ſont mes pleurs, & la puiſſance forte
Des vents, des flots, mes ſoupirs & mes vœux :
La pouppe, ſoin, & mon eſprit douteux,
Mal ſain, mal caut, eſt la nef qui me porte.

Le maſt conſtance, & le timon l'eſpoir,
Le voile erreur, Amour eſt le pilote,
Ta cruauté eſt l'orage qui flotte
Deſſus mon chef, l'ancre eſt le deſeſpoir.

Et qui pis eſt, il n'y a mer au monde
Pour ſe parer de la vague profonde
Qui n'ait vn port, vne riue, vn recours :

Mais en la mer où vogue ma fortune,
Ie n'ay faueur du ciel ny de Neptune,
Riue ne port qui vienne à mon ſecours.

D'VNE DAME.

Bran vous me caiollez, laiſſez-moy, ie vous prie :
Que cerchez-vous illà, vous n'y auez rien mis ?
Et ſçay que voſtre amour en autre lieu promis
Sera le ſeur teſmoin de voſtre piperie.

Penſeriez-vous, Monſieur, que i'aye eſté nourrie
De ſi mauuais tetin, que ie n'entende bien
Que voudriez, en paſſant, iouïr de l'amour mien
Pour faire puis apres que tout le monde en rie ?

Non non ie ne ſuis pas de celles que penſez,
Qui pour le ſeul plaiſir tiennent recompenſez
Les ſeruices qu'Amour pour ſes trauaux deſire.

I'aime bien le diſcours, i'aime bien la vertu :
Mais i'aime mieux celuy qui braue a combatu
L'eſperance, la peur, ſa dame & ſon martyre.

ELLE-MESME.

C'EST maintenant qu'il faut que librement ie die,
Tant m'eſtes importun, que vous me caiollez :
Taiſez-vous ie vous pry, Monſieur, vous m'eniollez
De vos propos ſuccrez qui m'ont toute eſtourdie.

Or qu'en me careſſant, voſtre ame, voſtre vie,
Voſtre eſpoir, voſtre cœur, humble vous m'appellez,
Ie ſçay ſous ces beaux mots que vous diſſimulez,
Et cachez doucement le nom de voſtre amie.

Anda ie ne veux point vous feruir de iacquet,
Ie ſçay ce que l'on dit, & comme le cacquet
Meſme entre nos voiſins ſe iette à l'auanture.

Mais ie merite bien auoir un feruiteur
Qui m'aime & me careſſe & me donne ſon cœur,
Et non pas de feruir d'ombre & de couuerture.

QVAND i'entreuoy ceſte eſpaule auancee,
Ce pié croiſé, ceſte tremblante vois,
Ce dos courbé ainſi qu'vn arc Turquois,
La barbe blanche & la face abaiſſee :

Quand i'entreuoy ceſte ride enfoncee
Deſſus le front à cacher tous les dois,
Ceſt œil caué d'vn corps ſec comme bois,
Vn amas d'os, la dent noire émouſſee :

Quand i'entrevoy ce maſque, ce tombeau,
Se mettre en poinct, contrefaire le beau,
Et ſous la cendre vne flamme conceuë :

Ie dis alors, voyant ce corps perclus
Faire l'amour, & qui ne marque plus,
Qu'on cognoiſt l'âge & la force à la queuë.

Ie fuy comme la mort ceſte vieille importune
Qui deçà qui delà me ſuit de toutes parts,
Qui m'eſpie & m'aguette, & de poignans regards
Me tient enforcelé de façon non commune.

Pren pitié de mon mal & chaſſe l'infortune
Dont ie languis, Amour, & que ſes yeux paillards
Ne me pouſſent iamais aux perilleux hazards
D'vne ſi violente & mauuaiſe fortune.

C'eſt vn gouffre, vne mer, vn abyſme profond,
Vne hale, vn eſgout, vne bourbe punaiſe,
Vn ſoupiral venteux, vne chaude fournaiſe,

Vne mare, vn fangeas qui n'a riue ny fond,
Que ie ſens, que ie voy, & ne puis m'en diſtraire
Tant le deſtin me force à ſuiure mon contraire.

A SA MAISTRESSE.

Ne croyez pas qu'vne faſcheuſe abſence
De vos beaux yeux, Maiſtreſſe, ait le pouuoir
De me tirer du ſeruice & deuoir
Qu'humble ie dois à voſtre ſouuenance.

Ne croyez pas qu'elle ait ceſte puiſſance
Deſſus mon cœur, qui ne peut conceuoir
Que vos beautez, qui pourroyent émouuoir
Vn rocher meſme à voſtre obeiſſance.

Non non mon cœur n'eſt pas vn feu couuert,
Vn petit feu épris en vn bois vert,
Qui meurt ſoudain, ſoudain s'on ne l'attiſe :

Le mien eſt prompt, meſlé de ſoulfre vif
Qui iuſqu'à l'os me conſomme haſtif,
Et dont mon ame eſt follement eſpriſe.

Ce beau front releué la demeure des Graces,
Ces deux aſtres iumeaux la retraite d'Amour,
Ce coural ſoupirant le gracieux ſeiour
Où les baiſers mignars de long temps ont leurs places,

Ces diſcours amoureux où les douces fallaces,
Les ruſes, les attraits ſeiournent tour-à-tour,
Cauſent que ie languis & la nuit & le iour
Sous l'eſſort rigoureux de ſes fieres menaces.

Ce creſpe d'or friſé me fait deuenir glace,
Et de palle frayeur me fait bleſmir la face,
Mais ſes yeux ont pouuoir de me faire vne roche.

Son ombre me fait peur, ſa preſence m'altere,
Et pers le ſentiment quand d'vne œillade fiere
Me dedaigne & ne veut que d'elle ie m'approche.

Ce iourd'huy que chacun prodigue ſa largeſſe,
Liberal ie vous donne en eſtreine mon cœur :
Encor que le preſent ſoit de peu de valeur,
Ne le refuſez pas ie vous ſupply, Maiſtreſſe.

Logez-le pres du voſtre, & ſoyez ſon hoſteſſe :
Il n'eſt pas importun, rapporteur ny menteur,
Et ſçay qu'il vous ſera fidelle ſeruiteur,
Si de vous il reçoit quelque douce careſſe.

Donnez-luy tant ſoit peu d'honneſte liberté,
Ouurez-luy le threſor de voſtre volonté,
Soyez-luy comme vn roch conſtante & non muable.

S'il peut gaigner ce poinct il eſt recompanſé
Des faueurs qu'il pretend, & trop mieux auancé
S'il cognoiſt ſeulement qu'il vous ſoit agreable.

ALLEZ mon Cœur, le ſecours de ma vie,
En qui i'eſpere auancer mon bon-heur,
Le ciel benin, le ſoleil net & pur
Vous accompagne & ſans vent & ſans pluye.

Que l'Aquilon n'éuente ſa furie,
L'air ſon courroux, ny l'hyuer ſa rigueur
Contre ce front, dont la fiere douceur
De ſes attraits a mon ame rauie.

Vn doux Zephyr, vn eternel Printemps,
Mille amoureaux & mille paſſetemps,
A petits ſauts volent touſiours pres d'elle.

Mais appaiſant voſtre orage mutin,
Dieux, appaiſez le ſien, à celle fin
Qu'à ſon retour ne me ſoit plus cruelle.

VN ſi gentil eſprit que le voſtre, Maiſtreſſe,
N'eſt point ſans ſentiment des amoureux appas:
On le voit à vos yeux, on le voit à vos pas
Pleins de la maieſté d'vne grande Princeſſe.

On le ſent aux baiſers, on le voit à la treſſe
De ce poil chaſtaigner qui me tient en ſes las,
Encor vous le niez : peu d'honneur ce n'eſt pas
D'vn grand Dieu cõme Amour ſe pouuoir dire hoſteſſe.

Doncques ie vous ſupply ne dites plus, mon Cœur,
Qu'Amour meſme des Dieux & des hõmes vaincueur
Ne tient plus aſſiegé le rempart de voſtre ame.

Ou ne me faites plus ceſt accueil gracieux,
Et ne iettez ſur moy le charme de vos yeux :
Lors ie confeſſeray que n'aimez point, Madame,

N'EST-CE vn grand mal, dites ie vous fupplie,
Eftre nay libre & n'auoir liberté,
Auoir des yeux & ne voir la clairté
Du beau Soleil qui me donne la vie?

N'eft-ce vn malheur lors qu'il nous prend enuie
De foupirer, auoir l'air arrefté
De nos poulmons? n'eft-ce vne cruauté
Qu'il faut fe taire eftant pres de s'amie?

Or tout ainfi qu'vn palle criminel
Qui languiffant deffous l'ombre eternel
D'vne prifon, la lumiere reclame,

Ainfi ie vis abfent de vous, mon Cœur,
Morne, penfif, aueugle & plein de peur,
La glace au front & le feu dedans l'ame.

VOVS me dites fans fin, & le tiens pour le feur
Que ne voulez aimant en rien eftre forcee,
Qu'il ne foit verité, ie vous vey corroucee
Hier quand maugré vous ie vous baifé, mon Cœur.

Doncques ie vous fupply pour m'ofter cefte peur
Deformais tant foit peu de vous rendre offenfee,
Humaine pardonnez à ma chafte penfee,
Et remettez la faute aux traits de ma fureur :

Fureur qui nuict & iour me travaille fans ceffe,
Qui va troublant mon ame & me force & me preffe
Prefque de vous forcer meu de voftre beauté.

Las! c'eft moy qui forcé languis deffous la force
De voftre maiefté : mais quoy? plus ie m'efforce
Humble de vous feruir, moins ay de liberté.

DEVX ans ſont ia paſſez, vous le ſçauez Maiſtreſſe,
Quãd pour vous eſtrener ie vous donné mon cœur,
Qui depuis eſt reſté voſtre humble ſeruiteur
Sans vous auoir manqué de foy ny de promeſſe.

Traittez-le humainement & luy faites careſſe
Seulement d'vn trait d'œil, ou de quelque faueur
Dont il puiſſe alleger la charge du malheur
Qu'il ſouffre en bien ſeruant vne ſi fiere hoſteſſe.

Non ne le faites pas, traitez-le rudement :
Ie connois ſon humeur, il vous ſert ſeulement
Pour tirer du plaiſir de ſon plaiſant martyre.

Ie tenois ces propos quand mon cœur dépité
Diſt : i'aime mieux cent fois perdre ma liberté
En ſeruant ſes beautez, qu'eſtre roy d'vn empire.

MAISTRESSE croyez-moy, ie ne ſuis point menteur,
I'en appelle à teſmoin les troupes immortelles :
Quand en mes ieunes ans ce Dieu qui a des ælles
Ficha premierement ſes traits dedans mon cœur,

Oncques ie ne ſenti l'amoureuſe rigueur
Ny le fer aceré de ſes fleches cruelles,
Si fort que maintenant que ſous vos graces belles
Auez plongé mon ame en extreme fureur.

A cela ie le ſçay, vous me direz, Maiſtreſſe,
Que la flamme d'Amour n'eſt pas ſouuent l'hoſteſſe
De l'hyuer bruineux qui rend le poil griſon.

Ie ſçay bien toutesfois que les flammes plus fortes
Croupiſſent bien ſouuent deſſous les cendres mortes,
Et que le feu s'allume en tout bois de ſaiſon.

Dovce mere d'Amour, mais farouche & cruelle
Aux hommes fouruoyez qui vont fuiuant tes pas,
Mere ie te fupply ne me recherche pas
Pour me dreffer encor quelque embufche nouuelle.

Ie n'ay que trop languy durant la faifon belle
De mon gaillard Printemps fous les forciers appas,
Puis maintenant recreu, mal armé, foible & las
Tu me viens, importune, appeller en querelle.

Ie tenois ces propos quand voftre bouche tendre
Vinftes ioindre à la mienne, & bord à bord eftendre
Le coural foupirant de vos léures, mon Cœur.

Alors ie reconneu que toute ame gentile
Eft capable en tout temps de fa flamme fubtile,
Et qu'il eft malaifé d'euiter fa fureur.

Depvis que ie baifé ta bouche vermeillette,
Et que ie fuçotté le petit bout moiteux
De ta langue fuccree, & tafté bien-heureux
L'yuoire doux poly de ta cuiffe douillette :

Depuis ie n'eu repos, vne flamme fecrette
Auffi toft dans mon ame efcoula par les yeux,
Et de foupirs ardans vn efcadron venteux
Pres d'elle fe campa pour feruir d'échauguette.

Qui dormiroit, mon Cœur, nourriffant dedans foy
Tant d'ennemis enfemble, ainfi que dedans moy
Sans tréue nuict & iour ie nourris miferable?

Mais fçachant bien, mon Cœur, que fous voftre bonté
Vous ne cachez rigueur, dedain ny cruauté,
I'efpere qu'à mon mal vous ferez fecourable.

A M. M. (1)

Depvis que ie baiſay ſa bouchette emperlee
Et de ſon beau tetin le bouton rougiſſant :
Depuis que ie baiſay le creſpe iauniſſant
En cent flocons retors de ſa treſſe annelee :

Depuis que ie baiſay la nege amoncelee
Sur ſa gorge d'yuoire & ſon ſein blanchiſſant,
Depuis que ie baiſay ce bel œil languiſſant
Qui tient de ſes attraits mon ame enſorcellee :

Depuis ie n'eu repos, & les ſoucis mordans,
L'eſperance & la peur ont gaigné le dedans
De mon cœur forbanni des faueurs qu'il deſire.

Ha! qui vit malheureux, qui ſe trauaille en vain
Et qui ſans eſperer alonge de ſa main,
Et viuant & mourant, le fil de ſon martyre!

Vovs me dites ſans fin que ce n'eſt la ſaiſon
De fuiure de l'Amour l'inconſtance legere,
Qu'il faut matter ſa chair & ſe mettre en priere,
Humblement deuant Dieu dreſſant ſon oraiſon.

M'Amour, ie le confeſſe, helas c'eſt bien raiſon
En ce temps miſerable addoucir la colere,
Et le trait puniſſant que darde ſa main fiere
Sur le chef de nos rois, leur ſceptre & leur maiſon.

1. Ce sonnet, qui est une variante du précédent, se trouve dans l'édition de 1574 des Odes d'Anacréon; il porte en titre : *à M. M.*, sans nous faire découvrir le nom si soigneusement caché de la femme aimée. Dans l'*Élection de sa demeure*, Belleau nous apprend que ce nom est formé de douze lettres; dans la Bergerie, il la nomme Catin et Catelon; Colletet observe qu'elle s'appelait Magdelon. Evidemment, et les sonnets qui précèdent en sont une preuve, ces noms ne désignent pas la même personne; on peut donc observer que si le poète doit être soupçonné d'inconstance, il ne saurait du moins être accusé d'indiscrétion.

Plus me mets en priere & plus fais penitence,
Moins ie ſens addoucir voſtre fiere arrogance :
Plus veux domter ma chair, plus rebelle apparoiſt.

De ieuſne & d'oraiſon l'ire de Dieu s'appaiſe :
Plus ie vous vay priant, moins plaignez mon malaiſe :
Plus me faites ieuſner, plus l'appetit me croiſt.

SVR VNE LETTRE BRVSLEE.

EVSSÉ-IE autant de fois baiſé ta bouche tendre,
Ta paupiere, ton œil, ta gorge, ton beau ſein,
Que i'ay baiſé de fois la lettre que ta main
Depuis trois iours, mon Cœur, ſecrette m'a fait prẽdre.

Euſſé-ie autant de fois retiré de la cendre
Des ſepulchres Gregeois & du marbre Romain,
Pour celebrer ton nom quelque antique deſſain,
Que i'ay releu de fois le ſuget pour l'apprendre.

Or le ſçachant par cœur le plongé dans le feu
Sous le papier muſqué : auſſi toſt que l'ay veu
En cendre s'amortir, & promptement s'eſteindre,

Eſt-ce le feu, mon Cœur, qui me bruſle importun,
Plus celeſte & plus vif que le noſtre commun?
Ouy : car le plus ardant gaigne touſiours le moindre.

OCRVAVTÉ d'Amour, ſera donc toy Vulcan
Qui bruſlera, cruel, de flamme vengereſſe
La lettre que la main de ma chere maiſtreſſe
Secrette m'eſcriuit aux premiers iours de l'an?

Eſt-ce le ſouuenir de ce Dieu Thracien
Qui t'eſpoinçonne encor de ialouſe deſtreſſe,

Lors que ta femme & luy, de chaiſne tromperesse
Couplez deuant les Dieux tu les mis au carquan :

Vulcan, ie ne ſuis pas de nature guerriere,
Ne ſois ialoux de moy, & ne ſoit heritiere
Ta flamme de la lettre où ie voy peint mon heur :

Mais s'il la faut bruſler, ta force ie deſpite,
Amour me voulant bien, l'a de ſon trait eſcrite,
Pour la ſauuer du feu, au profond de mon cœur.

A L'AMOVR.

SVR LES SONNETS DE C. D. B. (1)

MAIS de quel tret as-tu nauré ce cueur,
Ce cueur, Amour, & ceſte ame gentille
Qui deuant nous en larmes ſe diſtille,
Si doucement ſouſpirant ſon malheur.

Tu ne pouuois employer la faueur
De tes attraits, ny la flamme ſutille
De ton brandon, en ſuiet plus fertille
Pour en tirer vne plus belle ardeur.

Si ce n'eſt toy ſous humaine figure
Qui, deſcouurant l'amoureuſe pointure,
Nous monſtre à l'œil toute autre affection

Que ne cauſa la beauté de Caſſandre
Ny les beaux yeux de Laure, dont la cendre
Pleure au cercueil encor ſa paſſion.

1. Ces initiales désignent Charles d'Espinay, breton, abbé de Saint-Gildas, plus tard évêque de Dol, et l'auteur d'un recueil de vingt-six sonnets, intitulés : *Sonnets amoureux* (Paris, Guillaume Barbé, in-8°, 1559). Les vers de Remy Belleau se trouvent en tête de cette édition.

SVR LES CANTIQVES

DE NICOLAS DENISOT. (1)

Ce double trait, dont l'vn induſtrieux
Rauiſt noſtre œil, l'autre doux noſtre oreille,
De ta main docte annonce la merueille,
Et de tes vers l'accent laborieux.

Mais ton eſprit ſainctement curieux
A deſſaigner la beauté nonpareille
De cette nuict, plus que le iour vermeille,
Sur ton pinceau reſte victorieux.

Car tes tableaux mourront, & la memoire
De plus ſaincts doigts emperlera la gloire
De noſtre temps à l'antique egalé :

Et ton ſuiet plus diuin & plus ſtable
Que n'eſt l'Amour, le crayon, ou la table,
Rompra les coups du vieil faucheur ailé.

Gentille main qu'vn Apelle pour ſienne
En ce tableau hardiment aduouroit,
Gentille main, main qui ſurmonteroit
Par ſes fredons la corde Thracienne.

1. Poète et peintre, Denizot a doublement célébré « le premier Aduénement de Iesus-Christ. » Belleau fait dans les deux sonnets qui suivent l'éloge et des cantiques et de la peinture de l'artiste percheron (Voir la note de la p. 187 de ce vol.). Il a été mis gracieusement à notre disposition, par M. Louvel, maître de pension à Rémalard, un joli manuscrit des Cantiques de Denizot, enrichi d'enluminures représentant diverses scènes de la Nativité, et où se trouvent ces deux sonnets de notre auteur.

Apelle vit pour ſon Idalienne
Faite à demy, qui meſme enamouroit
L'œil eſtranger, quand rauy demouroit
En œilladant cette idole payenne.

Doncques bon Dieu, de quel amour épris
Sera celuy, apres auoir compris
Ce ſainct tablêau que tu viens de portraire,

Veu qu'il excede en ſa perfection
Celuy d'Apelle, & que la paſſion
D'amour diuin eſt autre que vulgaire?

A M. PALINGENE,

SVR LA TRADVCTION DE SCEVOLE DE SAINCTE-MARTHE. [1]

TV ne pouuois choiſir le iour de ta naiſſance
Vn ſurnom plus fatal, pour renaiſtre deux fois,
Que le tien qui Romain perdant & vie & vois
Soupire maintenant le doux air de la France.

1. Palingène est auteur d'un poème intitulé : *Zodiacus vitæ*, le Zodiaque de la vie, œuvre médiocre, mais qui n'en eut pas moins les honneurs de plusieurs traductions.

Scevole de Sainte-Marthe, l'un des traducteurs, était de Loudun. C'était un magistrat des plus éminents, qui mérite être placé près de la grande et belle figure du Chancelier de l'Hopital. Les préoccupations du palais et de la cour n'empêchèrent pas cependant le grave jurisconsulte de sacrifier aux Muses; on a de lui un grand nombre de poésies latines et françaises, malheureusement à peine revues pour la plupart et qu'il eût achevées sans doute si, comme il le dit lui-même,

... les malheurs des querelles civiles
N'eussent banni le repos de nos villes.

Les œuvres de Scevole de Sainte-Marthe ont été divisées en huit titres, dans lesquels figurent les *Vers d'Amour* (V. note, t. II, p. 279); la première édition est de Poitiers, Jean Blanchet, 1600.

Ce sonnet est une allusion au prénom de Palingène, qui s'appelait *Marcellus*.

Si ton ombre là bas a quelque fouuenance
Du labeur des viuans, hà bon Dieu, que tu dois
D'honneur & de faueur à ce docte François,
Qui vange de l'oubly la fuperbe impudence.

C'eft luy qui fait parler vn langage nouueau
Aux cendres de ceux-là, dont les ombres profettes
Begues errent là bas fur les riues muettes,

Les retirant de mort, & fauuant du tombeau :
Ainfi le fils d'Anchife à la riue Apuloife
Sauua les Dieux Troyens de la flamme Gregeoife.

AV SIEVR SALOMON. (1)

Ainsi qu'au poinct du iour la pucelle éueillee,
Seulette en fon iardin va cueillant de fa main
Les plus gentilles fleurs pour honorer fon fein
Et faire vn beau tortis à fa treffe annelee :

Ainfi qu'au renouueau on voit la troupe ællee
Des fillettes du ciel deffous vn air ferain
Voler de fleur en fleur pour paiftre leur effain,
Et pour confire en miel leur charge non foulee :

Ainfi tu vas triant au iardin des neuf Sœurs
D'induftrieufe main les mieux fleurantes fleurs
Pour te ceindre le front d'vne couronne torte

En cent lauriers facrez, & pour nous faire voir
Par cent doctes fuiets l'effet de ton fçauoir,
Auffi docte & parfait que ton beau nom le porte.

1. Salomon Certon, l'auteur des vers leipogrammes (petites pièces dans chacune desquelles il manque une lettre de l'alphabet). Il ne permit de les publier qu'au moment de sa mort (Sedan, Jean Jannon, in-12, 1620).

IN EVNDEM.

EFFVSA latè mella dum fragrantibus
Exugo labris, ore ſicco & languido,
Excipio lætus exulemque ſpiritum,
Repentè ſummus Imperator cœlitum
Factus, Deorum inter ſuperbus agmina
Cœleſte nectar poculo ebibo pari :
Exulceratrix ſed vbi dens ferociter
Linguam momordit inmerentem, largiter
Fuſo cruore per genas, actutum ego
Hominum qui amant ſio omnium miſerrimus :
Sic viuo felix, mox miſer verſa vice.

A R. GARNIER. (1)

IE plains fort, mon Garnier, qu'en ce tẽps miſerable
Plein d'orage cruel & de ciuile horreur,
Tu viennes ſouſpirer la diuine fureur
Qui couronne ton front de la branche honorable.

Ie plains fort que le ſang & le meurtre execrable,
Les tragiques chançons & la palle frayeur,
Exercent ſans pitié leur cruelle rigueur,
Du François eſchaffaut le ſuiet lamentable.

Ie plains encore plus que les diuins eſprits
Fertiles de diſcours & de doctes eſcrits,
Comme le tien, Garnier, languiſſent ſous la cendre,

Et que celuy ſans plus qui mieux pique & meſdit,
Deſrobe les honneurs, mendiant à credit
Ce que les mieux appris n'oſerent oncq' attendre.

1. En tête du recueil des tragédies de Garnier. Ce sonnet n'existe pas dans les éditions précédentes de Remy Belleau.

AV ROY, (1)

SVR VN CRVCEFIX PEINT DANS SES HEVRES SORTANT D'VN SEPVLCHRE.

MIEVX ie ne puis remarquer la memoire
De voſtre nom & voſtre bras vaincueur,
Que par le ſang & le bras du Seigneur
Qui de l'enfer emporta la victoire :

Mieux ie ne puis au monde faire croire
Vos faits guerriers, que par l'ayde & faueur
De ce grand Dieu qui va cachant noſtre heur
En ce tombeau ſeur teſmoin de ſa gloire.

Pour ſon ſaint nom vous auez combatu,
Par luy auſſi vous auez abbatu
L'orgueil felon d'vne troupe ennemie.

Que pourroit-il en terre faire mieux?
Dedans ſa playe il vous garde les cieux.
Et par ſa mort vne eternelle vie.

SI l'amour que tu dois au lieu de ta naiſſance
Te touche iuſqu'au cœur, ou ſi quelque deuoir
De parens & d'amis reſte pour t'eſmouuoir,
Iette l'œil ie te pry deſſus la pauure France :

Tu n'es Turc ny barbare, & ſçay qu'as cógnoiſſance
De la grandeur de Dieu, ie ſçay que ton vouloir
En tout eſt iuſte & ſaint, mais ſi nous fais-tu voir
Vn peuple moins inſtruit qu'au ſort de l'ignorance.

1. Charles IX.

Au lieu de fauourer les douceurs de ta bouche,
Il s'altere d'aigreur, qui l'a rendu farouche :
Au lieu d'eſtre modeſte il ſe met en rigueur.

Pour ſe mettre en repos il met en main les armes,
Cherchant (mal-auiſé) par ouuertes allarmes
Contre ſon propre ſang exercer ſa fureur.

Qvi ne diroit, ô Dieu! voyant la pauure France,
La France enforcelee & ſurpriſe d'erreur,
De guerre, de famine, & de peſte & de peur,
Que tu as deſployé ſur elle ta vangeance?

Mais tu n'es point vangeur, ains la ſeure defenſe,
Le ſecours & l'appuy, & le rempart plus ſeur
Des pauures affligez, mais las tout ce malheur
Ne peut naiſtre d'ailleurs ſinon de noſtre offenſe.

Contente toy, Seigneur, & que ta main diuine
Deſſous le ciel François nous monſtre quelque fine
Que tu as comme pere addouci ton courroux.

Nous ſommes tes enfans, & tu es noſtre pere :
Doncques à celle fin que ta race proſpere,
Regarde nous, Seigneur, de ton œil le plus doux.

S'il faut, comme tu dis, que le ſcandale aduienne
En ce trouble mutin, ô ſiecle malheureux,
Et malheureux celuy qui en eſt deſireux,
Et qui pour l'enaigrir donne la faueur ſienne.

Mais s'il faut qu'ainſi ſoit, ô Seigneur, te ſouuienne
De ton troupeau petit, & ne ſois rigoureux :

Tu n'aimes pas le ſang, tu es trop amoureux
De l'œuure de tes mains, & de la race tienne.

Nous faiſons le ſcandale, & ſi rendons ſugettes
A noſtre paſſion nos volontez profettes
De ce que deſirons : bref le mal vient de nous,

Et pourrions aiſément deſtourner la contrainte
Du ſcandale aduenir, mais auſſi i'ay grand' crainte
Que ce qui en naiſtra, ne ſoit commun à tous. (1)

1. La tristesse qui déborde du cœur du poète, demandant pitié pour les victimes, indique dans quelles douloureuses circonstances ces derniers sonnets ont dû être composés.

CHANSONS.

ONCQVES par traits ou par amorce
Amour ne me donna l'entorce
Pour eſclauer ma loyauté
Sous l'empire d'vne beauté,
Ny par treſſure blondiſſante,
Ny par œillade languiſſante
D'vn œil larron à demy clos,
Ny par les deux boutons éclos
Sur vne leure coraline,
Ny par le laict d'vne poitrine,
Par les roſes, par les œillets
Semez ſur deux monts iumelets :
Par vne face deſtournee,
Ou faueur de couleur donnee
D'vn bracelet, ou d'vn anneau,
Ou d'vn cordon, ou d'vn chapeau,
Pris ſur la treſſe, ou d'vne roſe
Dans la blanche poitrine éclose,
Ou d'vn doigt preſſé doucement,
Ou d'vn pié mis furtiuement
Sur le mien, ny d'autre cautelle
Onc ne fus pris en ſa cordelle.

Ie n'idolatre point les yeux,
Encores qu'ils decouurent mieux
Le fecret de noftre penfee,
Qu'vne beauté fi toft paffee:
Non que ie veuille mefprifer
La beauté pour authorifer
La vertu qui point ne dedaigne
La beauté pour humble compaigne.
Cela fied bien quand tous les deux
Se peuuent accoupler entre eux :
Car l'vn & l'autre rend aimable
Son fubiect par eux defirable.
Mais puis que la fiere beauté
Plus fouuent loge cruauté
Que vertu, & qu'en mefme place
Ne loge la crainte & l'audace,
Pour mieux recueillir le plaifir
Ie voulu la vertu choifir.
Ie fuis amy de neuf pucelles,
Amy des Graces immortelles,
L'efprit me contente trop mieux
Ny que le teint ny que les yeux :
Il n'eft point fuiect à la bize,
Tant plus vieillift, tant plus le prife :
La ride ny le changement
De l'âge n'ont commandement
Sur luy, & n'ont rien de femblable
A ceft archer, autant muable
Qu'vn Protee, auffi peu durant
Qu'vne fleur qui naift en mourant.
Il tient encor de la nourrice,
Qui dedans la couche tortice
Nourrit fa mere entre les vents,
Troubles & mariniers tourmens :
Il en retient de l'inconftance

De la mer, & de la naiſſance
De ſa mere, auſſi le bourgeon
Retient du greffe, & le ſourgeon
Du naturel de la fontaine,
L'herbe de l'humeur de la plaine,
De bonne ſemence bon grain,
De mere douce enfant humain.
  Amour eſt oyſeau de paſſage :
Car las! auſſi toſt que noſtre âge
Se rend de l'hyuer compagnon,
Auſſi toſt s'enuole mignon
Haut à l'eſſort : car ſa nature
Ne peut endurer la froidure,
La vieilleſſe point ne luy plaiſt,
Auſſi hors de ſon poinct elle eſt.
  Mais ny l'audace ſourcilleuſe
Du Temps, ny la Parque orgueilleuſe
N'ont puiſſance ny d'outrager
La vertu, ny de l'eſtranger :
Et c'eſt pourquoy ie la veux ſuyure
Et par elle à iamais reuiure.

Avtre maiſtre n'ay que l'Amour,
Ie le ſeruiray nuict & iour :
C'eſt pourquoy ie l'ay fait ſeigneur
Et de ma vie & de mon cœur.

D'eſtre ſerf point ne me deſplaiſt,
Mon cœur eſtant ſi bien qu'il eſt
Cent fois plus doucement traitté
En ſeruice qu'en liberté.

Auſſi le maiſtre que ie ſers
N'eſt faſcheux, rude ny diuers :
Et ſi n'eſt pas courtois & dous
A moy ſeulement, mais à tous.

Quelque mal-plaiſant, importun,
Mal-né, mal-voulu de chacun,
Appellera ce Dieu cruel :
Mais ie ne le cognois pour tel.

Ie n'ay de luy que du bon-heur,
Du plaiſir & de la faueur :
Et qui vit ſous luy langoureux,
Ie croy qu'il n'eſt point amoureux.

Amour eſt compagnon du temps,
Et de l'Automne & du Printemps :
Moymeſme ay ſon feu découuert
Deſſous les glaces de l'Hyuer.

L'vn porte le viſage peint
De palle frayeur qui le poind :
Et l'autre n'eſt iamais content,
Alteré du bien qu'il attend.

L'eſperance & le deſeſpoir
Soit pour cil qui n'a le pouuoir
Acquerir, eſtant ſeruiteur,
D'vne maiſtreſſe la faueur.

Quant à moy ſi i'auois le poinct
Aymant, qu'on ne demande point,
Mais qu'on prend en temps & en lieu,
Ie ne voudrois pas eſtre Dieu.

AVTRE amour que le tien me vient à deſplaiſir,
Autre feu que le tien ne peut mon cœur ſaiſir,
La mort ſeule a pouuoir
D'eſchanger mon vouloir
Puis que de bien aimer tu te mets en deuoir.

Mon cœur eſt un rocher haut eſleué dans l'ær,
Que les flots ny les vents ne ſçauroyent esbranler,
Ferme contre le vent
D'vn faſcheux pourſuiuant,
Qui ialoux de mon heur mon bien va deceuant.

Le iour que dans mes yeux Amour de ſon beau trait
De voſtre grace belle engraua le portrait,
Ce iour comme vaincueur
Se fiſt roy de mon cueur,
Et tyran, de ma vie empieta le bon-heur.

Ie tenois ces propos, m'eſtimant bien-heureux,
Lors que de vos beautez ie deuins amoureux :
Mais hà traiſtre cruel
Maintenant tu n'es tel,
Amour, dont ie cognois que tu n'es immortel!

Car les Dieux de là haut ne ſont vains ny menteurs,
Ils ne ſont médiſans, impoſteurs ny trompeurs :
Tu n'as iamais eſté
Qu'vn pipeur effronté,
Ennemi coniuré de toute verité.

Où ſont les beaux diſcours dont fol ie me paiſſois?
Maiſtreſſe, où eſt le temps qu'abuſé ie penſois
Auoir conquis ceſt heur
D'eſtre ton ſeruiteur?
Et maintenant ie voy que ce n'eſt que rigueur.

Quelque temps i'ay vefcu plus cõtent que les Dieux,
Abufé de ta bouche, abufé de tes yeux :
Maintenant tu me dis
Que libre tu ne puis
Aimer, & plus te fuy, Maiftreffe, & plus me fuis.

Ie n'auois rien plus cher pour gage de ma foy
Qu'vn feul petit efcrit que ie gardois de toy,
Pour fidelle tefmoin
De l'amour peu certain :
Mais tu l'as importune arraché de ma main.

Adieu, Maiftreffe, adieu, ou traitte mieux mon cœur,
Que n'as depuis vn an qu'il eft ton feruiteur :
Malheureux eft pour vray,
Maiftreffe, ie t'en croy,
Qui vit en feruitude & qui peut eftre à foy.

CARTELS.

DES CHEVALIERS D'AMOVR.

1575, LE 3 IVIN. (1)

AVX DAMES.

DAMES dont les vertus & les rares beautez
Animēt aux combats les promptes volontez
De ces ieunes guerriers, ie vous fupply de croire
Que la mort de l'Amour n'emporte la victoire :
Bien meurt ce mafque feint, qui fans affection,
Sans foy, fans loyauté, farde fa paffion,
Ce fantofme d'Amour, qui en naiffant auorte,
Indigne des honneurs de ce beau nom qu'il porte,
Ce mattois, ce pipeur, ce démon, ce lutin,
Inconftant, paffager, & volage, & mutin,
Qui fe repaift, friand, d'amorces tromperefles,

1. Cette date ne serait-elle pas celle du mariage du duc d'Aumale avec la belle Marie d'Elbeuf, la sœur de l'élève de notre poète? Belleau devenait naturellement le chantre de cette solennité et des réjouissances dont elle fut l'occasion.

De ſurpriſes, d'attraits, de ruſes piperelles,
Et qui charmant nos yeux n'entre iamais au cœur :
Tel Amour vieilliſſant, periſt en ſon erreur.
Mais l'autre eſt immortel, les faueurs de ſa grace
Tirent du ciel voûté le germe de ſa race,
C'eſt le mignon choiſi des hommes & des Dieux,
Le fidele entretien de la terre & des cieux,
Des elemens confus la liaiſon premiere,
De ce grand vniuers la feconde matiere :
De ſes traits empennez le violant effort
Ne ſe peut alterer par échange de mort :
C'eſt vne paſſion, vn deſir, vne flame,
Qui fait la ſentinelle au rampart de noſtre ame,
Et guide nos penſers : c'eſt vne deïté
Eſtroittement vnie à l'immortalité.
Amour eſt tout diuin, le Deſtin ny l'enuie
Ne ſçauroyent retrancher les ſouſpirs de ſa vie :
Car eſtant immortel, la terre ne peut pas
Trionfer de ce Dieu, affranchi du treſpas.
Et s'il mouroit encor, plus noble ſepulture
Ne prendroit que vos yeux, ſa douce nourriture :
Car de vous il prend vie, & dans vos cœurs épris
Se repaiſt, immortel, de vos diuins eſprits.
Amour iamais ne meurt, ſa diuine ſemence
Touſiours retient l'odeur de ſa premiere eſſence :
Et ne faut s'attriſter, ny porter le grand dueil
Comme s'il giſoit mort dans le fond d'vn cercueil.
Il loge en vos beaux yeux, qui de flammes cruelles
Nous alterent bruſlant iuſques dedans les mouelles,
Et viuant & voyant nous le ſentons en nous
Tantoſt comme tyran, tantoſt benin & dous.
Cauſe que nous voulons en foule, ou en carriere,
A cheual, ou à pié, ou ioints à la barriere,
Maintenir que l'Amour eſt plus vif & plus fort,
Plus gracieux & doux, & cent fois plus accort

Qu'il ne fut onc ça bas, aſſeurant que les Dames
Hoſteſſes de ce Dieu, & de ſes viues flames,
Ont plus de loyauté, de grace, & de douceur,
Que ne peut meriter vn loyal ſeruiteur :
Et que iamais Amour, quoy que l'on vueille dire,
Ne porta l'arc en main en vn plus doux empire.

Ces Cheualiers d'hõneur qui n'õt rien dedãs l'ame,
Ny plus auant au cueur, que l'amoureuſe flame
Qui ſort des traits aigus de ce petit Archer,
Quand de ſon arc voûté viennent à décocher,
Aduertis qu'en ce lieu ſe dreſſoit vne lice
Pour rompre ou pour iouſter, & pour faire exercice
Des armes & d'Amour, & par acte guerrier
Porter le front couuert de l'honneur d'vn laurier,
Sont venus en ce lieu pour mettre en euidence,
Faiſant à coups de main preuue de leur vaillance
Et courage gentil, voulant monſtrer à tous
Qu'à la ſeule faueur d'vn œil gentil & dous
Ne veulent eſpargner ny le ſang ny la vie,
Ny le bien, ny l'honneur, & que la ſeule enuie
Qu'ils ont de vous ſeruir eſt cauſe qu'en ce lieu
Sont arriuez ſoudain tous épris de ce Dieu
Que l'on appelle Amour, pour mõſtrer leurs proüeſſes
Deuant les yeux mignars de leurs chaſtes maiſtreſſes,
Et pour eſpandre auſſi & la vie & l'honneur
Pour acquerir ſans plus le nom de ſeruiteur.

DAMES dont les beautez & les douces faueurs
Animent aux combats cent & cent feruiteurs,
Les repaiſſant d'honneur qui braue les conuie
Perdre pour vos beaux yeux & le ſang & la vie :
Croyez ie vous ſupply que ces deux Cheualiers,
Hommes faits & choiſis, bons & vaillans guerriers,
Amoureux de vertu & d'honneur & des armes,
Enſemble ont reſolu, non par feintes allarmes,
Par ſoupirs redoublez, ou par affection
D'vn langage fardé de vaine paſſion,
Acquerir les faueurs d'vne belle maiſtreſſe.
Mais ils veulent premier que la ſeule proüeſſe
Serue de truchement & ſoit l'auant-coureur
Pour fidelle teſmoin de ce qu'ils ont au cœur,
Iurant deuant vos yeux qu'ils n'ont volonté d'eſtre
Eſclaues de l'Amour, ſans vous faire pareſtre
L'effet de leur merite, ou ſoit à coups de main,
A cheual, ou à pié, ou par autre deſſain
Qui ſe peut pratiquer en foule ou en carriere,
Deux à deux, ſeul à ſeul, ou de lance guerriere
Se choquer bruſquement & rompre de droit fil :
Non pas de conqueſter par vn moyen ſubtil,
Comme eſtre bien en poinct, ou de porter viſage
Sous le charme ſorcier de quelque doux langage,
La moindre des faueurs que vos rares beautez
Donnent pour recompenſe à tant de loyautez.
Non, ils ne veulent pas s'allumer de la flame
Qui reſchaufe le ſang & gliſſe dedans l'ame
Doucement par les yeux, que deuant ne iugez
S'ils meritent ceſt heur d'eſtre mis & rangez
Entre ceux que l'Amour & l'honneur fauoriſe.
Voulant donc mettre à fin ceſte belle entrepriſe,
Sont venus en ce lieu pour mieux faire paroir
Et reconnoiſtre à l'œil l'effet de leur deuoir,

En ce lieu plein d'honneur, en ce lieu venerable,
Lieu comblé de vertu & grace incomparable
De cent rares beautez qui mettroyent en erreur
Vn cœur, fuſt-il de roche ou de metal plus dur.
Et tout ainſi qu'on voit la couleur blanche & nette
Sur toutes apparoiſtre excellente & parfette,
Ainſi l'affection de noſtre loyauté
Eſt ſincere & parfaite en toute pureté.
Doncques ſi vous voyez que par noſtre vaillance
Nous puiſſions meriter quelque peu d'aſſeurance
De vous faire ſeruice & de nous rendre heureux,
Ie ſçay que vous auez le cœur ſi genereux,
Que vous embraſſerez de volonté meilleure
L'honneur & la vertu qu'vne grandeur mal-ſeure,
Qu'vne vaine richeſſe, ou quelque grand threſor :
Car la vertu vaut mieux qu'vne montagne d'or.

Ce ieune Cheualier [1] en tous nouueaux allarmes
Amoureux de l'hõneur, & d'Amour & des armes,
Ores qu'il ſoit foiblet à porter le harnoïs
A cheual ou à pié, ou à rompre le bois
Iuſtement de droit fil d'vne lance guerriere,
Manier de pié coy, en rond ou en carriere
Le cheual courageux, a ſceu qu'vn grand tournoy
Se dreſſoit promptement en la cour d'vn grand Roy,
Et que nul n'y pouuoit y monſtrer ſa proüeſſe
Sans porter les faueurs d'vne belle maiſtreſſe.

1. Il s'agit ici sans aucun doute de Charles de Lorraine, son élève, alors âgé de 19 ans, en se reportant à la date du premier cartel.

Doncques ie vous fupply par vos rares beautez,
Source de cent rigueurs & de cent cruautez,
Par les chaftes attraits de voftre bonne grace,
Par le crefpe doré qui luit fur voftre face,
Par toutes les bontez & toutes les douceurs
Qui logent dans voftre ame & trauaillent nos cœurs,
Me faire tant d'honneur en cefte fleur premiere
D'vne douce faueur honorer ma priere :
Me fentant animé du gracieux accueil
De voftre bonne grace & faueurs de voftre œil,
I'efpere, courageux, de vous faire pareftre
Qu'au monde n'y a rien qui mieux arme la deftre
D'vn ieune Cheualier, & luy hauffe le cœur,
Qu'Amour, guide fidelle à rechercher l'honneur.

EPIGRAMMES.

CARLE eſt borgne d'vn œil, & ſa ſœur Iſabeau
Borgne d'vn œil auſſi, la plus belle brunette :
Et luy, hors ce defaut, de beauté ſi parfaitte
Que riẽ ne ſe peut voir en ce mõde plus beau.
Carle, donne cet œil qui te reſte à ta ſœur,
Pour rendre à ſon beau front vne grace immortelle :
Ainſi vous ſerez Dieux : elle Venus la belle,
Toy, ce Dieu qui ſans yeux tire ſi droit au cœur. (1)

A SA MAISTRESSE.

QVAND ie veux racõter les maux que tu m'apportes
Et les aigres douceurs que tes beaux yeux me font,
Ie pers le ſentiment, & de mes léures mortes
Ainſi qu'vn petit vent mes parolles s'en vont,
Vne froide ſueur s'eſpand dedans mes veines,
Au lieu de ſang caillé, ia pleines de mes peines :
Ainſi ſourd & muet, & trampé de ſueur
Ie redouble ma mort par vn double malheur.

1. Nous n'avons pu découvrir le nom de ce Carle si agréablement maltraité.

Τὴνδ' ἐθέων τε νόμων τε γράφην ἀνέθηκε Νόγεντον
Σοὶ, μεγάλου σεμνὴ παῖ κρονίδαο, δίκη.
Χθὲς γὰρ ἔτ' ἀμφήριστα πόλιν συνέχευε θεμιστέων
Τάγματα, λοξοδίκαις ἀνδράσι πειθομένην
Νῦν δ' ἐπεὶ ἐξ ἀγράφων γράπτους ἐχαρίσσαο πρόφρων
Ἄμμι νόμους, στυγερὰς τηλόσ' αἰτροσύνας
Ἐξέβαλες πόλεως, ἐξ οὗ τεὸν ὄμμα φαεινὸν
Τρέψας, ἐμῆς γλυκερᾶς κηδομένη πατρίδος.
Οὐδὲ δικορράπταισι τόδ' ἦν φίλον, ἀλλὰ γένοιο
Δυσμενέουσα κακοῖς, τοῖς δ' ἀγαθοῖσι φίλη. (1)

1. Se trouve, sous le titre d'épigramme, en tête des Coutumes du Perche (Voir note de la p. 169).

TRADVCTION.

Nogent consacre en ces volumes
Ses lois, ses anciennes coutumes,
A toi, Justice auguste, enfant du roi des Dieux!
Hier nul ne pouvait soustraire
Son droit à l'inique arbitraire;
La ville était troublée et le juge odieux.
Aujourd'hui que tes mains sacrées
Nous gravent des lois assurées,
Tu chasses de nos murs l'affreuse iniquité.
O Déesse! tu nous regardes
D'un œil bienveillant, et tu gardes,
Divin Palladium, notre chère cité.
La Chicane en pâlit de crainte;
Mais, devant ta majesté sainte,
La vertu se rassure et le vice est dompté.

COMPLAINTES.

DV FEV D'AMOVR.

BERGERS, ie vous ſupply, retirez vos troupeaux
Deſſous l'ombre mollet de ces larges fou-
teaux,
Tirez-vous à l'eſcart, & recherchez la veine,
Soubs ce roch cauerneux, de quelque eau de fontaine
Pour vous ſauuer du feu qui s'eſcoule, amoureux,
Des poulmons eſchaufez d'vn pauure langoureux.
L'air comblé de mon feu & les troupes legeres
Des haleines des vents emportent meſſageres
Vn ſcadron allumé de ſoupirs elancez
Qui couuoient en mon cueur l'vn ſur l'autre entaſſez.
Amour, ce petit Dieu, boutefeu de ce monde,
Qui brule de ſon feu le ciel, la terre, & l'onde,
Ne vomiſt que ma flame, & ma Dame ardamment
Ne porte dans ſes yeux que mon embraſement.
Pource fuyez, Bergers, vos brebis camuſettes
Se pourroient eſchaufer de mes flammes ſecrettes :
Les boucs & les aigneaux, le chien & le paſteur
Pourroient bien euenter les flammes de mon cueur.

Las ie bruſle d'amour, & ſi l'eau de la Seine
Ne coule promptement au ſecours de ma peine
Pour eſteindre l'ardeur du grand mal que ie ſens,
Ie crains que le braſier qui deuore mes ſens
Ne tariſſe alteré des flammes de ma peine
Les ondes de la mer & les eaux de la Seine.

SVR LA MORT D'VNE MAISTRESSE.

SACRÉ Laurier, & toy gentil Ormeau
Au tige verd & refriſé rameau,
Qui ſurpendus ſur la grotte ſauuage
Embruniſſez l'herbe de voſtre ombrage,
Ombrage frais où ſont accompagnez
Les doux Zephyrs qui nous ont ſoulagez
Cent & cent fois, quand la Chienne aboyante
Nous chaſſoit loing ſous la roche pendante,
Ma Dame & moy : hé ſi vous ſçauez bien
Quel heur m'eſtoit, & de plaiſir combien
I'auois alors que d'vne humble ſimpleſſe
Et d'vn refus, ma gentille maiſtreſſe
Entre mes bras doucement ſe poſoit
L'œil demy clos, & puis ſe repoſoit :
Hà ſeigneur Dieu, qui ne portoit enuie
Au doux repos de mon heureuſe vie?
Mais maintenant, qui iette plus de pleurs,
Ou qui eſt plus abyſmé de malheurs
Que moy chetif, chetif & miſerable,
Ne voyant rien qui me ſoit agreable?
Soit que la nuict d'vn voile bruniſſant
Couure la terre, ou que le iour naiſſant
Monſtre par tout ſa lampe iournaliere,

Lampe celeſte, & celeſte lumiere,
Iamais l'ennuy, le trauail ſoucieux
Tant ſoit-il peu donne treue à mes yeux.
  Touſiours touſiours ma playe ſe rempire,
Et peu à peu ſe mine en ſon martyre :
Comme en hyuer l'on voit deſſus vn mont
Par le rayon que la neige ſe fond.
  Qu'eſt deuenu le vermeil de la roſe,
Le lis, l'œillet, & la richeſſe encloſe
Entre les ronds de ce marbre enleué
D'vn doux ſoupir viuement animé?
  Las il eſt mort! & la fiéure rongearde
De ces beautez la grace a mis en garde
Entre les mains de l'auare nocher :
Cruelles mains, couſines d'vn rocher,
Qui n'eſpargnez la beauté ny la grace,
Ains peſle-meſle, & d'vne meſme audace
Les entaſſant en vn meſme batteau,
Vous les paſſez à l'autre bord de l'eau
(Au moins ceux-là qui l'amour en leur vie
Ont bien traitté ſans haine & ſans enuie)
De ce royaume où ſont les champs heureux,
Où en repos viuent les amoureux.
  Là couple à couple on s'aſſiet ſous l'ombrage
Des myrtes ſaints, eſcoutant le ramage
Du roſſignol : là les petits ruiſſeaux
D'vn gazouillis imitent les oyſeaux
A degoiſer : là les douces haleines
Des vents mollets refraichiſſent les plaines,
Plaines qui ſont d'vn beau tapis de fleurs
Bien eſtoffé's en cent mille couleurs,
Que les ruiſſeaux de lait touſiours arroſent,
Où les amans & nuict & iour compoſent
(Si nuicts y ſont) le rond des chapelets,
Dançant autour des myrtes verdelets.

Là là iamais la foudre ny la grefle,
Ny le frimas le recoy ne martelle
De ces faints lieux : là iamais la chaleur
Ny la froidure euente fa fureur.
De iour en iour vne faifon nouuelle,
Vn beau printemps toufiours fe renouuelle,
Portant trouffé le cheueu blondiffant
Autour du rond d'vn rameau verdiffant,
Tenant en main fa Flore couronnee
D'vn verd tortis de myrtine ramee,
Tous les pieds nus, portans toufiours entr'eux
En cent reflots ondoyez leurs cheueux.
On ne voit point qu'autre neige y defcende
Qu'œillets, que lis, que rofes & lauande,
Rien que douceurs, rien que manne & que miel
En ces beaux lieux ne diftile du ciel.
Adieu lauriers, adieu grotte fauuage,
Prez, monts & bois, & tout le voyfinage
Des cheure-piés, faunes & fatyreaux,
Et le doux bruit des argentins ruiffeaux,
Adieu vous dy, ma Maiftreffe m'appelle :
l'aime trop mieux las! foufpirer pres d'elle,
Que viure en ris fans elle en ce bas lieu,
l'enten fa voix, adieu, lauriers, adieu.

Ie n'ay membre fur moy, nerf, ny tendon, ny veine
Qui ne fente d'Amour l'amoureufe poifon,
I'en atteftle le ciel, mon ame, & ma raifon,
Voftre bouche & vos yeux feurs tefmoins de ma peine.

Mais plus ie le vous dis & moins vous le croyez,
Plus vous rens defcouuert le fecret de mon ame,
Moins il vous apparoift, plus vous monftre ma flame
Et ma playe cruelle, & moins vous la voyez.

Plus ie me monftre bon, & moins vous m'eftes bonne,
Plus ie penfe eftre aimé de vos gentes beautez,
Plus ie fens de vos yeux les rares cruautez,
Plus ie penfe eftre libre & plus ie m'emprifonne.

Plus i'honore, craintif, la graue maiefté
De voftre front, Maiftreffe, & l'influence heureufe
De voftre efprit gentil, plus m'eftes rigoureufe :
Plus m'approche de vous & plus fuis reietté.

Ie n'ay rien de l'Amour que la crainte & la honte :
Car vous dites toufiours en vous moquant de moy,
Non que ie n'aime point, & fi ie vous aimoy,
De vous voir plus fouuent que ferois plus de conte.

Plus vous en quiers mercy, & plus voftre rigueur
S'enaigrift contre moy : plus d'vn œil pitoyable
Ie demande pardon, plus eftes imployable :
Plus ie vous fers, mon Cœur, & moins ay de faueur.

Orefte appaifa bien les fureurs vengereffes
De fa mere outragee, & aux ombres d'Hector
Achille pardonna, au ciel les Dieux encor
Pardonnent aux humains leurs fautes tromperefles.

Le vent n'efprouue pas deffus les arbriffeaux
Sa force violente, il froiffe, il déracine
Les vieux chefnes branchus, il cerche la marine,
Les roches & les monts non les petits ruiffeaux.

Or i'eſtime à grand heur auoir eu quelque place
Au fort de voſtre cœur, mais auſſi ie n'ay pas
L'ame ſi tres-couarde, & le cœur ſi tres-bas
Que ie ne penſe aimant meriter quelque grace.

Vous diſtes qu'en aimant vous voulez eſtre aimee :
D'autres armes Amour s'eſt-il iamais armé?
Mais ie ſçay qu'en aimant ie ne ſuis pas aimé,
Ce qui rend de ſouſpirs ma complainte animee.

Vn plus cheri que moy des Graces & des Dieux,
Du Ciel & de Fortune, & de plus prompte flame
Vous pourra bien aimer : mais de plus gentille ame,
Si ce n'eſt Amour meſme, il ne peut aimer mieux.

Mais ie me plains en vain à vous inexorable,
Sans merci, ſans excuſe, & bref de me douloir
Eſt embraſſer le vuide, & ſans raiſon vouloir
Eſcrire deſſus l'eau, & reconter le ſable.

EPITAPHES.

EPITAPHE
D'ANNE DE MONTMORENCY,
CONNESTABLE DE FRANCE. (1)

DV LATIN DE M. DE PIMPONT.

CESSE, Spartain vieillard, ceſſe de plus vanter
Le diſcours de ta vie, & ceſſe de chanter
D'vne tremblante voix ces vers hautains & graues
(Reproche vergongneux) : « Nous auons eſté braues,
Ieunes, vaillans & forts. » Mais vous gentils François,
Fauoriſez de cœur, & de langue & de vois
Ce grand Montmorency, qui pres de ſa mort ores
Se vante auoir eſté, & n'eſtre moins encores

1. Blessé mortellement dans le combat qui eut lieu entre les catholiques et les protestants, le 10 novembre 1567, à Saint-Denis, près Paris.

Anne de Montmorency, mort à Paris, deux jours après la bataille, avait 80 ans, dont 65 avaient été employés au service de cinq rois. C'est une des grandes et belles figures guerrières du XVIe siècle.

Braue & vaillant guerrier, or que le ply du temps
Et ſa viſte carriere euſt ia borné ſes ans.
Car la Francé tombant en ciuiles allarmes,
Et prenant de rechef ſecretement les armes,
Sage, prompt & hardy, fiſt rampart de ſon corps
Aux bataillons creſtez, & ſouſtint les efforts
De l'orage voiſin, ſacrifiant ſa vie
Deſſus l'autel ſacré de ſa douce patrie,
Détournant, renuerſant, repouſſant, empeſchant
Du mur Pariſien la tempeſte approchant.
Mais Mars trouuant à poinct ſous la teſte ſacree
De ce grand Cheualier la face deſarmee,
Le poil blanc & chenu, attaque front & flanc,
Et d'vn coup redoublé les fouille de ſon ſanc,
Meſlant playe ſur playe, aux flancs, deuant, derriere,
Et de lame meurdriere il rauit la lumiere
De ce grand Conneſtable, à fin qu'il ne peuſt pas
Compoſant, ou reſtant vaincueur maiſtre du pas,
Fermer du Dieu de paix le temple, & pitoyable
Mettre fin aux malheurs de ce temps larmoyable,
Si que la maieſté de ce Dieu des combas
Et l'acier enroüillé ne languiſt icy bas.
Mais Pallas, amoureuſe & d'honneur & de gloire,
Le charge ſur ſa targue, où comblé de victoire,
Morne & tranſi de coups, le porte glorieux
A ſon Roy & aux ſiens, meſme victorieux
De l'Enuie, qui bruſle ainſi qu'vn coup de foudre
La cyme des rochers & les reduit en poudre :
Ferme au pere les yeux deuant ſes enfans chers,
Couronne le cercueil de branches d'oliuiers,
Et de lauriers ſacrez aux victoires celebres,
Pour hache verdoyante & pour cyprés funebres :
L'appelle par trois fois, le dit pour ſes beaux faits
Digne de commander & en guerre & en paix.
Paſſant, n'offenſe pas ceſte ame genereuſe,

Ains efpargne les pleurs, & de l'ombre poudreufe
De ce tombeau facré de lauriers reueftu
Appren d'eftre vaillant & fuyure la vertu.
Anne, vy donc heureux, puis que la part meilleure
Refte encores de toy furuiuante à cefte heure :
Anne, vy donc heureux, qui ne fus languiffant
Ny de bras engourdis les vertus embraffant :
Anne, vy donc heureux, & d'efprit indontable,
D'alaigreffe, d'honneur, & grace inimitable.
As vefcu, ieune & vieil d'âge en âge fuyuant,
Dés ta naiffance heureux & viuant & mourant,
Puis que les faits premiers de ta ieuneffe tendre
Refpondent aux derniers, & qu'il ne faut attendre
Rien d'heureux icy bas, ny durable, ny fort,
Que la feule Vertu qui refte apres la mort.

ANNÆ MOMMORANCII

EQVITVM IN GALLIA MAGISTRI TVMVLVS.

Solve fenex Spartane choros, modulumque pudẽdum,
Nos fortes fuimus, iam define voce præire,
Vos animis Galli, vnanimes linguifque fauete,
Si melius fub fata canit fortemque fuiffe,
Nec minus effe æui flexu fpatioque fupremo
Applaufu patriæ fe Mommorancius heros.
Fraternis nam Celta odiis in bella ruente,
Rurfum, dum intrepidè patriis fe deuouet aris,
Implicitaque acie belli dum corpore nubem
Suftinet, auertens vrbanis arcibus æftum
Inftantem, arrepto fæuus tum tempore Mauors
Canitiem facram vultus fortitus inermes,
Hic illic vario, & repetito polluit ictu,
In fronte & tergo conturbans ictibus ictus
Aduerfos verfis, letali protinus haufit

Ingentem ingenti & mulcauit vulnere, templum
Claudere ne Iani pactus, campoue potitus,
Et finem posset lacrymoso imponere bello,
Armorum, & langueret opus, numenque iaceret :
Ast illum scuto impositum regique, suisque,
Seminecem laceratum ora, inuidiæque reportat
Victorem, qua summa, vt fulmine, quæque vaporant,
Pallas, & ipsa oculos natorum ante ora parenti
Clausit, proque apio, pro feralique cupressu
Pacifica circumuoluit pia funera oliua,
Et lauro victrice, virum & ter voce vocauit
Egregium pace & bello gauisa dolore.
Tu manes tantos ne læde, at parce viator
Fletibus, atque ex hoc virtutem disce sepulchro,
Anna, parte sui salue meliore superstes,
Macte nec effœtis ad fortia viribus, atque
Robore macte animi indomito, viridique senecta,
Macte vir atque senex, ætatis & ordine toto,
Principiis tanto respondet si vltimus actus
Concentu, & felix demum post funera virtus.

Patriæ Patri parentabat gratus, G. V. G. PP. (1)

EPITAPHE

DE MONSEIGNEVR LE DVC DE GVYSE. (2)

Ce grand Prince guerrier, ce grand chef des armees,
Tel que les siecles vieux, ny le ply des annees
Des siecles aduenir ne peurent oncques voir,
Ny ne verront encor qui l'egale en pouuoir

1. C'est-à-dire Germain Vaillant Guelle, de Pimpont.
2. François de Guise, traitreusement assassiné devant Orléans par Poltrot de Méré.

De force ou de vertu, de vaillance ou de gloire,
Pour grauer de ſon nom l'immortelle victoire.
Ce grãd Prince guerrier, plus qu'autre hõme vaillant,
Fuſt à garder vn fort, ou fuſt en l'aſſaillant,
A conduire vne armee, ou ranger ſous l'enſeigne,
Ou bien d'eſcarmoucher le ſoldat en campaigne.
Ce grand Prince guerrier qui d'vn bras genereux
Rendoit noſtre François braue & victorieux,
L'ayant fait aſſez fort, pour de ſes mains hardies
Mettre deſſous le pié les forces ennemies.
Ce grand Prince guerrier qui laiſſoit pour iamais
Si plus il euſt veſcu en ce monde la paix,
Ce grand Prince guerrier, ce Prince des batailles,
Hà Dieux! auant le temps ſous les fortes murailles
D'Orleans mutiné, non de force de bras,
Ou de lance ou d'eſpieu, ou trebuchant à bas
D'vn cheual terraſſé, mais par la main meurdriere
D'vn plom empoiſonné eut vn coup par derriere,
Qui luy perce l'eſpaule & luy froiſſe les os,
Dont mourut ce grand Prince, & mis en doux repos:
Ne pouuant pas mourir par force ou par vaillance
Du ſoldat ennemy, ny du fer de la lance
Du chevalier armé, or' qu'il fuſt le premier
Pour aller au combat, & iamais le dernier:
Ou ſoit qu'il combatiſt en muraille aſſiegee
Main à main, à cheual, en bataille rangee.
Car la vertu guerriere, & le ſang & le nom
Empeſchoyent qu'il mouruſt autrement qu'en traiſon.
Ainſi le grand Achil, la gloire Pelienne,
Ayant eſté plongé dedans l'eau Stygienne,
Ne pouuoit pas mourir s'il n'euſt eſté nauré
De Paris le Troyen par la plante du pié.
Ainſi de ces deux chefs les vertus auancees,
Par fraude & par traiſon ont eſté renuerſees:
Ainſi ce grand Achil ſeur rempart des Gregeois,

Sans qui du fier Deſtin les indomtables lois
Ne pouuoyent pas ſouffrir que Priam ny que Troye
Fuſſent de l'eſtranger ny des Gregeois la proye.
Ainſi ce Cheualier colomne des François,
Le ſecours de l'Empire & l'appuy de nos Rois,
Sans qui nous n'eſperions que la ville rebelle,
Ny ſon peuple mutin, ny ſa vaine querelle
Se peuſt rompre ou gaigner au milieu des combas
De ceſte guerre ſainte, a franchi le treſpas.
Mais la Grece en la mort de ſon vaillant Achile
Ne trouua ſa ruine, ains luy fut tres-vtile,
Car redoublant ſa force empriſt ſous le danger
Par le ſang de beaucoup, d'vn ſeul l'ame vanger.
Mais las rien ne t'eſmeut, ô France malheureuſe!
Ny la mort de ce Prince en qui viuois heureuſe,
Ny luy ny ſon ſecours, ſous lequel tu pouuois
Seurement ſouſtenir le ſceptre des François :
Ne pouuant conceuoir tant de iuſtes complaintes,
Ayant de ton ſang meſme encores les mains teintes,
Sans craindre que les grands tombent deſſous la main
D'vn meurtrier aſſaſſin par vn meſme deſſain,
Pour ranger auſſi toſt tout le peuple fidelle
Eſclaue ſous le ioug d'vne loy trop cruelle.

EPITAPHE

DV BARON DE SANTONAY.

PENDANT que la ieuneſſe animoit aux alarmes
Et mon bras & mon ſang alteré de l'honneur,
Deſia ie batiſſois de la Parque vaincueur,
Entre les ennemis mon tombeau dans mes armes:

Mais Mars en fut ialoux, & m'oſtant le harnois
Me rend en ma maiſon, où finiſſant ma vie
I'ay veſcu tant heureux, que ie ne porte enuie
Ny viuant ny mourant à l'heur meſme des Rois.

Or la mort m'a vaincu, non la peur ny la guerre,
Et pour mettre à iamais en plus heureux repos
Et en gloire plus grande & mon ame & mes os,
Laiſſé l'vn dans le ciel, l'autre dedans la terre.

Ainſi doncques ſuyuant l'ordonnance du ſort
Des trois fatales Sœurs, ie donne à la memoire
La gloire, le bonheur, le nom & la victoire,
De guerre, de repos, de vaillance, & de mort.

L'OMBRE DV SIEVR DE SILLAC

AVX SOLDATS FRANÇOIS.

SOLDATS, le ſeur appuy & la force choiſie
Pour rendre le repos à l'empire François,
Mourez enſeuelis dedans voſtre harnois :
Ainſi mourant le Ciel ſera voſtre patrie,

Comme à moy qui, choiſi d'vne main ennemie,
Pour me parer d'vn plom, ne fis autre pauois
Que d'vn cœur animé de la faueur des Rois,
Eſpandant pour le mien prodiguement ma vie.

Plus vieil ie ne pouuois receuoir dauantage
De gloire ny d'honneur : la vertu, non pas l'âge
Honore le treſpas de celuy qui vaincueur

Donne ſon ame au ciel, à ſes amis les larmes,
Son corps à ſa patrie & ſon ſang & ſes armes,
Et rend à ſes amours ſes ſoupirs & ſon cœur.

EPITAPHE D'HENRY II. (1)

LA FRANCE PARLE A L'OMBRE DE SON ROY.

PREN dõques de bon cueur mes ſoupirs & mes plaintes,
Pren ces larmes, mon Roy, pren ces larmes eſpraintes
De mes yeux ſe fondans sur ton ſort inhumain :
Si le marbre te preſſe, ou le faix de l'airain,
Ie les veux amollir en charge plus legiere,
Si le trop larmoyer ne ſeche ma paupiere.

1. Cette pièce ne se trouve pas dans les précédentes éditions, elle a été imprimée pour la première fois dans le *Recueil des Épitaphes d'Henri, roi de France, IIe de ce nom, en douze langues, per Carolum Vtenhouium* (Charles d'Utenhoue, gantois), Paris, Rob. Estienne, in-4°, 1560.

IMPVISSANCE. (1)

QVEL desastre nouueau, quel estrange malheur
Me brasse le Destin, me bannissant de l'heur
Dont ie pouuois iouyr ceste nuit pres de celle
Qui brusle comme moy d'vne amour naturelle!
Hé quoy? tenant ma langue aupres l'yuoire blanc
De sa bouche de basme, enté flanc contre flanc,
Voyant du beau Printemps les richesses esclozes,
Dessus son large sein les œillets & les rozes,
Vn tetin ferme & rond en fraise aboutissant,
Vn crespe d'or frisé sur vn teint blanchissant,
Vn petit mont feutré de mousse delicate,
Tracé sur le milieu d'vn filet d'escarlate,
Sous vn ventre arrondi, grasset & potelé,
Vn petit pied mignard, bien fait & bien moulé,
Vne greue, vn genoüil, deux fermes rondes cuisses,
De l'amoureux plaisir les plus rares delices,

1. Nous regrettons pour notre auteur qu'il n'ait pu soustraire sa muse à la dépravation de son siècle. Il a payé, une seule fois, mais trop complétement, son tribut au goût licencieux de l'époque, par cette pièce que nous aurions volontiers négligée si nous n'eussions pris l'engagement de donner les œuvres complètes du poète nogentais. *L'Impuissance*, cette folastrie de Remy Belleau, qui figure dans ses œuvres pour la première fois, est tirée du *Cabinet satyrique, ou recueil parfait des vers piquants et gaillards de ce temps.....* (à la Sphère, sans lieu, 2 vol. in-12, 1666, — ou encore au Mont Parnasse, de l'imprimerie de messer Apollon, l'année satyrique).

Vn doux embraſſement de deux bras gros & longs,
Mille tremblans ſoufpirs, mille baiſers mignons,
Mon ... fait le poltron, eſtant en meſme ſorte
Qu'vn boyau replié de quelque chéure morte :
Bref il reſte perclus, morne, laſche & faquin,
Comme vn drapeau mouillé, ou vn vieil brodequin
Baigné, trempé de l'eau, comme ſi la tempeſte
Euſt voulu triompher des honneurs de ma teſte!
Frappé d'vn mauuais vent, ie demeure ſans cueur,
Flac, equeué, tranſi, ſans force & ſans vigueur.
Qu'eſt deuenu ce ... à la pointe aceree,
Et rougiſſant ainſi que la teſte pourpree
Qui couronne flottant le morion d'vn coc,
Roide entrant tout ainſi que la pointe d'vn ſoc
Qui ſe plonge & ſe cache en toute terre graſſe,
Iuſqu'aux .....? ce ... eſtoit enflé d'audace,
Eſcumant de colere, & de fumante ardeur :
Ce ... comme vn limier qui de flairante odeur
Suiuant le trac d'vn ...., ... de bonne eſperance,
Touſiours gonflé d'orgueil & gorgé de ſemence,
Et qui pour galopper ne faiſoit du retif,
Mais maintenant, ô Dieux, eſt coüard & craintif?
Donc pour te faire arcer, mon ..., il te faut ores
Vne vieille à deux dens qui ſe ſouuienne encores
De leanne la pucelle, à qui l'entrefeſſon
Sans enflure, ſans poil, ſoit gelé de friſſon,
Et ſi peu frequenté qu'on fente de la porte
Vn relant vermoulu, vne peau deſia morte,
Entrouurant tout ainſi qu'vn ſepulcre cendreux,
Beant ſur le portail tout rance & tout poudreux,
Où pende pour trophee & pour belles enſeignes
Vn vieux creſpe tiſſu des léures des areignes :
Vn ... baueux, rongneux, landieux & peautreux,
Renſrongné, decoupé, marmiteux & chancreux.
Tel ... ſera pour toy, afin de mettre au plonge

Dans l'abyſme profond ce nerf qui ne s'allonge,
Et qui ne dreſſe point, gliſſant comme vn poiſſon
Qui fretille goulu autour de l'ameçon,
Mais qui iamais ne prend amorce à la languette :
Vne trippe, vne peau, vne ſauatte infecte,
Rebouché, remouſſé, & pliant de façon
Que fait contre l'acier vne lame de plon :
Braue ſur le rempart & coüard à la breſche,
Vn canon demonté ſans amorce & ſans meſche,
Vn manche ſans marteau, vn mortier ſans pilon,
Vn nauire ſans maſt, boucle ſans ardillon,
Vn arc touſiours courbé & qui iamais ne bande,
Vn nerf touſiours laſché & qui iamais ne tende.
Il faut donc pour ce ... vn grand ... vermoulu,
Vn ... demeſuré qui deuore goulu
La teſte & les ....., pour le mettre en curee,
Vn ... touſiours puant comme vieille maree.
Tel ... ſera pour toy, puis qu'vn autre plus beau
Ne peut faire roidir ceſte coüarde peau.
Adieu, & iamais plus ne t'aduienne entreprendre
De faire le vaillant, toy qui ne ſçaurois tendre :
Adieu, contente-toy, & ne pouuant dreſſer,
Que le boy.. ridé te ſerue de piſſ...

ODE

SVR LA VERSION DE DEMETRIVS

PAR F. IAMOT. (1)

CELLVY qui s'auance d'eſcrire
Les entreſuites d'vn empire
Qui roule à la faueur des lois,
Comme il fault que l'obéiſſance
Se rende ſerue à la puiſſance
Du ſceptre & de la main des Roys :

Celluy qui dedans l'air liquide
Recherche la cauſe du vuide,
Le tour & le retour des ans,
Et d'entrepriſes plus ſecrettes
Remarque les courſes profettes
Du ſoleil, du ciel & des temps :

1. Si nous n'avions eu tardivement connaissance de cette pièce (V. Avertissement, p. xlix), sa place eût été marquée à la suite du recueil des odes, p. 189. Elle a échappé aux premiers éditeurs et se trouve à la fin d'un livre ayant pour titre : *Traicte de la Goutte* contenant les causes et origine d'icelle, le moyen de s'en pouvoir preserver et la sçavoir guerir estant acquise, escrit en grec du commandement de Michel Paleologue empereur de Constantinople, par Demetrius Pepagomenus son premier medecin, traduict en françois, restitué et emendé de plusieurs belles corrections et annotations par M. Frederic Jamot, docteur en medecine. A Paris, pour Galiot du Pré, 1573, petit in-8°.

Celluy qui par diuins augures
Predit les gauches auantures,
Par les regards des aſtres beaux
Que faict que l'errante Emperiere
De la nuit chemine courriere
Au galop deſſus ſes moreaux,

A mon aduis eſt fort louable,
Et d'vne entrepriſe honorable
Sont à priſer ces beaux eſprits,
Qui vont achettant ceſte gloire
Par la fueur, dont la memoire
Vit immortelle en leurs eſcrits.

Mais ſurtout grandement ie priſe
Celluy qui d'humaine entrepriſe
Cherche cela qui eſt humain,
Diſcourant de noſtre nature
Et de la noble architecture
De ce corps pour le rendre ſain :

Comme toy qui, à peine toute,
Cherches les cauſes de la goutte
Qui s'eſcoule entre chair & peau,
Et faict que d'vne main tremblante
Et d'vne allure chancelante
Perclus, nous trouuons le tombeau :

Comme toy qui des fleurs Attiques,
Volant par les plaines antiques,
As pris, d'vn pouce ingenieux,
Le miel que l'auette Gregeoiſe
Gardoit pour la bouche Françoiſe
Par ton labeur ingenieux.

TABLE DES MATIERES.

	Pages
Introduction	vij
La Vie de Remy Belleav, par G. Colletet.	xj
Addition à la Vie de Remy Belleau	xxxiij
Av Lectevr	xlv
Portraits	lv

ODES D'ANACREON.

Elegie de P. de Ronſard.	7
Amour ne voyoit pas encloſe	43
Amy, ie veux chanter l'honneur	53
Auſſi toſt mon eſmoy	31
Auſſi toſt que ie tiens propos	55
Atys l'effeminé	22
Bacchus race de Iupiter	32
Beuuons & que chacun tortille.	17
Beuuons gaillards de ce bon vin	43
C'eſt malheur que de n'aimer point	48
Ce toreau qui porte en crope	39
Deſſus vn tapis de ſoye	19
Doncques quelqu'vn a peu grauer	50

Donnez-moy la lyre d'Homere 49
D'vne branche delicate. 18
Enfans, voyci le Dieu 49
Fay-moy d'vne façon gentille 34
Fay-moy pres ce iouuenceau 28
Filles, garçons, à paniers pleins 52
Fons-moy d'argent vn beau vaiſſeau. . . . 26
Ha Dieu, tu reuiens tous les ans 38
Ha que nous t'eſtimons heureuſe 45
Ha vrayment, ie vous puniray. 22
Hé pourquoy m'apprens-tu l'vſage 40
Iadis la fille de Tantale 27
I'aime la danſe & le ieu 45
I'aime la gaillarde vieilleſſe 48
Ie ſuis né pour prendre fin 30
Ie ſuis vieil, & ſi boy mieux 41
Ie veux aimer à ceſte heure. 23
La roſe à l'Amour ſacree 17
La terre noirciſſante boit 27
Le mary de la Cyprienne. 47
Les cheuaux, pour les mieux cognoiſtre . . 55
Les femmes diſent : Tu es vieux 21
Les Muſes lierent vn iour. 36
L'vn chantera les grands faits d'armes . . . 25
N'agueres en plein mi-nuit 15
N'agueres eſtant en repos. 46
Nature a donné aux taureaux 14
Ny Gyge prince de Sarde. 24
Or ſus, filles, que l'on me donne. 28
Or ſus permettez que ie boiue. 36
Où voles-tu, colombelle?. 19
Pourtant ſi i'ay le poil griſon 39
Quand ie boy de ce bon vin. 42
Quand ie boy la taſſe pleine. 30
Si l'or & la richeſſe. 29

Si tu contes des bois vers. 37
Sur tous les arbres i'ay desir 16
Sus donc, peintre, sus donc auant 32
Trace-moy, peintre, vn beau paysage . . . 49
Vn ieune enfant portoit vendre 21
Volontiers ie chanterois 13
Voyez comme à l'entree 40
Vulcan, fay-moy d'argent fin 25
Traduction de Sapphon. Nul me semble égaler. 56

PETITES INVENTIONS.

La Cerise 88
Le Coral. 66
Les Cornes. 96
Le Desir. 105
L'Escargot 75
L'Heure. 59
L'Huistre 69
Le Mulet 101
La Nuict. 106
L'Ombre 80
Le Papillon. 62
Le Pinceau. 73
La Tortue 82
Le Ver luisant de nuict 87

DISCOVRS.

A l'Amour 141
Amour medecin 151
A sa Maistresse 152
Ad P. Ronsardum. 166
Ad eundem, de fonte D. Theobaldi . . . 167
Chant d'allaigresse sur la naissance de Fr. de Gonzague 155
Chant de triomphe 110

Contre l'Amour 147
De la Bleſſeure d'Amour 149
De apibus Polonis 157
Dialogue. 154
Dictamen metrificum 123
D'vn Bouquet enuoyé le mercredy des cendres. 153
Election de ſa demeure 132
Eſpoir deceu 168
Imprecations ſur la mort du ſeigneur Loys du Gaz. 162
Impuiſſance. 237
Priere à Dieu 138
Traduction de quelques Sonnets :
Ce begayant parler. 159
Quand ie preſſe en baiſant 158
Que laſchement vous me trompez . . 160
Mouches qui maçonnez 157
Si mille œillets 159
Voyant les yeux de toy 161

ODES.

A Monſieur Garnier. 186
A Nogent 169
De la Perte d'vn baiſer 178
Sur des Graines 181
Sur la Maladie de ſa maiſtreſſe. 176
Sur la Verſion de Demetrius 240
Sur les Cantiques de N. Deniſot 187
Sur les Recherches de E. Paſquier 183
Sur l'Importunité d'vne cloche 172

SONNETS.

Ainſi qu'au point du iour. 204
Allez mon cœur 195
Bran vous me caiollez. 191

Ce beau front releué 194
Ce double trait 202
Ce iourd'huy que chacun. 194
C'eſt maintenant qu'il faut 192
De mille morts ie meurs. 190
Depuis que ie baiſay 199
Depuis que ie baiſé. 198
Deux ans ſont ia paſſez 197
Douce mere d'Amour 198
Effuſa latè mella 205
Euſſé-ie autant de fois. 200
Gentille main 202
Ie fuy comme la mort. 193
Ie plains fort, mon Garnier. 205
Mais de quel tret. 201
Maiſtreſſe croyez-moy 197
Mieux ie ne puis. 206
Ne croyez pas. 193
N'eſt-ce vn grand mal. 196
O cruauté d'Amour. 200
Quand i'entreuoy 192
Qui ne diroit, ô Dieu 207
Si l'amour que tu dois. 206
S'il faut comme tu dis. 207
Tu ne pouuois choiſir 203
Veux-tu ſonder 190
Vn ſi gentil eſprit 195
Vous me dites ſans fin & le tiens. 196
Vous me dites ſans fin que ce n'eſt 199

CHANSONS.

Autre amour que le tien 213
Autre maiſtre n'ay que l'Amour 211
Oncques par traits ou par amorce 209

CARTELS.

Ce ieune Cheualier. 219
Ces Cheualiers d'honneur 217
Dames dont les beautez 218
Dames dont les vertus. 215

EPIGRAMMES.

Carle eſt borgne d'vn œil. 221
Quand ie veux raconter 221
Τὴνδ' ἐθέων τε νόμων. 222

COMPLAINTES.

Bergers, ie vous ſupply 223
Ie n'ay membre ſur moy. 226
Sacré Laurier, & toi gentil Ormeau 224

EPITAPHES.

D'Anne de Montmorency. 229
(Traduction). 231
De monſeigneur le duc de Guiſe 232
D'Henry II. 236
Du baron de Santonay. 234
Du ſieur de Sillac 235

FIN DV PREMIER VOLVME.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

P[illegible] Delleau, Rémy
1660[illegible] Oeuvres complètes
11
1867
t.1

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY